

Catherine LEROUX

Madame Victoria



MADAME VICTORIA

DE LA MÊME AUTEURE

La marche en forêt, Alto, 2011 (CODA, 2012)

Le mur mitoyen, Alto, 2013 (CODA, 2014)

Catherine Leroux

Madame Victoria

Alto

**Catalogage avant publication Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Leroux, Catherine, 1979-

Madame Victoria

ISBN 978-2-89694-192-6

I. Titre.

PS8623.E685M32 2015 C843'.6 C2015-941158-0

PS9623.E685M32 2015

Les Éditions Alto remercient de leur soutien financier
le Conseil des arts du Canada et la Société de développement
des entreprises culturelles du Québec (SODEC).

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt
pour l'édition de livres – Gestion SODEC.

Financé par le gouvernement du Canada | **Canada**
Funded by the government of Canada

L'auteure tient à remercier le Conseil des arts du Canada
pour son appui financier.

Illustration de la couverture :
Rapture, Julie Cockburn
(Flowers Gallery | www.flowersgallery.com)

ISBN 978-2-89694-192-6
© Catherine Leroux
© Éditions Alto, 2015

Pour LFDMV

There ain't no grave
Can hold my body down.

Johnny CASH

Germain Léon n'aime pas les morts. Pourtant, les morts ne présentent que peu d'inconvénients par rapport aux vivants, surtout ceux dont les jours sont comptés, ceux qui tanguent au bord de la pente abrupte qui les renverra à la matière inerte dont ils sont issus. À l'agonie, les hommes sont de grands bébés, incapables de poser les gestes les plus élémentaires, forcés de confier leurs besoins fondamentaux à un autre, parfois l'amour de leur vie, parfois un étranger. Ceux-là, Germain sait les aimer, les soigner, laver à l'eau tiède leurs corps décharnés, apaiser leurs lèvres avec une éponge, changer leurs pansements et leurs couches, replacer leurs oreillers et faire couler dans leurs veines le médicament qui rendra leur douleur supportable, puis imperceptible. Lorsqu'il accomplit l'une ou l'autre de ces actions, Germain est heureux ; il accueille les soupirs de soulagement comme de petites bouffées d'humanité qui font de lui la personne qu'il aime être, le père qu'il souhaite demeurer pour sa fille.

Pourtant, alors que rien ne peut le déguster, sang ou gangrène, merde ou vomissure, Germain supporte difficilement la vue d'un cadavre. Dès le dernier souffle échappé d'un corps, il ne peut s'empêcher de s'éloigner pour dominer ses haut-le-cœur. Ensuite, comme tous

les autres infirmiers, il fait ce qu'il y a à faire dans ces circonstances, mais avec des frissons de répulsion dont il doit se défaire sur le chemin de la maison avant de retrouver sa Clara attablée devant ses cahiers d'arithmétique.

D'où son étonnement devant le crâne. Pendant deux minutes, Germain reste immobile, hypnotisé par la chose qui a, Dieu sait comment, atterri contre un butoir du stationnement, à quelques mètres de sa voiture. Il contemple les sutures qui dessinent des fleuves sinueux entre les plaques osseuses, il repense à la réplique la plus célèbre du théâtre occidental, et il s'émerveille de ne ressentir devant ce cadavre – pire, devant ce fragment de cadavre – aucune peur, aucune aversion ni envie de déguerpir. Ce jour-là, Germain fait la découverte d'une nouvelle nuance dans la multitude de sentiments et d'impressions que collectionnent ceux qui travaillent de très près avec la vie, la mort et la maladie : ce sont les morts frais qui le dérangent. Ceux qui ont trépassé depuis si longtemps qu'ils ne sont plus qu'un squelette ne lui font ni chaud ni froid. «Je pourrais donc visiter Pompéi», songe-t-il, rêveur, avant de se secouer.

Les policiers établissent un périmètre de sécurité qui bloque l'accès à la petite butte boisée surplombant le stationnement. Germain tente de discerner ce qui se trame entre les arbres, incapable de se résoudre à s'éloigner du crâne qui gît au milieu du tumulte. Il aurait voulu s'emparer de cette pauvre tête maculée de terre, la presser contre sa poitrine, lui parler doucement. Cet os, il ne saurait expliquer pourquoi, est la chose la plus triste qu'il ait vue en vingt ans de carrière.

Le solstice est proche ; la lumière s'éternise et les oreilles de Germain sont pleines des bruits de la métropole, les klaxons et les sirènes, les outils de construction, les festivals qui s'égosillent ; la mécanique grinçante de Montréal. Les sons sont pourtant adoucis d'habitude, au Royal Victoria, l'hôpital si douillettement niché dans

l'étoffe de la montagne. Mais ce soir, ils sont décuplés, comme si toute la ville voulait signifier l'état d'urgence dans lequel elle vit en permanence, toutes les courses, les rages et les victoires qui l'empêchent de dormir.

Deux policiers descendent de la butte en criant quelque chose que Germain ne parvient pas à saisir. Aussitôt, une douzaine d'agents les entourent, rapidement rejoints par les curieux qui s'étaient massés autour du périmètre. Germain reste en retrait, nerveux sans raison. Une de ses collègues se détache de l'attroupement et se dirige vers lui. « Ils ont trouvé le reste du corps. Il porte des vêtements d'hôpital. »

Le reste, Germain l'apprend par les journaux, comme tout le monde. Le squelette découvert dans le boisé était vieux de deux ans. Personne ne s'est manifesté pour identifier le corps. Selon la direction de l'hôpital, aucun employé du Royal Victoria ne manque à l'appel. Pendant des semaines, c'est la seule chose dont on parle. Durant les heures de pause, les aides-soignants évoquent d'anciens patients qui auraient quitté leur lit sans prévenir, les secrétaires fouillent les registres pour vérifier les théories de leurs collègues ; même les anesthésistes daignent ajouter leur grain de sel au débat.

Germain, bien qu'on l'interroge quatre fois par jour, n'a pas plus de pistes que les autres. Mais il est hanté par le souvenir du crâne, se maudissant de l'avoir signalé si vite à la police, comme une mère qui aurait laissé son enfant partir sans prendre le temps de le serrer dans ses bras, de lui insuffler ce qu'il faut d'amour pour affronter le monde. Celle qu'on surnomme désormais Madame Victoria s'est éteinte seule, sans les mains compatissantes d'un Germain pour l'accompagner jusqu'au dernier seuil, sans personne pour la pleurer. C'était ça, cette tristesse incommensurable qu'il avait sentie devant le crâne. C'était le poids de cette solitude absolue.

L'enquête piétine. L'affaire est confiée à une anthropologue judiciaire et vedette du roman noir qui effectue de

nouveaux tests sur le squelette, découvrant ainsi que Madame Victoria est une femme blanche âgée d'une cinquantaine d'années aux os affligés d'ostéoporose, aux articulations percluses d'arthrite, mais qui ne portent aucune marque pouvant indiquer une mort violente. Même si elles n'excluent pas un meurtre par empoisonnement ou strangulation, ces conclusions rassurent quelque peu Germain. Cette fin a peut-être été paisible, après tout. Sur les photos, il a remarqué la position du corps quand on l'a trouvé, un bras accroché à une branche, comme pour amortir une chute. Cette image qui donne à voir les derniers élans de la femme lui brise le cœur.

Mais ce qui le bouleverse le plus, c'est le visage de Madame Victoria. Des experts ont réalisé une approximation faciale de la défunte à partir des informations dont on dispose à son sujet. Chevelure brune et frisée, pommettes saillantes, traits fanés, elle semble le fixer de son œil déçu et Germain croit la reconnaître. Était-elle une patiente résignée à ne jamais guérir avec qui il n'aurait pas été assez attentif? Est-elle allée mourir sur la butte par sa faute? Lui aurait-il administré le mauvais médicament par mégarde? À d'autres moments, elle lui rappelle sa mère qui vieillit si loin et à qui il ne rend pas assez souvent visite. Après des mois à espérer, à l'instar des enquêteurs, que quelqu'un reconnaisse son visage, Germain se force à chasser la culpabilité qui le ronge. Il a fait de Madame Victoria le réceptacle de tous ses regrets, de toutes les occasions où il n'a pas été à la hauteur. C'est faire porter beaucoup à une morte qui ne le connaît pas.

Les années passent. Germain change d'unité, sa fille entre à l'école secondaire et il l'aide comme il peut à traverser les zones vaseuses de la puberté. Madame Victoria s'efface peu à peu des mémoires pour se joindre à l'armée de fantômes qui occupent l'hôpital, vieillards amnésiques, schizophrènes noyés et mères mortes

en couches. Seul Germain y pense quotidiennement, chaque fois qu'il retourne à sa voiture au terme d'un quart de travail, mais sans tristesse. Un ange gardien veille désormais depuis la petite colline, pose un regard bienveillant sur la ville qui lui a offert quelques tiges de bois jeune pour protéger ses derniers instants. Quant au squelette, il repose au sous-sol d'un poste de police et aurait très bien pu s'accommoder de la boîte en carton qui lui sert d'ultime demeure, n'eût été une équipe de chercheurs de l'Université d'Ottawa.

Plus de dix ans après le décès de Madame Victoria, ce sont cette fois ses cheveux qui intéressent les scientifiques. Grâce à de nouvelles techniques, ils parviennent à tirer des robustes filaments ayant échappé à la dégradation une foule de renseignements inédits. Chacun des quarante-trois centimètres de brins analysés révèle un mois des dernières années de la morte anonyme. On apprend alors que Madame Victoria a déménagé sept fois en trois ans, partant du nord de la province pour se déplacer vers le sud. On découvre aussi qu'elle souffrait d'une carence en minéraux pouvant indiquer une grave maladie.

Ces informations sont partagées, diffusées à la grandeur du pays, mais personne ne parvient à identifier la défunte. Pour Germain, tout ce tapage et ces échecs répétés ne font que tourner le fer dans la plaie. Il aimerait à présent qu'on laisse sa Madame Victoria tranquille. Après tout, peut-être a-t-elle souhaité mourir sans qu'on la remarque. Peut-être a-t-elle volontairement cherché cet anonymat et cette solitude, et tout ce cirque autour de ses os exaspère certainement son esprit qui n'attend qu'un peu de silence pour pouvoir se détacher de cette montagne piquée d'une si lourde croix.

Puis, Germain fixe la canopée et les toits des bâtiments perlant sur le mont Royal, et il se ravise. Ce qu'elle veut, c'est que quelqu'un prononce son nom.

Victoria dehors

Dehors est un fatras. L'air est secoué par des vents anarchiques, la neige est soufflée dans toutes les directions, le gel et le dégel se disputent le sol, les nuages tourbillonnent, la fenêtre est scellée par le frimas. Elle y pose sa main, attend que l'eau s'étale entre sa paume et le carreau puis place son œil devant la brèche pour contempler le chaos extérieur. Elle serre sa robe de chambre autour de ses côtes comme pour réchauffer le paysage, pour se conforter dans le sentiment d'être à l'abri de tout. Dehors est dehors. Dedans est un nid, un nœud, l'axe de la Terre. Une chaleur solide qui les tient, elle et le petit. Elle l'entend gigoter. Elle se dirige vers lui en souriant. Sur la vitre, le givre vient combler la brèche en tissant des étoiles qui se rejoignent lentement.

Elle ne croit plus dormir. Elle ne pense pas avoir dormi la nuit dernière, ni la précédente, ni celle d'avant. Elle n'a pas dormi le jour non plus, mais elle ne se souvient pas de ce qu'elle a bien pu faire pendant les siestes du petit. Par contre, elle est certaine d'avoir rêvé trois jours plus tôt, son bébé avait des dents pointues et des doigts palmés, mais Dieu sait combien de temps il faut au cerveau pour produire un rêve, peut-être seulement quelques secondes.

Tout à l'heure, elle s'est allongée, sachant qu'il sommeille toujours deux ou trois heures d'affilée après la tétée de midi, à l'heure où les volontés s'affaissent et où la rare lumière de février se frotte au papier peint du salon. Elle a voulu se laisser aller, mais le petit produit des sons inouïs quand il dort, des couinements, des sifflements qui donnent l'impression qu'il s'étouffe, même si l'infirmière l'a assurée que c'était normal. Ces bruits viennent la chercher là où sa torpeur veut naître et secouent son corps comme si une multitude de petits fils étaient attachés à sa peau. Elle n'est plus qu'un grand pantin de chiffon qu'on fait frémir à volonté, qu'on met debout à l'heure du boire, qu'on balance pour calmer les coliques.

Elle voudrait bien sortir prendre l'air, mais l'hiver l'en empêche. Depuis son accouchement, la neige n'a pas cessé de tomber. Au début, elle était trop faible pour même songer à mettre le pied dehors. Les yeux fermés, elle pouvait jurer qu'un trou de la taille d'un boulet de canon traversait son abdomen. Mais cela fait maintenant plusieurs semaines et elle ne parvient toujours pas à se résoudre à emmitoufler le petit, à chausser ses bottes, à se frayer un chemin jusqu'à la rue mal déblayée et à marcher jusqu'au dépanneur dont les étalages paraissent secs et faméliques. Le monde extérieur n'a plus rien à lui offrir.

Tout ce qui compte se trouve désormais dans cet appartement exigu à l'odeur de pipi de bébé et de pâte d'Ihle. Le seul adulte à qui elle a parlé depuis son retour est le livreur de l'épicerie qui se présente à sa porte avec des plaques rouges au visage comme si l'hiver l'avait giflé. Elle lui dit qu'elle se nomme Victoria, car son nom n'importe plus. Sa mère, sa sœur ne l'appellent pas ; à ses amies, elle n'a pas donné sa nouvelle adresse. Elle converse avec son petit, une excuse pour parler toute seule, pour proférer de longs soliloques qui servent à lui confirmer qu'elle a fait le bon choix. Elle pleure tous les jours.

Fuir à Québec ou à Montréal n'avait aucun attrait à ses yeux. Contrairement à nombre de ses amis, elle n'a jamais détesté l'endroit où elle a grandi. Elle n'a jamais dit « Sault-au-Mouton, quel trou ! » ni aspiré au quadrillé bruyant de la grande ville. Montréal, qu'elle n'a visitée qu'une seule fois, lui est apparue comme un lieu où vont échouer ceux qui ont abandonné l'idée que le monde puisse être beau. La seule chose qui faisait respirer cette ville, c'était la montagne. Même le fleuve était sale et ses berges inexistantes, comme si le cours d'eau était une ride honteuse qu'on avait voulu cacher. Rien à voir avec ce qu'il devient sur la Côte-Nord. À Sault-au-Mouton, le Saint-Laurent est une proue, un tour de force. L'oriflamme du continent.

Elle ne pouvait pas s'imaginer vivre loin de tout ça. C'est pourquoi, quand il est devenu clair que sa décision signifiait qu'elle n'existait plus pour les siens, elle a traversé. De la Côte-Nord au Bas-Saint-Laurent, le seul dépaysement est l'orientation du levant et du couchant sur la mer. Dans ses souvenirs, le passage en traversier n'existe pas ; elle a tout bonnement enjambé le fleuve, chaussée de bottes de sept lieues, encombrée d'une bedaine de sept mois et d'un sac de chiffons.

Elle est une bonne mère, elle le sait, même si elle s'en étonne un peu. On lui a tellement répété qu'à seize ans, elle ne saurait pas s'occuper d'un enfant qu'elle a fini par y croire. Mais elle se voit agir, depuis une sorte de promontoire mental construit par sa fatigue. Elle est patiente. Constante. Ne se décourage pas. Elle chante, elle lave, elle veille, elle nourrit. Elle fait ce qu'il faut avec la certitude qu'elle continuera ainsi, même si ses graisses fondent, évacuées avec tout ce lait qui déborde d'elle. Elle deviendra une autre sorte de créature, un oiseau ou peut-être une libellule, quelque chose de léger qui se nourrit de rien, qui bourdonne à la surface du monde et se repose même en plein vol. L'univers rétrécit à vue d'œil.

Son bébé grandit. Lui aussi a un nom qu'elle n'utilise jamais ; elle l'appelle mon cœur, mon doux, mon trésor. Mon ciel, mon or, ma petite pluie d'étoiles. Il sourit, il mange son poing, il attrape son pied et le secoue avec consternation comme si le membre ne lui appartenait pas. Elle colle sa bouche contre son abdomen et souffle, et il ouvre de grands yeux aux teintes mouvantes. Elle glisse le bout de son doigt dans les circonvolutions de sa minuscule oreille et il tourne la tête en souriant, comme si on venait de lui révéler un secret. Il tète, il mordille, il bave. Il gazouille et elle désapprend à parler. Le livreur continue de venir lui porter ses vivres, il est moins rouge mais toujours aussi confus sur son seuil, peut-être parce qu'elle n'utilise plus de mots connus. Peut-être a-t-elle appris le langage des elfes, un babil plein de petits miracles.

Elle continue de saigner. L'infirmière dit que ce n'est pas normal, qu'elle est surmenée et qu'il lui faut manger de la viande rouge, sortir respirer le printemps qui approche et la pêche qui va reprendre à quelques rues de chez elle. Elle pense à Victor, à ses bras qui tirent les filets, qui lancent des poissons fermes comme des muscles. Ses mains qui accrochent les gros cordages, son corps qui gouverne les bateaux, les marées et les pêches miraculeuses. En ce moment, il doit se tenir sur un pont aux côtés de son père, réparant les fissures et nettoyant des hublots rouillés, respirant l'espoir de la saison à venir, l'approche des grands bancs. Elle rêve toujours de s'étendre avec lui et de boire toute sa peau.

Il lui a dit : « Tu fais ce que tu veux, je te donnerai ce qu'il faut. Me demande pas autre chose. L'argent, en voilà, tu en fais ce que tu veux. Pour le reste, j'ai pas le temps. » Peu après, elle a compris qu'il en avait choisi une autre dont le ventre ne gonflait pas, qu'il n'avouerait jamais à son père qu'il avait engrossé la fille de Sault-au-Mouton, qu'il ne deviendrait pas un homme si facilement. Elle est partie sans lui dire où elle allait. Elle l'aime encore, bien sûr, et elle aime tout ce qu'elle

reconnaît de lui dans le visage de son fils. Elle ne veut plus jamais lui parler.

Sa mère a dit : « Si tu deviens fille-mère, tu ne seras jamais une femme. Tu seras toujours à la traîne, dépendante de tout le monde. Avoir un enfant, c'est s'arrêter. Tu ne peux pas t'arrêter avant d'avoir fini de faire ce que tu as à faire. Ce que tu as à faire pour être une adulte. » C'est vrai. Elle n'a toujours pas son permis de conduire. Elle ne sait pas cuisiner. Ses études ne sont pas terminées et elle serait incapable de remplir une déclaration d'impôts. Mais contrairement à ce que sa mère avait prédit, elle ne dépend de personne. C'est la condition qu'elle s'est imposée pour avoir cet enfant. Tout le monde était contre, alors elle l'a fait toute seule.

La nuit, le petit dort plus longtemps. Trois, parfois quatre heures d'affilée. Elle continue de se réveiller toutes les deux heures comme une bête dressée pour la garde, l'œil pesant, une chaleur épaisse palpitant sous son épiderme. Elle se lève, tente de ranger un peu. Les objets de son logis ont la légèreté du duvet d'oie, si volatils qu'ils se déposent ailleurs dès qu'on les a replacés au bon endroit. Au milieu de la nuit, elle se fait des tartines et se poste à la fenêtre pour les manger. Il lui semble entendre le fracas des embâcles qui se battent le long de la grève, le bruit du métal tordu au fond de l'eau, quand les épaves grincent des dents. Le printemps fait le beau, mais elle sait bien que ce n'est pas encore gagné. Il y a toujours une rechute quand tout le monde croit que c'est fini.

Le seul qui n'aurait pas condamné sa décision, c'est son père. Il était comme ça, irresponsable et brouillon, plein d'élans d'amour qui fusaient n'importe comment sans toujours atteindre ceux qui comptaient sur lui. Il avait bien des défauts mais jamais il n'aurait manqué de se réjouir de l'arrivée d'une nouvelle vie. Il l'aurait embrassée sur le front, il aurait dit « ma grande » et ajouté quelque chose sur la tonne de bonheur qui s'apprêtait

à surgir dans leurs existences. Il aurait ouvert une bouteille, l'aurait pressée de faire une exception et de trinquer avec lui, il l'aurait emmenée à Forestville et aurait dépensé sa paye en petits pyjamas jaunes, bleus, verts.

Domage qu'il ait manqué ça. S'il n'avait pas été entassé dans une urne, il lui aurait donné une raison de rester. Elle aurait emménagé chez lui et les autres auraient fini par se faire à l'idée. Sa mère aurait constaté comme elle s'occupe bien de son bébé. Ses amies auraient interrompu la ronde de leurs querelles et de leurs amours atrophiées pour s'extasier devant les beaux yeux d'agate du nouveau-né. Sa sœur, pour une fois, aurait consenti à quitter son cher campus pour passer ses vacances au village et l'aider à se souvenir des bonnes berceuses, celles qui fondent dans la bouche et flottent au-dessus des berceaux. Victor aurait quitté sa nouvelle chérie en voyant combien la mère de son fils était bonne, forte, courageuse. Elle sourit en se représentant son triomphe, tout en sachant que les choses n'auraient jamais tourné comme ça.

L'amour est exponentiel et elle attend le moment où son cœur explosera. Car quand elle repense à ce qu'elle éprouvait pour son enfant à sa naissance, ça lui paraît bien faible, dépourvu de la complexité, de la violence que ses sentiments ont acquises depuis. Et chaque fois qu'elle croit avoir atteint une vitesse de croisière, elle s'étonne de voir son adoration s'amplifier encore ; chaque nouvelle prouesse de son petit lui vaut un décuplement d'affection maternelle et ça ne s'arrête jamais. Elle a les joues qui rougissent quand elle le serre contre elle, comme une amoureuse. Parfois, elle a la sensation de le sentir encore donner des coups depuis l'intérieur de son ventre. Il est à la fois dedans et dehors. Il est partout.

Les voisins commencent à être curieux, ils s'arrêtent sur son palier en descendant les marches, tendent l'oreille quand ils remontent. Les craquements de l'immeuble

transmettent des messages, des questions, les suppositions en équilibre sur leurs lèvres. Ils sont vieux, ils sont gris ou alors jeunes et gras, ils chuchotent dans leurs baignoires et la rumeur rampe dans la tuyauterie, s'enferme dans les armoires de cuisine. Victoria accepte l'idée qu'ils parlent d'elle et elle sait qu'il faudra bien sortir un jour, les saluer, leur présenter son bébé, les laisser lui pincer la joue. Mais pas tout de suite. Elle saigne encore et l'hiver n'est pas terminé.

D'ailleurs, la neige s'est remise à tomber. Il y en a plus d'un pied lorsqu'elle plonge ses mains dans l'eau visqueuse de l'évier pour nettoyer des objets qui lui paraissent tous tellement superflus. Le petit gigote dans son parc en attendant son repas. Au moment où elle s'installe pour lui donner à boire, une nouvelle couche de neige a recouvert les allées que les habitants ont déblayées une heure plus tôt. Victoria cale son bébé contre son ventre en haussant les épaules. Ici, ils sont bien au chaud. Elle lui tapote le dos, essuie son menton, chante un air apaisant puis l'embrasse sur chaque paupière pour lui souhaiter bonne nuit. Elle se blottit ensuite dans son fauteuil pour regarder la tempête. Les flocons sont si denses qu'on croirait que quelqu'un agite un vêtement pelucheux devant la fenêtre. Un engourdissement s'empare d'elle, une fatigue pleine et irrésistible, comme elle n'en a pas connu depuis des mois. Elle s'assoupit, repliée en boule.

Elle dort six heures. Sept heures. Dix heures. Le matin la trouve endolorie d'avoir passé la nuit dans cette posture inconfortable. Tout en s'étirant, elle contemple la lumière rampante du jour et elle ne comprend pas. Il a neigé. Elle a dormi. Elle a dormi beaucoup trop longtemps.

Le petit est encore couché sur le dos, sa couverture à peine plissée. Ses mains sont fermées comme s'il y cachait des pierres précieuses et ses bras sont parfaitement immobiles. Parfaitement immobiles. Elle pose sa main sur le ventre rond. Parfaitement immobile.

Elle sait que ce sont des choses qui arrivent parfois, mais il faut les tenir loin au bout d'une perche, l'idée épinglée dans un coin de sa tête qu'on ne fréquente pas. Il ne faut pas y penser même si on y pense tout le temps. Plus on aime, plus on a peur, plus on doit se convaincre qu'on est à l'abri de tout.

Il ne bouge pas. Sa poitrine ne se soulève pas. L'index sous son petit nez ne se couvre pas de la tiédeur humide qu'elle y cherche. Sous la chaussette de laine, le pied est froid. Elle s'empare du corps au bout d'un très, très long moment et c'est là, à ce moment, qu'elle ne peut plus en douter. Son bébé est léger et mou comme une poupée, comme un trésor qui n'est pas vivant.

Elle se couche par terre, le dépose à côté d'elle et lui dit : « Allez, mon pigeon, mon loup, un petit effort. Dis un petit quelque chose à maman. Serre le doigt de maman. Ouvre tes yeux mon amour. Regarde maman. Regarde comme je t'aime, comme on s'aime, il faut qu'on reste ensemble toujours toujours. » Mais il reste léger et froid comme le retour de l'hiver quand on croyait que c'était fini. Une déchirure vient zébrer son corps de part en part. Elle se met à se vider.

Elle a sûrement crié puisque les voisins sont venus frapper. C'était sûrement un cri inquiétant puisqu'ils ont fait venir les pompiers. Elle se bat pendant une éternité pour qu'on ne lui enlève pas son bébé. « Il faut qu'on l'examine, mademoiselle. » Un homme la retient dans ses bras pour l'immobiliser avec une sorte de tendresse qui fait mal. Pendant les quelques minutes où un premier répondant manipule son enfant, elle a l'impression qu'il revit, mais c'est une illusion. Ils la laissent le reprendre, le bercer, lui redire tous les secrets que les mères tricotent pour leurs petits. Ensuite, l'infirmière arrive, une piqûre et puis plus rien. Quand Victoria revient à elle, son petit a disparu et elle est vide.

Elle part à pied. Il n'y a rien d'autre à faire. Elle chausse ses bottes de sept lieues et elle sort de la demeure qu'elle

n'a pas quittée pendant trois mois. Le village lui paraît étrange, différent de ce qu'il était à son arrivée. Comme si les rues étaient déformées, les maisons rapetissées. Même le ciel est défiguré et elle se demande comment les outardes vont bien pouvoir passer, cette année.

Le traversier n'est pas encore en service, alors elle poursuit sa route. Elle marche sans manger, sans dormir, continuant de se vider jusqu'à Trois-Pistoles, La Pocatière, jusqu'à voir le ciel s'éclaircir sur l'île d'Orléans et sur Québec. Elle traverse le pont à pied, remonte vers Sainte-Anne-de-Beaupré sans faire de prière, passe par La Malbaie et Tadoussac et, finalement, elle gravit la pente de Sault-au-Mouton.

Sa mère ne sourit pas en la voyant. Elle prononce son nom, les sourcils incrédules, le front plissé, et Victoria lui dit qu'elle s'appelle maintenant Victoria. Sa mère veut la laver, la nourrir, la couvrir, mais Victoria refuse. Elle dit «Je vais bien, le petit va bien, je voulais juste te voir, je voulais te dire que je me débrouille merveilleusement bien», puis elle éclate en sanglots. Sa mère l'accompagne jusqu'à un lit qui sent la lessive et l'enfance en dents de scie et Victoria dort pendant quatre jours. À son réveil, sa mère lui dit qu'on l'a informée «du décès de l'enfant», c'est en ces termes protocolaires qu'elle aborde la mort de l'être le plus important de la vie de sa fille. Victoria lui lance un verre à la figure. Il est pas mort.

Elle cherche Victor au port, sans succès. Le gros temps garde les marins loin de la grève. Elle le cherche chez lui, à la salle de billard et enfin, elle le trouve sur un quatre-roues à la carrière de sable, entouré d'une douzaine de garçons prêts à se rompre la colonne pour entendre rugir leurs machines et faire voler le sable rempli de pucerons. Elle les observe pendant une heure, jusqu'à ce qu'ils prennent le chemin du retour. Cigarette au bec, la bottine soulevant le gravier à chaque pas, Victor s'apprête à la croiser sans la voir. Elle se plante au

milieu du chemin, et le petit groupe lève les yeux vers elle. Son regard rencontre celui de Victor qui ne bronche pas. Il ne la reconnaît pas. Elle s'est tant vidée que ses traits se sont perdus. On ne la connaît plus.

Les nuits sont difficiles sur la route en raison des crues qui ont inondé les fossés où elle n'a d'autre choix que de se réfugier pour se reposer. Autrement, on la voit depuis la route et on la dérange. Elle ne veut plus être dérangée. Elle veut s'étendre sur le dos et prier pour que les oies fassent bonne route, pour que les herbes poussent hautes et parfumées et qu'on lui rende son bébé. Malgré l'humidité, elle reste sèche et cassante comme un fétu. Sa plaie n'existe plus, le sang a cessé de couler, plus rien ne subsiste de son petit. Elle voudrait tant avoir encore mal, sentir jusque dans ses os le grand déchirement de sa naissance. Il ne lui reste plus que la fatigue, un état qu'elle entretient soigneusement comme d'autres cultivent leur ivresse ou leur maigreur. Il ne pleut plus sur la Côte-Nord. Les forêts couvent une armée d'insectes pour cribler l'été de dards minuscules.

Elle atteint Québec au temps des longs jours. Elle se dit que toute cette lumière l'aidera à repérer son bébé. Déterminée à prendre des forces, Victoria se met à fouiller dans les arrière-cours des restaurants et des boulangeries où elle se nourrit de pains rassis. Elle mange recroquevillée contre les murs, concentrée et méthodique, et parfois s'endort malgré elle, s'éveillant couverte de débris et de fientes comme si hommes et oiseaux l'avaient prise pour un sac abandonné.

Sur le campus, elle se met à la recherche de sa sœur. Les rares personnes qu'elle croise la regardent drôlement. Elle campe quelques jours sur les pelouses désertes de l'université dont elle ne parvient pas à trouver la grande porte, le pont-levis. Finalement, un jardinier lui fournit la clé de l'énigme : « les vacances d'été ». L'établissement est dépeuplé et sa sœur crapahute sans doute dans les Andes ou le désert du Sahel, cherchant quelqu'un à

secourir. Il y a pourtant tellement à faire, ici, à l'ombre de la plus ancienne institution d'enseignement francophone en Amérique.

À partir de là, la chute est libre. Victoria dort n'importe où, de préférence sur les plaines d'Abraham ou dans les parcs si on ne vient pas la déloger, sinon sous les viaducs, dans les ruelles pleines de chats gâtés et de reines putains. Ces dernières la saluent toujours gentiment et leur grâce rince un peu la peau de Victoria. Le jour, elle retourne la ville sens dessus dessous, sachant que son petit ne peut être bien loin. Elle aiguisé son ouïe, à l'affût du moindre couinement, de la voix pointue qu'elle entendrait même à travers un ouragan.

Quand on s'adresse à elle, c'est la seule chose dont elle parle, ce bébé perdu qu'il lui faut reprendre au chaos du monde. Il a sûrement faim, explique-t-elle, il faut qu'elle arrive avant qu'il ne tombe entre de mauvaises mains. Certains lui tournent le dos, d'autres tentent de la raisonner. Une infime et précieuse minorité offre sa sympathie, parfois son aide pour chercher. « Dès que je croise un bébé aux yeux gris agate, je te fais signe, compte sur moi. » Ces paroles la réchauffent, il lui est bon de savoir qu'une petite armée d'alliés veille dans la grande ville de Québec.

Quand l'hiver vient, d'autres douleurs naissent, grugeant les extrémités, pieds, doigts, oreilles. Les alliés la vêtissent, la rassurent : son bébé est bien emmitoufflé, à n'en pas douter ; il a chaud et il l'attend confortablement depuis un petit lit, quelque part à l'abri de la poudrerie. Victoria hoche la tête, plonge ses mains dans de vieilles mitaines fétides qui la gardent en vie. On l'entraîne parfois dans des gîtes, des dortoirs étroits où on la somme de manger à l'heure des assiettes, de se laver à l'heure des douches, de dormir à l'heure des lits et de se tenir loin des vents glaciaux qui, disent-ils, arrachent à l'existence les gens comme elle. Dès qu'elle peut, elle se sauve, incapable d'être coupée de l'espace libre où

circulent les sons et les fils qui relient mères et enfants. Elle retourne traîner sur le parvis des églises et devant les cafés aux odeurs vigoureuses. Elle n'éprouve plus de peur, plus de tristesse.

Ses recherches l'amènent de l'hiver au printemps, de l'été à l'automne puis au printemps et encore à l'hiver ; elle laisse tourner la roue sans compter. Ses cheveux se cassent, ses ongles se fendent, ses lèvres se gercent et sa peau s'affaisse, mais elle est toujours aussi jeune. Son corps se brise, mais reste entier, se noue, mais reste lisse. Victor la regarde parfois, de loin, elle le sent, et elle prend la pose pour lui montrer ses fesses, ses seins souriants, sa bouche vivante comme un poisson qu'on vient de remettre à l'eau. Elle est maigre. C'était inévitable ; elle est devenue une flèche, et tout son être pointe vers le nord.

Ça arrive au cœur de l'hiver, par grand froid. Son corps las et pur lui apporte la réponse que la ville n'a pas voulu lui livrer. Elle est recroquevillée sous une bouche de chaleur à l'extérieur d'un bar d'où émanent toutes les joies du monde. C'est là qu'elle ressent le premier pétilllement. Dans son ventre, dans la matrice qu'elle a tenue vide et prête à tout. Une bulle explose, une aile de papillon effleure la surface de l'univers. Elle pose ses mains violacées sur son abdomen et lève les yeux vers l'époustouflante précision des étoiles. « Du calme, Victoria. Attends d'être sûre. »

Lorsque le printemps se présente, rien ne permet plus d'en douter. Son ventre s'est renfloué d'une petite bosse sans équivoque, dont les mouvements ne peuvent plus être ignorés. Des douleurs bienfaitrices déjà la tiraillent et le souffle qui monte de cette vie remuante lui confirme ce qu'elle aurait dû savoir : il ne fallait pas chercher son petit dans les rues d'une ville piétinée par sa propre histoire. C'est à l'intérieur d'elle-même qu'il se réfugiait, qu'il attendait le bon moment pour se manifester, pour signifier à sa mère qu'il ne l'avait jamais quittée.

Forte de cette bonne nouvelle, Victoria reprend la route. Elle marche vers le nord, là où le froid est franc et la lumière oblique. Elle entraîne son bébé sur les lieux de ses premiers jours en se sachant cette fois assez forte pour le promener, lui faire voir la souplesse du relief, les champs et les battures qui lui appartiennent, marcher avec lui pendant des années.

Il naît la nuit dans une sapinière serrée comme un tunnel et elle le presse contre elle sans le voir. Il n'est pas visqueux comme la première fois, ni aussi bruyant ni affamé, et elle n'a pas eu mal. Dès sa sortie, il s'échappe de ses bras comme un perdreau avide de prendre son envol. Il virevolte autour d'elle pendant qu'elle reprend son souffle. Elle se roule en boule et pose la main sur son ventre pour constater qu'il est encore dur et rempli. Elle est à la fois pleine et vide. Le petit se niche contre elle et ses caresses viennent de l'extérieur et de l'intérieur en même temps. Il est dedans, il est dehors.

Ils vivent au vent et, chaque jour, ils célèbrent leurs retrouvailles. Ils couchent sur des plages oblongues, se couvrent de feuilles mortes et Victoria reconquiert le sommeil tel qu'elle l'aime : brut et assommant. Au matin, le petit se blottit dans son capuchon et ils partent en quête de nourriture. Elle mâche des herbes qu'elle lui sert sur l'ongle de son pouce. Cent fois par jour, elle caresse la joue de son fils et bécote ses doigts innombrables. Il est dans l'eau qu'elle boit et dans le cuir de ses semelles. Il est partout.

Ils viennent de traverser le fleuve quand elle est arrêtée. Des agents lui expliquent qu'elle ne peut pas dormir dehors, que ce n'est pas Montréal, ici, qu'il y a des lois et des endroits pour les gens comme elle. On la conduit, avec son bébé, dans l'un de ces lieux. Le lit pue, la fenêtre est minuscule et les toilettes contiennent une eau croupie qui refuse de tourbillonner quand on tire la chasse. Heureusement, le petit n'a aucun mal à se glisser sous les portes et sort jouer au

grand air dès qu'il en a envie. Victoria continue de le caresser dans son ventre où persistent les bienheureux tiraillements. Elle refuse la nourriture qu'on lui sert et ne répond pas aux questions qu'on lui pose.

Des dames bourruées viennent l'examiner sous toutes ses coutures. Elles la tâtent, la tripotent, lui demandent de tousser et d'écartier les jambes, prennent son sang et son urine et une d'entre elles ose même appuyer sur son ventre comme si elle avait vu, sous la chemise et la peau, un petit ange caracoler dans les eaux roses de sa mère. On la garde enfermée pendant des semaines, le petit s'impatiente et Victoria faiblit. Il leur faut la grandeur de la campagne et la fraîcheur de la nuit pour s'épanouir. Elle songe mille fois à s'échapper. Sa fatigue l'en empêche.

La plaie se rouvre d'un coup, le matin où deux hommes aux épaules carrées et à la figure glabre viennent la chercher. Elle crie, elle proteste. Le petit n'est pas encore revenu. « On n'a pas le choix, madame. C'est à Montréal que ça se passe. Votre cancer est trop compliqué pour l'hôpital régional. » Elle ne comprend rien à ce qu'ils racontent et serre les mains autour de son ventre pendant qu'ils la traînent dans un véhicule massif. Elle pleure pendant les sept heures du trajet, elle ne veut pas aller à Montréal, ils vont trop vite sur l'autoroute, le petit ne pourra jamais suivre. Par la fenêtre, elle perçoit d'affreuses usines et leur odeur infecte, et elle sanglote de plus belle. La seule chose qui la console est de le sentir logé dans son ventre. Elle répète : « Plus jamais séparés. Plus jamais séparés. »

On la conduit dans un édifice juché sur une montagne. Ses allures de château antique et son terrain boisé la réconfortent un peu. Elle attend dans une chambre qui donne sur la forêt jusqu'à ce qu'enfin, une dame vienne lui parler. Elle dit qu'elle est le docteur Éon, qu'elle est responsable de son dossier, que c'est compliqué parce qu'elle n'a pas de papiers, mais qu'ils vont se débrouiller

sans documents parce que la vie de Victoria est en danger. Elle annonce qu'ils vont lui ouvrir le ventre pour en retirer une masse de chair qui essaie de la tuer. Victoria prend peur, elle hésite ; peut-elle révéler son secret à cette femme ? Ses yeux vairons la mettent en confiance. Victoria lui explique qu'elle veut bien qu'on l'opère, mais qu'il faudra faire très attention au bébé dans son ventre parce qu'elle l'aime beaucoup et qu'elle ne veut pas le perdre.

« Ce n'est pas un bébé, madame. C'est une tumeur. C'est très possible que vous ressentiez des picotements qui ressemblent à des mouvements, mais totalement impossible que vous soyez enceinte. Pas à votre âge. » Alors Victoria se met à crier, elle refuse qu'on la coupe, elle lance tout ce qui lui tombe sous la main vers le docteur Éon. D'autres femmes arrivent, attrapent ses poignets et ses chevilles pour les glisser dans des sangles et Victoria hurle en les traitant d'assassins. On lui fait une injection.

Elle se réveille avec le sentiment que quarante ans viennent de passer. Elle n'est plus en contention et un bandage fibreux ceint son abdomen. Elle n'a pas mal. Mais dès qu'elle pose la main sur son ventre, elle comprend ce qui s'est passé. On lui a enlevé son bébé. Elle n'arrive même pas à pleurer, et sur sa langue sèche elle trouve la certitude qu'on l'a droguée. Dehors, la lumière est longue, pleine comme une bouteille à la mer ; l'été scande une comptine impudente. Elle tente de se redresser, de glisser un pied hors du lit mais son bandage la cloue sur place. Elle a été sciée, paralysée. Elle pisser sur le drap.

L'infirmière qui la lave et change son bandage tente de savoir si quelqu'un l'attend à sa sortie. « Mon fils. » Elle lui demande où elle compte aller. « Dehors. » L'infirmière ne la contredit pas et rapporte des dépliants sur des refuges qui ressemblent à tous ceux que Victoria a connus à Québec. Elle devine qu'une fois encore,

on n'a pas l'intention de lui laisser le choix. Dès qu'elle sera sur pied, on l'emmènera de force dans un autre endroit où son fils ne saura la trouver. Elle ne peut pas laisser faire ça.

La nuit, elle se lève en douce pour effectuer des exercices. Elle a suffisamment marché dans sa vie pour connaître les muscles qui doivent rester forts, les nerfs qu'il faut garder souples. Elle s'entraîne. Elle veut retrouver sa robustesse d'avant. Car s'il n'est plus dedans, il est dehors, c'est son unique certitude. Le jour, elle feint la faiblesse, la douleur, et demande qu'on lui administre des calmants qu'elle crache dans sa taie d'oreiller avec les autres médicaments qu'on lui ordonne d'ingurgiter. Elle joue les somnolentes, les flageolantes, les misérables et on ne soupçonne rien.

Un couvercle de nuages appuie sur la terre comme pour tenir la nuit tranquille. Elle décide que c'est le bon moment. Ses jambes sont bien solides, son ventre ne produit plus aucune douleur, son ventre est mort mais elle est bien vivante. Elle se glisse hors de sa jaquette et enfle un uniforme subtilisé le soir précédent. Dans le miroir au tain flétri, elle se regarde pour la première fois depuis des lustres. Elle est dévastée, mais follement joyeuse de savoir que son trésor l'attend quelque part. Sa tête tourne, son cœur s'emballe.

En pantoufles, elle parcourt le corridor silencieux. Elle trouve son chemin et la porte qui s'ouvre lui offre l'extérieur comme d'autres cèdent des pays entiers. Tout lui appartient. Elle fait quelques pas hésitants sur le bitume pour bientôt mettre le cap sur les arbres. Ils sont maigres et clairsemés, mais ça lui suffit. Si elle pouvait traverser Montréal d'arbre en arbre et en sortir sans toucher une seule fois au béton, elle serait sauvée. Mais elle est prête à ramper sous les pavés, dans les égouts avec des rats gros comme des millionnaires pour rejoindre son fils.

La pente est abrupte et la brise est chaude. Victoria se souvient qu'elle a les cheveux longs en les sentant caresser son dos et elle sourit. Elle ne s'est jamais sentie aussi libre. Elle gravit la butte jusqu'à son sommet. De ce promontoire, elle peut voir les toits compliqués de Montréal et ses avenues fêlées, ses habitants pleins de volonté et elle se dit qu'elle s'est peut-être trompée sur cette ville. Elle vibre de tendresse. La ramure au-dessus d'elle se met à danser, et quelque chose lui dicte de ne pas bouger. Elle est exactement là où il faut.

C'est d'abord son rire qu'elle entend. Un rire si débordant qu'il fuse comme une toux, saccadé, incontrôlable. Un rire de bébé qui découvre l'organe de sa joie pour la première fois. Victoria lève la tête. Elle ne voit plus rien, devant ses yeux une myriade de couleurs explose. Puis son odeur surgit, une chose tendre comme du beurre et du sucre qui s'abandonnent l'un à l'autre, un mélange de duvet et de salive, et elle se laisse étourdir par ce parfum inouï. Enfin, il arrive, il se jette dans ses bras si fort qu'elle tombe à la renverse. Elle l'étreint et lui murmure «Tu es revenu, tu es revenu» avec une admiration infinie pour ce garçon si brave qui a su la retrouver sur une île de dédales.

Dans les feuilles mortes, elle serre contre son cœur la petite tête nue ; deux pieds ronds remontent contre son flanc ; il se blottit contre sa mère. Victoria se sent légère et grande, de plus en plus grande. Elle prend de l'ampleur et de la hauteur et s'étend comme de l'air chaud, comme les effluves du bon pain. Son fils est une petite boule lovée contre son sein alors que Victoria enfle et domine la butte, l'hôpital, la montagne, qu'elle se répand dans le ciel et dans les rues, dans les maisons et jusqu'aux étoiles. Elle est dedans, elle est dehors. Elle est partout.

Victoria boit

Tout part de la gorge. La soif, la toux, la voix. Les paroles qui déplacent les montagnes, les respirations comme des coups de poing, la brûlure que porte chaque gorgée. C'est à partir de cette douleur que le reste se déploie, les arômes boisés, la texture à la fois souple et agressive, l'astringence des saveurs qui nagent jusqu'au centre de notre être. Une minuscule blessure qui forge les pensées, filtre les couleurs, aiguise les sons, rend le monde plus net.

Qu'est-ce que le fait de boire du scotch révèle d'une femme? Chez un homme: la détermination, la force, le raffinement. La réussite. Chez une femme, les mêmes attributs, avec une chose en plus: l'ambition. Victoria a levé son premier verre comme on prononce un mot de passe pour pénétrer le Saint des Saints, là où les alliances se scellent, où les pouvoirs se confirment. L'endroit où l'ascension devient possible, entre l'acajou et le tabac à pipe, à trente mètres au-dessus des foules.

À la regarder adolescente, on l'aurait difficilement imaginée à de telles hauteurs. Elle n'était pas née dans une de ces familles où un père lettré, avide de transmettre sa science, aurait inculqué à son unique descendante les rudiments de la philosophie aristotélicienne et une habileté peu commune à déchiffrer des anagrammes.

Chez Victoria, on apprenait à reprendre les chaussettes, à peler les pommes de terre sans lever son couteau et à ne pas répondre aux adultes. Victoria ne répondait à personne.

Au pensionnat, elle se tenait loin des cliques caquetantes, incapable de comprendre leur frivolité, leur humour puéril, leur obéissance. Elle se penchait sur des livres dont elle émergeait inassouvie, impatiente. Les prières, les psaumes et les raccourcis théoriques des bonnes sœurs ne suffisaient pas à satisfaire cette bouche affamée logée quelque part entre son esprit et son cœur. Les journées, les mois s'écoulaient dans une lente précision qui donnait à Victoria le sentiment de vivre au centre d'une immense horloge.

À l'aube de sa dernière année, alors que les plus écervelées de ses consœurs commençaient à songer à l'homme auquel elles céderaient leur jeunesse et que les plus avisées se préparaient à la vie monastique, Victoria se décida à demander à la directrice une lettre de recommandation afin d'être admise au collège.

— Qu'est-ce que vous allez faire là-bas ? Vous n'aviez pas l'intention de devenir fermière, vous ?

La religieuse la fixait d'un regard suspicieux. Victoria se représenta la fatalité des labours, de la boue, des pis gonflés et de l'odeur du lisier.

— Non, ma sœur.

— Et le mariage ?

Victoria haussa les épaules. Toute sa vie, elle avait vu des femmes épuisées, mariées à des hommes qui, non contents de leur infliger des grossesses tous les ans, constituaient eux-mêmes des fardeaux dont il fallait s'occuper sans pour autant se soustraire à leur autorité. Des femmes prisonnières d'une décision prise sans réfléchir trente ans plus tôt, parce que c'était le printemps, que les oiseaux chantaient et que le pollen les avait rendues temporairement folles.

— Je... j'ai peu d'intérêt pour les choses domestiques. J'aimerais continuer à étudier. Aller plus loin.

Cette réponse arracha à la toute-puissante mère supérieure un rare rictus.

— Eh bien, j'aurai attendu longtemps pour en trouver une que l'instruction intéresse.

Le lendemain, Victoria se retrouva en possession d'une lettre élogieuse tissée de mensonges qui, en vantant sa foi, sa modestie et ses prodiges intellectuels, la libérait de la misère des campagnes et des prétendants bouseux que lui réservaient ses parents. Une impression indistincte mais tenace s'empara d'elle : il lui fallait tirer le maximum de cette occasion inespérée. La missive serrée entre ses doigts, elle prononça le premier et l'unique vœu de son existence : elle deviendrait autre chose. Quelque chose qui n'existait pas encore, et qui surpasserait tout le reste.

Elle s'installa donc dans la métropole, lieu bouillonnant d'une énergie à la fois sauvage et amicale dont Victoria était presque entièrement coupée par les murs stricts de l'école d'enseignement supérieur pour jeunes filles. Là, on préparait les étudiantes à devenir des institutrices, des gouvernantes ou des épouses qui jouaient des menuets pour leur belle-famille. Mais le collège se révéla surtout être un incubateur à querelles. Car la préoccupation première des condisciples de Victoria résidait non pas dans la lecture des textes anciens, mais dans le fait de se procurer une meilleure amie. Aux intrigues dramatiques qui découlaient de cette nécessité, Victoria tournait le dos pour se consacrer à ses études, sans passion mais avec rigueur.

Un dimanche sur deux, on permettait aux jeunes filles de sortir dans les vents instables de Montréal. Pour Victoria, c'était un moment béni. S'éloignant des autres collégiennes, elle partait explorer les faubourgs, plonger dans l'intimité chaude de leurs habitants. Ce n'étaient pas les gens eux-mêmes qui l'intéressaient,

mais l'effervescence de leur proximité, le monde brouillon qu'ils formaient ensemble. Entre les éperons de la langue anglaise et l'éclat jaune du français montréalais, elle fit sa plus grande découverte : la presse écrite. Dans ces pages salissantes, elle trouvait le sentiment d'être enfin ancrée au monde non plus par la théorie ou les regards pieux du clergé mais par les faits, la simple et percutante énonciation des vérités qui fourmillaient autour d'elle. Le soir venu, elle dévorait ses journaux sous ses couvertures, sourde aux chuchotis de ses camarades de dortoir. Elle avait trouvé son chez-soi.

Une semaine après la fin de ses études, c'est une Victoria aux cheveux courts vêtue d'un pantalon et d'un chemisier sévère qui prit place pour la première fois derrière une machine à écrire. Embauchée comme sténographe pour un grand journal, elle eut tôt fait d'outrepasser les limites de son poste. Sous les sarcasmes des autres secrétaires, « Victoria Virgule » alias « Madame Culotte » soulignait furieusement les fautes d'orthographe et apostrophait les reporters pour leur recommander mille et une manières d'améliorer leurs textes. Les journalistes surmontèrent vite leurs blessures d'orgueil pour accueillir, et même solliciter les conseils de cette femme qui, jour après jour, sauvait leurs textes.

En dépit de cela, on la tenait à l'écart, comme si une barrière invisible séparait les cliquetis des dactylos et les effluves d'encre et de tabac de la salle de rédaction. Pour se rapprocher des hommes brouillons, véreux et bavards qu'elle aspirait à surpasser, Victoria se résolut donc à forcer la porte de leur sanctuaire : la taverne.

Il faisait tempête. Vêtue de son manteau de feutre et d'un chapeau amoché, elle franchit le seuil de L'Ours qui tousse avec aplomb. Une humidité tissée de neige fondue et de malt évaporé l'enveloppa aussitôt comme pour amortir les cent regards d'hommes soudainement pointés sur elle. Impavide, Victoria fendit la chaîne serrée des tabourets pour s'y insérer. Le silence tomba.

Seul son voisin de droite, déjà bien abreuvé, émettait de temps à autre un murmure désolé. À L'Ours qui tousse, on n'avait jamais vu une femme rester plus de trente secondes, le temps de récupérer son mari. Que l'une d'entre elles prenne place au bar était si saugrenu que ses collègues déroutés choisirent de l'ignorer.

La soirée aurait pu se poursuivre ainsi jusqu'à la lie, les hommes sirotant poliment leur Dow, le serveur se bornant à proposer de la bière d'épinette à Victoria, lorsque la solution apparut sous la forme d'un bock débordant d'ale. Surnommé le Trouble, ce bock était un énorme récipient impossible à nettoyer complètement, réservé aux malchanceux, aux cocus, aux perdants, à tous ceux à qui, sous une forme ou une autre, on venait de montrer la porte. En l'absence de plus infortuné, ce jour-là, le Trouble avait été attribué au voisin de Victoria, un journaliste réprimandé par le rédacteur en chef pour une erreur factuelle.

Lorsque le bougre tenta d'attraper sa chope et que sa main atterrit à plusieurs centimètres de son objectif, Victoria fut prise d'une inspiration soudaine.

— Il a assez bu. Je vais l'aider, déclara-t-elle d'un ton ferme.

Avec sa détermination coutumière, elle s'empara du Trouble, le porta à ses lèvres et entreprit d'engloutir la pinte et demie de bière contenue dans l'insalubre bocal. Sa familiarité avec cette boisson se limitait aux gouttes que son père laissait au fond de son verre, dont elle gardait un souvenir aigre et affligeant. C'est l'impression qu'elle dut surmonter lors des premières gorgées, pour ensuite affronter l'effervescence qui lui remplissait la bouche, la sensation d'être instantanément gavée, pour enfin discerner les rares subtilités de la bière locale, les sucres et les amertumes qui lui conféraient une toute petite dignité. Sous le regard médusé de l'assemblée, Victoria éclusa le tout cul sec, puis reposa le Trouble d'un geste impérieux, éructa brièvement et déclara :

— Une tournée. C'est moi qui paie.

À partir de ce jour, ignorant les sarcasmes des sténographes, Victoria s'attabla tous les soirs au pub où, se découvrant une résistance naturelle à l'alcool, elle buvait en tenant l'ébriété en respect, et faisait tranquillement oublier le fait qu'elle était une femme. Comme par magie, quelques semaines plus tard, les patrons se penchèrent sur le travail de celle qui sauvait les textes de tout le monde et qui soufflait à l'affectateur des suggestions de reportages dont plusieurs avaient fini en première page. De la réécriture d'articles dont elle avait eu l'idée à la rédaction de ses propres textes, il n'y avait qu'un pas, que la direction du journal franchit avec l'impression enivrante de passer le détroit de Magellan. Victoria était la première femme reporter de l'histoire du quotidien.

Elle se mit au travail comme une forcenée, se présentant aux aurores, repartant bien après la mise sous presse. Sous prétexte de rendre service, elle touchait à tout, s'exerçant ainsi à occuper tous les postes, particulièrement ceux des paliers supérieurs. Les années passaient mais au centre de son être, ce creux qu'elle tâchait de combler à coups de petites et de grandes réussites n'était toujours pas rempli.

Un soir, l'éditeur du journal convoqua Victoria dans son bureau, l'air étonné par sa propre initiative. Le pupitreur, un homme fatigué dont l'embonpoint nourrissait l'asthme et vice versa, prenait sa retraite. Depuis longtemps déjà, Victoria se glissait à ses côtés dès qu'elle avait terminé ses articles pour lui donner un coup de main et prendre la relève lorsque le découragement et le bourbon s'emparaient du vieux. Elle voltigeait autour des planches, se jouant des maquettes les plus serrées, et levait son verre avec lui quand l'édition était enfin bouclée.

Avec le ton de celui qui baptise un navire, l'éditeur lui offrit le poste.

— Vous êtes jeune, mais vous connaissez le boulot mieux que personne. On s'est dit : donnons une chance à la petite Victoria !

Victoria accepta le godet au fond duquel miroitait une faible quantité de liquide ambré.

— Je travaille plus fort que tous mes collègues mis ensemble. La chance n'a rien à voir là-dedans, patron.

Elle cogna son verre sur celui de son supérieur estomaqué puis fit glisser un filet d'alcool entre ses lèvres. C'était la première fois qu'elle buvait du scotch. La liqueur se répandit dans sa bouche comme déferlent les armées vainqueures.

Elle n'avait jamais connu l'amour, ni le désir, ni quoi que ce soit d'ardent à l'exception des ambitions calculées qui lui procuraient bien peu de volupté. Cette première gorgée de *single malt* fut son premier contact avec la passion véritable, avec ces ferveurs qui transportent des nations entières et divisent des continents. Elle but son verre sous l'œil perplexe de l'éditeur, le corps en éveil, l'esprit acéré comme jamais. Elle était une flèche qui pointait résolument vers le nord.

Rien ne put interrompre son élan. Après avoir occupé le pupitre pendant quelques années, elle passa aux affectations pour finalement se joindre à l'équipe de direction. À chaque nouveau palier, elle enfonçait un mur qu'elle était la première femme à traverser. Elle ne regardait pas derrière, ne voyait plus les sténographes qui gardaient désormais leurs railleries pour elles-mêmes, pas plus qu'elle n'apercevait, quand elle passait devant, le collègue où on ne lui avait rien transmis d'autre que l'urgence de quitter le monde qu'on y proposait. Elle levait son verre de whisky bien haut, fermait les yeux et aspirait le fruit de son opiniâtreté.

On lui attribua une secrétaire. Si elle avait été inculte et trop maquillée, Olivia aurait été facile à détester. Mais elle ne ressemblait pas au cliché que Victoria avait toujours méprisé. Grande, garçonne et brillante, Olivia passait ses heures de pause à lire des revues progressistes ou à rédiger des tracts suffragistes. Éprouvant pour Victoria une admiration sans borne, elle profitait de chaque occasion pour la questionner sur son travail, sur sa jeunesse, sur ses idéaux, incapable d'accepter qu'aucun grand principe ne guidait les actions de sa patronne.

— Vous rendez-vous compte que vous avez pavé la voie pour les femmes du Québec?

— Pas du tout. J'ai pavé ma voie, et je regrette parfois de ne pas avoir jeté de grenade derrière moi.

— Mais toute ma génération vous est redevable. Vous êtes une pionnière.

— Justement. Les pionniers ne traversent pas les continents pour attendre qu'on les rejoigne. Ils le font pour avoir la paix et échapper aux clubs sociaux.

Mais Olivia avait raison. Avec les années, de plus en plus de femmes avaient fait leur apparition dans la salle de rédaction. En quête d'un mentor, toutes ces jeunes journalistes se tournaient vers Victoria. Habituee à gérer du personnel masculin, celle-ci se retrouva désarçonnée devant leurs inquiétudes, leurs hésitations et leurs sanglots étouffés dans les toilettes. Une perplexité qui se transforma vite en irritation, puis en hostilité. Devant le peu de sympathie qu'offrait l'éditrice aux nouvelles venues, Olivia crut bon de les accueillir. Parée de l'autorité de sa patronne, elle les conseillait et les guidait dans le monde du journal, transformant petit à petit l'antichambre de son bureau en un gynécée où l'on se plaignait de tout et de rien. Exaspérée, Victoria finit par exploser :

— Si vous êtes incapables de venir au travail sans vous lamenter, vous n'êtes pas faites pour le journalisme.

Les meurtres, les complots, les catastrophes, bref, la réalité, ce n'est pas pour les âmes sensibles. La prochaine fois que j'en entends une émettre ne serait-ce qu'un couinement, je la fous à la porte.

Effrayées, les jeunes femmes quittèrent prestement les lieux pendant qu'Olivia jetait un regard noir à sa patronne.

— Vous pourriez être plus attentive. Elles sont votre relève, après tout.

— J'espère bien que non ! s'exclama Victoria.

Olivia poussa un soupir courroucé.

— Vous avez quelque chose à ajouter ? aboya Victoria.

Son assistante fronça les sourcils.

— Vous ne devriez pas boire autant.

— Je vous demande pardon ?

— Le fort vous rend cruelle.

— Ce n'est pas du « fort », c'est du *scotch*. Et si ça n'existait pas, vos copines seraient déjà renvoyées, et vous aussi. À partir d'aujourd'hui, vous êtes ici pour répondre au téléphone, organiser mon agenda et tenir cette bande de dindes loin de moi.

Satisfaite, Victoria se cala dans son fauteuil. Ce qu'elle venait de dire n'était cependant pas tout à fait exact. Le scotch ne l'aidait pas à endurer les autres, pas plus qu'elle ne buvait par désespoir ou dépendance. Elle buvait par amour. Elle ne recherchait pas l'engourdissement, ni l'oubli, et n'aspirait pas à la satiété. Elle désirait simplement un contact avec cette essence insaisissable, mouvante et multiforme qui la *comprendait*, de la même manière qu'elle-même avait du scotch une intuition spontanée. Mais il n'était pas question qu'elle explique cela à qui que ce soit, surtout pas à sa secrétaire.

Après ce jour, Olivia acquit une froideur rigoureuse qui convenait parfaitement à Victoria. Forte de cet

appui, l'éditrice imposa de nouvelles directions au quotidien, écrasa ses adversaires et devint un élément inextricable des réseaux complexes qui déterminaient la destinée de la province. Depuis son bureau aux fenêtres obscurcies, elle orchestrait la chute d'un politicien, la réussite d'une starlette, la mise au jour d'un scandale. Elle dominait son univers sans pitié ni cruauté, avec la précision d'une lame.

Plus son pouvoir s'accroissait et plus elle se faisait discrète, préférant aux galas la paix de son bureau, les décisions prises en silence, quand tout le monde dort. Entre deux dossiers, elle se servait des rasades d'Islay, de Highland ou de Speyside et s'abandonnait à son plaisir sans repentance, atteignant l'ivresse comme par accident, un effet secondaire du baiser que lui cédaient ses bouteilles hors de prix. Mais à son scotch le plus précieux, elle ne goûtait jamais. Sa flasque remplie d'Eon Special Reserve reposait en tout temps dans la poche intérieure de son veston, contre son cœur. Quand ses collègues la taquinaient à ce sujet, son visage se fermait.

— Allez, Vic, partage au moins ! On vient d'acheter notre plus gros concurrent !

— C'est un mélange unique, et il n'appartient qu'à moi.

— Mais c'est du gaspillage, de ne pas toucher à un whisky pareil !

— J'en boirai en temps et lieu.

Elle vit passer les guerres, les modes et les inventions qui devaient changer le monde mais qui laissaient intacte la nature humaine. Elle traversa les océans, coucha au sommet des gratte-ciel, mangea du caviar sur des femmes nues lorsque l'ennui des riches en arriva là. Elle joua au golf, au billard et au hockey, tua un ours à la chasse, l'œil gauche fermé, le droit fulgurant. Elle serra des mains, reçut des accolades et asséna des claques mémorables dans le dos de ses partenaires et,

une fois, un coup de poing à un grand dadaï en nœud papillon qui avait cherché à l'embrasser. Elle dormait seule, et déposait ses secrets au fond de sa flasque d'Eon Special Reserve.

Ses adversaires attendaient sa fin comme les scientifiques observent l'érosion d'une falaise. Ce qu'ils ignoraient, c'était qu'à soixante-dix ans passés, Victoria avait déjà commencé à s'éroder, mais son cœur net comme un couteau dans l'eau froide et ses nerfs irrigués par l'alcool n'en laissaient rien paraître. Seule Olivia soupçonnait les lésions et les miasmes qui peuplaient l'intérieur de sa patronne, mais elle n'en soufflait mot, se contentant de dissimuler les mouchoirs tachés de sang que Victoria jetait négligemment dans sa corbeille.

Le corps céda d'un coup, par un matin de mai. Après une nuit de travail, Victoria se leva, et instantanément, la pièce devint molle ; l'évidence du plancher, des murs, des objets sur lesquels elle avait toujours compté se déroba. Elle tenta dans sa chute d'attraper quelque chose pour amortir le choc mais, pour la première fois, la réalité se révéla insuffisante. Ne trouvant rien de plus ferme qu'elle-même, elle s'agrippa à ses propres coudes et s'évanouit.

Elle se réveilla assoiffée, allongée dans une salle blafarde, des tubes pénétrant son corps par tous les orifices imaginables. Le lit où elle était étendue portait l'odeur de la multitude anonyme qui s'y était abandonnée avant elle. Le corridor bruissait d'une activité à la fois frénétique et lâche, comme si la surabondance des tâches ne suffisait pas à effacer l'ennui de ceux qui les exécutaient.

En plus de sept décennies d'existence, Victoria était parvenue à éviter de mettre les pieds dans un hôpital. À peine l'avait-on vue dans une clinique privée, une seule fois, parce qu'elle avait besoin de points de suture et que ses coéquipiers de la ligue de la chambre de commerce avaient refusé de la recoudre directement

sur la patinoire. Mais ces lieux où se concentraient les misères d'une humanité épaisse et compliquée, elle les avait toujours fuis comme la peste. Comment avait-elle abouti là alors qu'un instant plus tôt, elle torpillait un projet de loi sur les entreprises de presse ?

Sur sa table de chevet, une note lui fournit la réponse.

Je vous ai trouvée par terre ce matin. Vous vous êtes frappé la tête sur votre bureau en tombant. Il semble que vous devrez rester un bon moment à l'hôpital. Ne vous en faites pas pour le journal, je m'occupe de tout. Olivia.

— Petite conne, crachota Victoria en chiffonnant le papier.

— Vous devriez pas dire ça ! lança une voix qui la fit sursauter.

À l'autre bout de la chambre, une aide-soignante pliait des draps en la regardant avec consternation.

— La femme qui a laissé cette note vous a sauvé la vie. Si elle vous avait pas donné les premiers soins, vous seriez pas ici.

— Et vous croyez que c'est un service à rendre à quelqu'un ?

— C'est mieux que se retrouver à la morgue, rétorqua l'employée en sortant.

Irritée, Victoria tenta d'arracher les tubes avec lesquels on semblait l'avoir ligotée. Mais comme si ses gestes avaient déclenché une alarme, un trio d'infirmières fondit sur elle pour la contenir à grand renfort de « On se calme, ma petite madame ». Tout en luttant, Victoria pensa à Olivia, et elle la haït avec violence. Elle passa la nuit à transpirer et à grelotter en s'imaginant l'essaim d'usurpateurs qui se bousculaient à la porte de son bureau. Vers 4h du matin, sa sueur cessa de sentir le malt et elle comprit toute l'horreur de sa captivité.

Elle fit sept tentatives d'évasion au cours de ses premiers jours au Royal Victoria, chaque fois incapable de parvenir jusqu'au seuil de sa chambre. Les mécanismes essentiels de son corps semblaient avoir abandonné la partie. De jeunes médecins lui parlaient de son foie, de ses intestins, de son œsophage comme de terrains minés ; ils évoquaient sa diète d'où il fallait impérativement éliminer l'alcool sans comprendre que sans alcool, il n'y avait plus de diète à proprement parler. On la forçait à avaler des repas abjects qu'elle vomissait dans son assiette. Seuls les préposés à l'entretien la laissaient tranquille, se contentant de nettoyer sa chambre avec un zèle proportionnel à leur petit salaire. Ces maillons faibles de la chaîne hospitalière eurent tôt fait de devenir les meilleurs alliés de Victoria.

Ainsi, en échange de risibles pots-de-vin, ils lui livrèrent des bouteilles qui rendirent son quotidien supportable. Déformée par l'œdème, la peau teintée par la jaunisse, Victoria se fauflait aux toilettes aussitôt qu'elle en avait l'occasion, et buvait sans retenue. Les longues heures de travail qui avaient servi de rempart entre elle et le scotch s'étant évanouies, elle n'avait plus devant elle que l'horizon dégagé d'une pente déferlante, d'un barrage enfin abattu. La sordidité des lieux ne changeait rien au bonheur de l'acte. Comme un hommage à la beauté du monde, l'alcool annulait l'incontinence, l'impolitesse des gastroentérologues, les jaquettes qui exposaient les fesses. L'ennui de ne pas être au journal.

Mais il ne put effacer la silhouette d'Olivia qui se présenta dans sa chambre par un matin terne, armée d'un petit paquet enrubanné. Après avoir fouillé la chambre du regard, elle disparut pour revenir un instant plus tard.

— Pardonnez-moi, je cherche la chambre de Victoria...

— C'est moi, coupa la malade.

Médusée, Olivia dévisagea son ancienne patronne.

— C'est vous? Je suis désolée, je...

— Oui, le repos m'a métamorphosée.

La secrétaire s'approcha du lit.

— Ça ne va pas mieux?

— Toujours aussi perspicace.

— Mais votre moral tient le coup, au moins.

— Qu'est-ce que vous faites là? Vous êtes venue me donner l'absolution? Une dernière accolade après m'avoir envoyée pourrir ici?

— Pourquoi êtes-vous toujours aussi hargneuse?

— Hargneuse? C'est ce que vous pensez de moi?

Victoria eut un rictus.

— Je ne suis pas hargneuse. Je n'ai simplement pas de temps à perdre. Les gens ne m'intéressent pas.

— Les *femmes* ne vous intéressent pas.

— Les femmes ne m'ont jamais apporté quoi que ce soit.

— Qu'est-ce qui vous intéresse, alors?

Victoria prit une autre rasade de sa bouteille entortillée dans une alèse froissée.

— L'ascension, déclara-t-elle d'un ton désinvolte.

Olivia hocha longuement la tête. Puis, d'un geste lent, elle s'empara du contenant d'Aberlour, tira doucement pour défaire l'étreinte de sa patronne et le porta à ses lèvres. Une gorgée courte, ferme. Elle replaça la bouteille entre les doigts enflés de la patiente.

— Je suis venue vous dire que Gendron a repris votre poste, prononça-t-elle. Toute l'équipe vous remercie pour vos années de travail.

Elle largua son paquet au pied du lit, puis sortit. Prestement, Victoria avala une lampée de scotch. Un autre à son poste. Un autre à son poste Avisant le cadeau qu'Olivia

avait laissé, elle étira les bras, tâcha de s'asseoir, d'attraper l'objet qui semblait la narguer. À bout de ressources, elle finit par héler une aide-soignante qui passait devant sa chambre.

D'un geste agacé, la femme tendit le paquet à Victoria qui le déchira tant bien que mal. Sur une plaque dorée, son nom, deux dates et une phrase en latin résumaient une carrière entière. Elle serra les dents si fort que ses oreilles bourdonnèrent. Le monde était donc bel et bien cet animal vorace et mouvant qu'elle s'était toujours représenté. Dès qu'une brèche y apparaissait, l'organisme se réarrangeait spontanément pour colmater le vide, effacer toute trace de manque. Un autre avait pris son poste.

Elle finit sa bouteille de *single malt* en quelques minutes. La grande ivresse tomba sur sa griserie habituelle avec la force d'une massue. Comme si c'était ce que son corps attendait, elle parvint alors à s'extraire de son lit. Déterminée et chancelante, elle se dirigea vers le placard où elle dénicha le veston qu'elle portait à son arrivée à l'hôpital. Elle subtilisa ensuite un déambulateur qui lui permit de se frayer un chemin dans les corridors hantés par des femmes en blanc. Elles semblaient toutes prêtes à la happer, à la retenir contre son gré, à faire d'elle une autre patiente soumise, défaite, identique. Elle leur lança des jurons. Contre sa poitrine, sa flasque irradiait.

Elle trouva la sortie sans se perdre, comme si elle avait mémorisé la géographie labyrinthique de l'hôpital. Au bout du stationnement, un boisé l'attendait. La colline qu'elle avait choisie surplombait les bâtiments où une petite faune grouillait à travers la maladie, où des êtres voûtés se penchaient vers leurs mal-portants, où des nouveau-nés grouillaient dans les bras de leurs parents, où des familles s'étreignaient et mélangeaient leurs larmes. Elle hâta le pas. En elle, les trous, les abcès, les varices et les lésions s'enflammaient.

Au pied de la butte, elle abandonna sa marchette. La pente était raide et la montée fut terriblement longue,

mais comme par habitude, Victoria atteignit le sommet. Hors d'haleine, elle s'adossa à un jeune bouleau. La ville se déployait à ses pieds, les toits et les façades qui abritaient son ancien bureau, les chambres où elle avait dormi d'un sommeil opaque, le collège, et au-delà du fleuve, les terres boueuses qui l'avaient vue naître ; un paysage qu'elle ne comprenait plus. Car là où la logique et l'ambition avaient tenu le fort logeait à présent une vertigineuse satiété. Posant une main sur sa poitrine, elle toussa, et sentit une centaine d'alvéoles exploser au fond de sa gorge.

Elle tâtonna à l'intérieur de son veston pour s'emparer de la flasque qui la suivait partout depuis vingt ans. Approchant le contenant de son oreille, elle l'agita pour faire tinter l'or mouvant qu'il renfermait. Il lui sembla qu'une pluie se déposait autour d'elle, pourtant l'air demeurait sec. Autour de son cœur, à l'arrière de sa tête, une tendresse inédite s'installa. Sa vision se brouilla.

À ses pieds, la ville pulsait encore, mais Victoria ne la voyait plus. Son monde tenait dans le creux de sa main. Il lui restait sa soif initiale, maintenant presque étanchée ; le sentiment d'avoir à la fois perdu et triomphé, et surtout, d'être exactement là où il fallait. Ses doigts firent sauter le bouchon. Les vapeurs de son Eon Special Reserve montèrent comme des coups de griffes, et cette joie trop soudaine lui cassa les genoux. Forçant une ultime respiration à gonfler sa poitrine, elle offrit son visage au ciel et, prête pour une dernière conquête, fixa ses lèvres autour du goulot. Elle crut entendre un gong quelque part. Elle but.

Victoria en sursis

Je crois qu'on ne savait pas très bien pourquoi on souhaitait mourir. À cet âge-là, on veut aimer, tuer, jouir et souffrir plus qu'à n'importe quel moment de la vie sans savoir pourquoi. On réagit à un désir en répondant à un autre ; on tente d'apaiser sa soif en mettant le feu et de réparer une blessure en y plongeant le doigt. Je crois qu'on voulait mourir d'amour, ce qui était à la fois très sot et étonnamment lucide pour des adolescents. Comment aurions-nous pu savoir qu'en laissant courir notre passion quelques années encore, elle se serait désagrégée pour faire place à cette déception monotone qui unit les vieux couples ? Nous ignorions ce qui nous attendait et pourtant nous voulions y échapper. Notre tristesse nous avait rendus pointus comme des flèches et nous étions tournés vers le nord. Vers la mine.

C'est lui qui est mort, c'est moi qui ai vécu alors que le contraire aurait dû se produire. J'ai longtemps cru que c'était moi qui l'avais corrompu. Sans enfance digne de ce nom ni famille autre que celles que m'attribuait le gouvernement, je n'avais pas eu l'occasion d'apprendre l'espoir. Mais j'avais les trilles et les aulnes du petit bois, les bouillons de la rivière. J'imagine que c'est ce qui m'a permis de patienter jusqu'à ce que je le rencontre, lui qui venait d'ailleurs, d'une maison jaune comme un œuf

le dimanche matin, chaude comme l'odeur du poulet au four.

Ça avait commencé dans le cours d'histoire, le pire de tous. On nous y racontait l'Inquisition, les sorcières au bûcher, la traite des Noirs, le massacre des Amérindiens, l'Holocauste. Toutes ces horreurs maquillées d'un enduit neutre par le ministère de l'Éducation. Assis au pupitre voisin du mien, Daniel s'était mis à sangloter pendant que le professeur relatait d'un ton badin la mort du dernier empereur inca. Il pleurait si discrètement que c'est le minuscule claquement de ses larmes heurtant son manuel qui a attiré mon attention. Le lendemain, j'ai trouvé une place près de lui dans l'autobus. Il était maigre et beau, avec ses yeux de couleurs différentes, ses cheveux imprégnés d'une teinture sombre comme tous les garçons tristes. J'ai pris sa main dans la mienne et on ne s'est plus lâchés.

Nous nous sommes touchés avec l'effroi et la révérence qu'on réservait jadis aux dragons ou aux chevaux. Il s'agenouillait devant mes deuils et mes cauchemars pour en faire de petits tas qui refusaient de brûler. J'embrassais chaque jointure, chaque nœud de son corps frêle, chaque coup reçu dans le hasard des cours d'école et des terrains vagues. Il me confectionnait des figurines d'argile miniatures destinées à redessiner mon histoire et à faire de moi une héroïne, et composait à voix basse de courtes mélodies que j'apprenais par cœur. Je n'ai jamais connu quelqu'un qui fût doté d'une telle imagination, et de la capacité de la contenir à si petite échelle.

Ses parents m'aimaient. Ils auraient sans doute aimé n'importe quelle personne intéressée à passer autant de temps avec leur fils. Je crois aussi qu'ils avaient un peu pitié de moi. Et surtout, qu'ils étaient des gens bien. J'étais toujours chez eux. Après l'école, les devoirs. Les émissions idiotes avant le repas. Le spaghetti du lundi, les hamburgers du vendredi. Les week-ends de corvées qui nous éreintaient avec monsieur Borduas criant des

encouragements et riant de nos mines décomposées ; les vacances de Noël avec madame Borduas qui insistait pour nous faire chanter des cantiques devant le sapin. Leur voiture à odeur d'agrumes lorsque, à 22 h 30, ils me raccompagnaient jusqu'à la maison aux angles rigides que je n'ai jamais pu considérer comme un foyer.

Lorsque nous avons atteint l'âge de seize ans, les Borduas ont décidé qu'il était devenu convenable que je dorme chez eux, dans la même chambre que leur fils. Si on ne nous avait jamais permis une telle chose, le cours des événements aurait peut-être été différent. Notre spleen d'adolescents aurait fini par se résorber. Mais comme elle le fait souvent pour les malades et les téméraires, la nuit a tout changé. À présent, nous pouvions discuter pendant des heures des raisons qui, à nos yeux, faisaient de l'humanité une race perdue, un horrible accident dans l'histoire du monde. Sous l'édredon pesant de son lit, nous avons appris à articuler, décortiquer et magnifier notre désespoir pour en faire une bête plus solide que nous-mêmes.

Nous avons entamé notre dernière année d'école secondaire dans un manque de sommeil permanent qui nous rendait friables comme du pain sec. C'était le moment des décisions, des choix de carrière, des projets de vie, et ce genre de manœuvres nous paraissait relever d'une langue étrangère, d'un code indéchiffrable. Nous refusions de remplir les formulaires, de nous soumettre aux tests censés nous orienter vers notre domaine de prédilection, et bientôt ce boycott s'est étendu à toutes les tâches scolaires. Nous ne voulions plus rien faire à part nous retrouver dans son lit, soudés en une boule illisible, réfractaires à tout ce qui n'était pas notre amour.

La suite des choses n'étonnera personne. Ce genre de pacte était déjà monnaie courante à l'époque. Ce qui est presque pire que d'avoir cultivé une telle souffrance, pire que d'avoir survécu à la mort de celui que j'aimais, c'est de savoir aujourd'hui à quel point notre situation était

banale. À quel point les sentiments que nous croyions être les premiers à éprouver étaient communs, partagés par des milliers d'autres adolescents qui aimaient trop Kurt Cobain ou Nelligan ou les couteaux.

Certaines villes ont un pont ou un chemin de fer où les trains passent à grande vitesse. Chez nous, il y avait la mine. Un trou à ciel ouvert dont l'ampleur coupait le souffle, abandonné depuis longtemps par la compagnie qui l'avait creusé et protégé par des clôtures vétustes criblées de brèches par des curieux, des explorateurs ou de simples idiots en quête d'un coin pour s'enivrer. Nous, nous fréquentions les lieux pour mieux côtoyer le vide. Nous nous assoyions au bord du précipice et, le ventre noué, nous goûtions un vertige qui se confondait avec les sursauts de notre propre cœur. C'était l'endroit tout indiqué pour se tuer.

Imperméables au cliché, nous avons choisi novembre comme les poètes en herbe choisissent de parler du ciel et des fleurs. Nous nous sommes vêtus de noir. Nous avons passé une nuit paisible à respirer l'un à côté de l'autre, à sentir nos poulx, à écouter le bruit de la vie entre nos corps étendus comme deux javelots avant le tir final. Le matin, nous avons refusé de déjeuner et Daniel a serré ses parents dans ses bras avant de partir. Il ne leur a pas laissé de lettre. Nous nous sommes glissés à travers la rouille de la clôture et nous avons marché jusqu'au bord du trou. Le ciel était bas, le vent s'était tapi quelque part, l'air était immobile, c'était mercredi et l'école devait déjà avoir signalé notre absence. J'avais mal au ventre.

Une trentaine de mètres en contrebas, des rochers étaient empilés comme des dents arrachées. Nous nous tenions la main très fort, ma gauche dans sa droite, et je me souviens d'avoir été étonnée de ne sentir aucune moiteur entre nos peaux. D'une voix solennelle, il a dit : « Je t'aime à la folie, tu es la seule personne que j'ai aimée et ça va rester vrai pour l'éternité. » Cherchant mon souffle,

j'ai bredouillé quelque chose de similaire. Daniel a compté jusqu'à trois. Et le décompte s'est déployé dans le temps comme le font les instants fatidiques, s'étirant pour permettre aux idées de galoper. J'ai entendu un-deux-trois et ça m'a donné envie de rire, le fait d'utiliser ce bête marqueur pour un geste si grave ; j'ai pensé un-deux-trois on saute à l'eau, j'ai revu mes premiers mouvements dans la piscine où j'avais appris à nager, le monde turquoise qui m'accueillait, sa façon d'arrêter les voix, le chant des merles et les menaces ; les angles curieux que prenait le soleil pour pénétrer l'eau. Je me suis vue, toute petite et nerveuse, m'ébattre sous la surface, intouchable et vagabonde, un-deux-trois tu es la reine, un-deux-trois tu es sirène, un-deux-trois cet instant, le dernier de ton existence, n'est pas différent de ceux qui ont précédé. C'est un moment comme les autres, ni plus ni moins nécessaire, ni plus ni moins vrai. Un, deux, trois. Tu ne meurs pas.

Je l'ai regardé faire un bond inouï au-dessus du vide, je pense bien que je ne l'avais jamais vu mettre tant d'énergie dans une seule action, il a paru flotter en apesanteur, et pendant une fraction de seconde j'ai cru qu'il s'envolait, qu'il avait gagné, il avait fait le pari de tout perdre et à présent il récoltait le don que convoitent les humains depuis Icare. Puis il est tombé. Il y a eu un bruit mat qui m'a surprise par sa douceur. Pas de craquement d'os, pas d'éclat sanglant. Juste une sorte de « pouf », comme un tas de vêtements qui atterrit au pied du lit. Je suis restée immobile pendant une minute. Je crois que ma tête essayait d'appréhender ce qui venait de se passer. Enfin, j'ai crié son nom. Il ne m'a pas répondu. Je me suis dit : « Allez. C'est le moment. Vas-y. Maintenant. Grosse lâche. » Puis j'ai pensé qu'il pouvait être encore en vie. J'ai fait un pas vers le précipice. Et une masse immense s'est abattue sur moi.

« Tu bouges plus. Tu bouges plus. Tu t'en vas nulle part, toi. » L'homme m'écrasait de tout son poids en

répétant ces mots comme pour s'assurer que je n'allais pas m'échapper. Je me suis mise à pleurer. J'ai pleuré jusqu'à ce que les secours arrivent. L'homme s'est alors relevé, mais j'ai continué à sentir son poids sur moi. Des ambulanciers m'ont enveloppée dans une couverture métallique comme si j'étais à risque d'hypothermie. Ils sont descendus dans la mine et celui qui est venu annoncer le décès a dit : « Il est *vraiment* mort », comme s'il n'avait jamais vu quelqu'un d'aussi mort. Je me suis mise à saigner du nez. C'était la moindre des choses.

On m'a envoyée finir mon secondaire dans un centre d'accueil où je devais habiter jusqu'à ma majorité. Là, on protégeait les pensionnaires d'eux-mêmes en plastifiant tout ce qui les entourait : mobilier, ustensiles, nourriture, rêves. On m'infligeait de longues séances avec une travailleuse sociale beaucoup trop émotive à qui je refusais de parler de peur qu'elle fonde en larmes. Rien qu'à la regarder, je devinais qu'elle était le genre de femme à sangloter en secouant le buste et je n'avais pas envie de voir ses gros seins rebondir à l'écoute de mes malheurs. Par ailleurs, il aurait été indécent de faire pleurer quelqu'un d'autre alors que j'avais l'œil sec depuis que j'avais quitté ma couverture en aluminium. Ce n'était pas volontaire, et ce n'était certainement pas faute d'être triste. Simplement, quelque chose s'était détaché de moi en même temps que Daniel, et le vide sur lequel j'avais tant théorisé en sa compagnie s'était matérialisé. Une masse d'air tiède s'étendait à l'intérieur de moi comme s'il n'y avait plus rien pour y faire obstacle. Peut-être n'avais-je jamais vraiment voulu mourir avant le jour de notre suicide. Peut-être était-ce une idée contrefaite née de nos envolées pessimistes ; peut-être était-ce un jeu, une sorte de posture qui me faisait me sentir plus proche de lui. Mais une chose est certaine : l'envie de disparaître ne m'a pas laissé un moment de répit par la suite.

Ayant coupé les ponts avec ma famille d'accueil et n'ayant jamais entretenu d'autre relation que celle

qui s'était brisée au fond de la mine, je n'avais nulle part où aller lors de mes sorties de fins de semaine. Sans doute par habitude, mais aussi par culpabilité, j'ai abouti chez les Borduas. Je n'avais pas vu les parents de Daniel depuis l'enterrement. Cette journée-là, ils se relayaient pour défaillir, sa mère un moment effondrée dans les bras de son père pour ensuite soutenir ce dernier alors qu'il se repliait comme une aile fêlée. En frappant à la porte rouge dont la clé était encore incrustée dans la doublure de ma veste, j'espérais à moitié que les Borduas aient converti la chambre de Daniel en un atelier de torture où ils me feraient payer toutes ces années où ils m'avaient accueillie dans leur maison comme un fruit empoisonné.

Madame Borduas a ouvert et sa lèvre inférieure s'est aussitôt mise à trembler, un insecte dans un filet. Elle a couiné «Jocelyn!» avant d'écarter les bras en un geste presque brutal pour m'attraper et me serrer contre sa poitrine. «On était tellement inquiets! On pensait qu'ils t'avaient fait interner!» Monsieur Borduas est arrivé et m'a embrassée à son tour. Je les ai suivis à l'intérieur. Ils m'ont assise devant une assiette fumante et j'ai mangé avec appétit pour la première fois depuis des semaines. Pendant que je soufflais sur chaque bouchée, madame Borduas passait sa main dans mes cheveux. Je n'avais jamais remarqué à quel point Daniel ressemblait à sa mère. Mêmes yeux indécis, même chevelure instable. J'ai baissé la tête.

Ils n'ont rien demandé, ni formulé de reproches, alors qu'ils auraient très bien pu me blâmer pour le suicide de leur fils. Leur gentillesse était restée la même, mais quelque chose s'y était ajouté. Ils posaient désormais sur moi un regard perçant, comme s'ils tentaient de déceler dans mes gestes flous un soupçon de leur garçon qui vivait en moi. À partir de ce jour-là, j'ai su que je ne pouvais pas mourir.

Je suis retournée les voir toutes les semaines. Lorsque j'ai quitté le centre d'accueil, ils m'ont hébergée puis convaincue de poursuivre mes études. Je n'en avais aucune envie, mais je me suis souvenue à quel point ils avaient espéré que leur fils obtienne un « beau diplôme ». C'était ainsi qu'ils désignaient tout ce qui surpassait le secondaire. Je me suis inscrite au collège, j'ai étudié quelque temps pour ressortir couronnée d'un titre de technicienne paramédicale. J'ai déménagé en ville, près du pont, car les Borduas n'aimaient pas s'enfoncer dans les artères engorgées de la métropole, et j'ai décroché un travail à l'hôpital. Je stérilisais de petits instruments acérés et je gardais un œil sur le matériel et les employés afin qu'ils ne déploient pas leurs armées de microbes dans les salles où on ouvrait le corps des malades. Mes tâches étaient simples, précises, et demandaient une concentration sans faille. J'acceptais toutes les heures supplémentaires qu'on me proposait, le jour, la nuit, auprès des infirmières les plus teigneuses et des médecins les plus hargneux. Leurs aboiements remplissaient l'air stagnant de mon esprit. Je revenais du boulot exténuée et je mangeais affalée devant la télévision. Je vivais dans une stase permanente.

Les dimanches étaient consacrés aux Borduas. Ils venaient parfois me rendre visite, surtout quand l'évier refusait de se vider ou qu'une lampe clignait de l'œil. Monsieur Borduas réparait ce qu'il y avait à réparer en me narrant chaque étape de son intervention, heureux de me voir acquiescer du coin de l'œil. Madame Borduas m'apportait des petits plats congelés avec des dates et des ingrédients inscrits sur le couvercle des contenants. Mais ce que je préférais, malgré le long trajet d'autobus que cela exigeait, c'était de me rendre chez eux. Ils n'avaient jamais vendu la maison où leur fils avait grandi. Comme eux, sans doute, j'avais appris à ne plus voir les pièces comme des boîtes remplies des ombres de Daniel. L'endroit était devenu un lieu de paix et de familiarité.

Avec les années, leur deuil avait emprunté des formes multiples. D'abord crue et hérissée, leur peine s'était peu à peu adoucie pour former une sorte de sphère lisse qu'ils caressaient avec nostalgie, une habitude saine et douloureuse. La disparition de Daniel structurait leur quotidien d'une manière à la fois horrible et rassurante. Et l'importance de ma présence dans le maintien de cet équilibre agonique ne m'échappait pas. Je ne m'étais pas substituée à leur fils ; j'étais l'outil qui les aiderait à ciseler leur existence sans lui, en contournant les plus gros écueils sans les ignorer. Avec le temps, je crois que mon visage a subi le même sort que notre deuil, s'arrondissant et abandonnant son relief. À mesure que notre tristesse s'aplanissait, je me défaisais de mes propres attributs pour devenir, moi aussi, une boule sans saveur, constante, tolérable.

Je peux dire sans me tromper que j'ai aimé les Borduas, mais c'était une sorte d'attachement mat, stagnant. Une eau qui dort au fond d'un puits, mais sans laquelle on se desséchera. Je suis certaine qu'ils m'aimaient de tout leur cœur. Je n'ai jamais accompli quoi que ce soit de remarquable, mais ils étaient fiers de moi. Ma carrière était sans éclat, aucun homme ne partageait mon intimité, la maternité était hors de question, je n'avais pas d'amis. Mais jamais les Borduas ne m'ont fait de commentaires sur mon isolement, comme si le seul fait de rester en vie représentait un exploit suffisant pour nourrir leur admiration. L'envie de mourir demeurait présente dans chacune de mes respirations, dans chaque journée qui venait répéter la précédente, et je ne bougeais pas. Mon immobilité constituait un rempart imprenable contre le suicide.

À l'hôpital, des employés aux côtés desquels je travaillais depuis des décennies continuaient de me faire redire mon nom. Des médecins à qui j'avais tendu des centaines de scalpels se présentaient comme si c'était la première fois qu'ils me voyaient. Des patients dont j'avais

désinfecté la chambre le matin me demandaient le soir si j'étais « nouvelle ici ». J'étais devenue indiscernable.

Les Borduas vieillissaient lentement. Leur peau s'affaissait comme les branches d'une plante particulièrement tenace, leurs os gauchissaient et pourtant des sourires francs continuaient de soulever leurs rides. En les regardant, je me surprénais parfois à me faire croire que ces deux petits vieillards étaient Daniel et moi, que nous avions surmonté l'époque de nos impétueuses tristesses, que j'avais fait une croix salutaire sur les démons de mon enfance et qu'il s'était gorgé des antidépresseurs dont je savais maintenant qu'il aurait pu bénéficier. Cette vie en apparence douillette et plane, cette finale en pente douce auraient pu être les nôtres. Même avec le recul, je n'arrivais pas à décider si j'aurais voulu d'une telle existence. Imaginer Daniel stabilisé et médicamenté m'était impossible.

C'est monsieur Borduas qui est mort le premier. Une embolie sans violence au milieu de la nuit. Madame Borduas m'a raconté qu'il s'était assis dans le lit et qu'il avait prononcé quelques mots. À moitié endormie, elle avait cru qu'il parlait dans son sommeil et elle n'avait pas fait attention. Elle n'avait aucun souvenir de ce qu'il avait pu dire à l'exception d'une parole. « Daniel. » Nous l'avons enterré au soleil en septembre. Jamais le ciel ne m'a paru si brillant.

Madame Borduas est restée la même, résiliente à travers le veuvage, les rhumatismes et le prolapsus. Je lui rendais désormais visite deux ou trois fois par semaine, traversant le pont et les champs fatigués de la Rive-Sud. En lui remettant les petits plats congelés qu'à mon tour je préparais pour elle, je m'émerveillais de chaque détail de la demeure que les Borduas n'avaient jamais rénovée ni modernisée. Un jour, je lui ai posé la question sans réfléchir. « Vous n'avez jamais eu envie de changer la décoration ? Des meubles plus modernes, des rideaux neufs ? Je pourrais vous accompagner au magasin,

si vous voulez.» Elle m'a considérée avec bienveillance, mais en secouant la tête fermement. Elle n'a pas eu besoin de préciser ce que j'aurais dû comprendre bien avant. Les murs n'étaient pas tapissés de photographies de Daniel. Elle avait jeté ses livres et ses cahiers et fait don de ses vêtements. Elle n'avait pas transformé sa demeure en mausolée, pas ostensiblement, du moins. C'était dans le décor, dans la permanence des objets près desquels il avait vécu qu'elle lui rendait hommage. «Chaque fois que tu viens me voir, c'est comme une bouffée d'air frais, ma belle Victoria. Pas besoin d'un décorateur pour ça.» Une vague de mélancolie m'a traversée à l'idée que cette personne si gentille allait bientôt s'éteindre.

Et, en effet, moins d'un an après, madame Borduas est tombée. Une attaque cérébrale l'a obligée à dire adieu à sa chère maison dont je lui ai promis de prendre bien soin. J'ai fait des pieds et des mains pour la faire admettre à mon hôpital afin de pouvoir m'occuper d'elle. Je passais la voir à chaque pause et, à la fin de mes quarts de travail, je m'installais à côté de son lit pour lui faire la lecture, l'aider à manger ou simplement veiller sur son sommeil. Elle aimait me prendre la main pour s'endormir, comme une enfant qui cherche à éloigner les cauchemars. Elle n'avait plus toute sa tête et elle me parlait souvent de Daniel comme s'il était toujours vivant, encore un gamin qui lui quémandait des bouchées de pâte à biscuit ou qui refusait de se laver. Je ne la détrompais pas, préférant la laisser glisser librement dans ces états de confusion où je supposais qu'elle retrouvait une certaine paix.

Quelques jours avant son décès, je l'ai trouvée très éveillée et lucide. Le vent balayait la montagne comme pour la dépouiller de ses souvenirs et je me suis surprise à désirer une promenade sur ces sentiers mal balisés qui menaient tous au même endroit. Madame Borduas m'a offert des bonbons à l'eau de mer que lui avait donnés un de ses rares visiteurs et m'a observée d'un

regard plus intense que jamais. «Victoria, je voudrais savoir. Pourquoi notre Daniel s'est suicidé?» Elle disait toujours *notre* Daniel, m'incluant d'emblée dans le club restreint de ceux à qui avait appartenu ce garçon. Il n'était plus qu'un petit point très dur dans mon esprit. Et voilà qu'elle posait la question qui m'avait suivie comme un fil d'Ariane pendant tout ce temps. La réponse demeurait impossible à articuler. «Je ne sais pas, madame Borduas.» Elle a essuyé une larme, une des seules que je l'ai vue verser, et m'a tapoté le poignet. «Et toi tu as survécu.»

J'ai laissé passer un moment, oscillant entre le désir de taire ce qui n'aurait jamais de sens et le sentiment que cette femme méritait, pour une fois dans sa vie, une véritable sincérité de ma part. Ma gorge a semblé se délier toute seule. «Oui, j'ai survécu. Parce que j'ai lâché sa main.» À ces mots, madame Borduas a toussé, un acte que j'ai interprété comme de l'incompréhension. Le corps glacé, j'ai répété : «On devait sauter ensemble. Mais j'ai lâché sa main.» Elle m'a à nouveau tapoté le bras pour ensuite fermer les yeux. Je tremblais de tous mes membres. J'ignore si ces aveux lui ont appris quelque chose. Peut-être se doutait-elle depuis longtemps du pacte qui nous unissait, Daniel et moi. Peut-être avait-elle deviné la lâcheté qui avait fait de moi une survivante. Peut-être mes paroles se sont-elles dissoutes à travers son esprit morcelé.

Le surlendemain, elle s'est enlisée dans un coma de plus en plus profond. J'ai pris congé et je crois bien que ma supérieure a été surprise de voir cette inconnue s'excuser de devoir s'absenter. J'ai passé jour et nuit au chevet de la mère de Daniel, humectant ses lèvres, rectifiant la position de ses oreillers, nettoyant la base de son nez et les coins de ses yeux et vidant sa bassine sans dégoût devant le corps de celle pour qui j'avais vécu une vie si inutile. Elle est morte tout à l'heure, silencieuse et paisible à l'approche de la Grande Faucheuse, attendant

bien sagement que les infirmières et les résidents soient partis pour expirer.

Comme le battement d'ailes du papillon, son dernier souffle a quitté ses lèvres pour se muer en tempête, en ouragan naissant. J'ai posé un baiser sur son front puis je suis sortie sans appeler qui que ce soit. Dans les corridors, j'ai croisé plusieurs collègues qui ne m'ont pas reconnue, même si je suis coiffée comme je me coiffe depuis toujours, même si je porte mon uniforme de travail parce que je n'ai rien d'autre à me mettre. Même si je suis exactement la même depuis le jour où j'ai détaché ma main de celle du garçon que j'aimais.

Je sors et l'air est frais. C'est le Labrador qui s'étire par grandes bourrasques, et ces rafales me soulèvent d'une marche à l'autre, du bitume à la terre. Je gravis sans effort une petite colline boisée et je sens que le vent va me casser les os, m'ouvrir la tête pour en chasser l'air marécageux, me fracasser dans une chute vertigineuse vers un tas de granit. Mais je ne tombe pas, je monte. J'arrive au sommet et la tempête se fait assourdissante, elle couvre les sirènes des ambulances et étouffe les klaxons des chauffeurs filant vers un mur ou un cervidé. Pour une fois, dans tout ce tumulte et ce saccage tonitruant, je suis bien. Je m'adosse à un arbre et je n'ai pas besoin d'un élan, ni d'une corde, ni d'une lame. J'ai attendu trente ans, ce sera une fin naturelle, une mort subite et spontanée.

Un, deux, trois.

«Reconnaissez-vous cette femme?»

Ces traits fatigués, cette mâchoire comme une armature d'acier, cette chevelure de reine. Bien sûr, disent-ils. De Québec à la Baie-James, de Gaspé à Nicolet, de Kapuskasing à La Patrie, de Prince Rupert à Niagara, de Miramichi à Slave Lake, de Yellowknife à Rigaud, ils sont des centaines à avoir répondu à l'appel. Bien sûr que nous la connaissons. C'est notre grand-mère, c'est notre sœur. C'est notre voisine, la mère de nos enfants. C'est la femme qui nous a appris à coudre un bouton. C'est celle qui nous a bourrés de pouding chômeur, celle qui nous a infligé toutes ces vilaines brûlures de cigarettes. C'est cette pensionnaire qui dormait tout le temps, qui fumait trop, cette voyageuse qui passait par le village chaque printemps, la paroissienne qui n'a pas payé sa dîme de 1972 à 1987. C'est la première Québécoise que j'ai embrassée. C'est la dame que je n'ai pas aidée à traverser la rue, vous voyez ce que ça donne. C'est celle que j'avais oubliée, qui est partie si vite, qu'on espérait ne jamais recroiser. Celle que nous cherchons depuis des années. C'est pour elle que nous n'éteignons plus la lumière du porche, que nous ne fermons plus nos téléphones, nos phares, nos têtes. C'est elle, c'est Madame Victoria.

Céleste fait partie de l'équipe d'agents chargée de colliger tous les appels. Elle écoute les messages dictés à la boîte vocale, note les noms, les numéros, les informations parfois laconiques, parfois torrentielles qu'on a laissées. Elle commence par contacter ceux qu'on a baptisés les «cas guimauve», les gens dont les propos donnent à croire qu'ils n'ont pas toute leur tête. Avant d'écarter entièrement leurs témoignages, elle est tenue de rappeler tout le monde, de poser les questions de routine. Ces conversations prennent souvent la moitié de sa journée. Il est difficile de couper la parole à une personne fragile, surtout lorsque, comme Céleste, on a le cœur sur la main. Si elle devait fournir des statistiques, elle dirait que quarante pour cent des cas guimauve appartiennent à la catégorie des théories du complot; ce sont les témoins les plus bavards. Ils peuvent passer deux heures à tenter de convaincre leur interlocutrice que Madame Victoria a été victime d'une machination a) du gouvernement b) du clergé c) d'une société secrète (les francs-maçons étant des coupables très populaires), ou d) de forces extraterrestres. Même si cela ne lui plaît pas, Céleste est souvent obligée de mettre fin de force à ces conversations.

Un autre vingt-cinq pour cent des cas guimauve est constitué de gens qui, lorsque Céleste les rappelle, n'ont plus souvenir d'avoir contacté la ligne d'information, ni d'idée quant à l'identité de Madame Victoria. Il y a ensuite ceux qui racontent des histoires très élaborées qui seraient presque crédibles, mais qui finissent par se contredire, trahissant une forme de mythomanie. Ceux-là représentent quinze pour cent des cas guimauve et peuvent être très difficiles à démasquer. Quelque dix pour cent commencent à engueuler Céleste dès qu'ils entendent sa voix, cinq pour cent pleurent, deux pour cent lui font des propositions salaces et le reste demeure un mystère. Quand elle compose ces numéros, ces énigmatiques trois pour cent, la ligne est hors service, ou alors on lui répond que personne de ce nom n'a jamais résidé à cette adresse.

Ces occurrences sont trop fréquentes pour que Céleste les mette sur le compte d'une erreur ; pour elle, il s'agit de fantômes, de témoins aussi évanescents que l'identité de Madame Victoria.

La deuxième moitié de ses journées est occupée par les appels sérieux. Ces conversations sont généralement plus courtes. Céleste valide les lieux, les dates, tous les détails que ses interlocuteurs sont capables de fournir. Dans la très vaste majorité des cas, des inadéquations apparaissent dès les premières questions. Parfois l'époque concorde, mais pas l'âge de la disparue. Parfois, la description physique est prometteuse, mais l'emplacement, non. Parfois, les gens finissent par admettre qu'ils cherchent un enfant, un homme, une jeune Haïtienne, et non pas une Blanche d'âge mûr. Quand, à regret, Céleste leur annonce qu'elle doit exclure la piste qu'ils proposent, ils insistent. Presque tous, même ceux qui n'ont clairement aucun lien avec Madame Victoria, s'entêtent à suggérer des hypothèses complètement tirées par les cheveux, à clamer haut et fort une sorte de propriété sur la femme sans nom. Patiemment, le plus doucement possible, Céleste rejette leurs objections. Non, Victoria n'avait pas de dent en or. Elle n'avait pas de pied bot. Peut-être a-t-elle eu un tatouage représentant un lynx, il n'y a aucun moyen de le savoir. Mais ce n'était pas elle. Ce n'était pas elle.

Au départ, Céleste était convaincue que retracer l'histoire de Madame Victoria serait un jeu d'enfant. Mais malgré la solidité de l'enquête et la portée nationale de l'avis de recherche, le dossier n'avance pas. Céleste commence à désespérer, et ses conversations avec les témoins s'en ressentent. Elles deviennent personnelles. Puis, comme par miracle, une réponse arrive. Elle s'appelle Léa.

Au téléphone, elle se montre sèche, comme si elle se manifestait à contrecœur. Mais les lieux, les dates coïncident. Elle a l'âge d'être la fille de Madame Victoria. Elle fait parvenir à Céleste des photos de sa

mère. Même fatigue, même ossature de guerrière, même tignasse que Madame Victoria. Depuis la petite enfance de Léa, sa mère a mené une vie de creux et d'errance. Sa disparition remonte à quelques mois avant le décès de Madame Victoria. Céleste est survoltée. Elle convoque Léa à Montréal pour réaliser des tests. Un cheveu de la morte, un cheveu de la vivante. Puis on attend. Lors de leurs rencontres, la jeune femme se montre impassible, comme quelqu'un dont l'existence vient de se stabiliser après des années de turbulences.

Devant elle, Céleste tâche de maîtriser sa fébrilité, mais elle ne peut s'empêcher de poser des questions, elle veut tout savoir de cette femme qui pourrait être celle que tout le monde cherche. À demi-mot, Léa lui apprend que sa mère souffrait de trouble bipolaire, qu'elle a mené une vie de nomade entrecoupée de séjours à l'hôpital psychiatrique. Confiée très jeune à une famille d'accueil, Léa n'a jamais habité avec elle, et a parfois passé des années sans la voir. Céleste voudrait tant trouver un nom, une famille, une place à Madame Victoria, un dénouement qui la soustrairait au silence dans lequel elle est coincée. Mais à présent, elle souhaite aussi offrir un point final à la quête de Léa.

Les résultats arrivent, et il incombe à Céleste de les transmettre à Léa. Celle-ci ne bronche pas en entendant la nouvelle. Décontenancée, Céleste répète :

— Je regrette, Léa. Vous n'avez pas de lien de parenté avec Madame Victoria.

La jeune femme fixe le mur derrière Céleste, l'air buté.

— Non, rétorque-t-elle.

Le cœur gros, Céleste entreprend d'expliquer à sa protégée la manière dont sont réalisés les tests d'ADN, les marqueurs qui sont examinés, les taux d'erreur, la signification des résultats. Elle lui répète qu'il est impossible que Madame Victoria soit sa mère, ou même une tante éloignée.

La jeune femme approche une flamme du bout de sa cigarette. L'air s'embrase. Elle souffle sa fumée très haut, convoquant les esprits.

— Je m'en fous. C'est ma mère quand même.

À partir de ce jour, Céleste ne fait plus de distinction entre les cas guimauve et les autres, comme à un certain âge on cesse de différencier le bien du mal, le soir de la nuit. Au fond, ces gens posent tous la même question. Comment quelqu'un peut-il s'envoler? Comment une flèche peut-elle ne jamais retomber? Victoria, désormais, leur appartient. Après tout, ça pourrait être n'importe qui.

Victoria à l'horizon

Elle avait vu le jour dans une région où on comptait sept habitants au kilomètre carré. Au moment où elle atteignait la majorité, ce chiffre avait grimpé à près de huit, et menaçait de poursuivre son effarante escalade. Bientôt, la petite ville au bord de la rivière des Outaouais serait aussi dense qu'un linge lavé à l'eau chaude. Or, la proximité des autres, qu'ils soient assemblés en cellules serrées ou répartis en petites solitudes, ne disait rien qui vaille à Victoria, ou plutôt à sa peau. La promiscuité lui causait des démangeaisons insupportables, des plaques et des cloques et, dans certains cas extrêmes, une affolante perte de cheveux. Plus il y avait de gens autour d'elle, plus elle se grattait.

Dès sa première journée d'école, le mal l'avait assaillie. À la récréation, son épiderme s'était mis à fourmiller, à se soulever comme une mer mécontente, produisant des humeurs si virulentes qu'il lui sembla que sa peau, par ses pores affolés, poussait mille cris douloureux. Près d'elle, des gamins riaient, faisaient rouler des ballons et dessinaient à la craie des mondes entiers. Victoria avait détaché son regard de son urticaire pour le plonger dans la masse qui dansait autour d'elle et, pendant un instant, un autre poulx que le sien avait battu dans son corps. Puis un petit groupe en pleine course folle l'avait frôlée

et son flanc gauche s'était mis à brûler. Elle avait reculé jusque dans un coin désert de la cour et, en un moment de lucidité précoce, avait compris que ce premier et fugace sentiment de fraternité serait le dernier. Ce qu'elle n'avait pas encore osé approcher, elle serait maintenant contrainte de le fuir.

Pendant trois ans, sa mère lui avait frotté le corps de toutes sortes d'onguents et de remèdes de sorcières qui irritaient Victoria comme l'eau bénite les démons. Dans une classe de quarante mètres carrés, la densité humaine atteignait le chiffre barbare de six cent quatre-vingt-quatorze mille quatre cent quarante-quatre personnes au kilomètre carré. Pour Victoria, l'unité de mesure de base de la démographie ne perdait jamais sa pertinence et, douée pour les mathématiques, elle évaluait chaque situation à l'aune de cet étalon rassurant. Une chose était certaine : six cent quatre-vingt-quatorze mille quatre cent quarante-quatre enfants par kilomètre carré, c'était beaucoup trop pour elle. Quand elle avait trouvé du sang séché sur les draps et les chemisiers de sa fille, la mère de Victoria s'était résignée à lui faire l'école à la maison.

Les années passèrent et Victoria devint une jeune femme d'une taille peu commune. Haute et large, elle paraissait creuse, comme une grand-voile que rien n'aurait pu tendre suffisamment. Lorsque vint le temps de quitter le domicile familial (quarante-cinq personnes au kilomètre carré), Victoria n'eut d'autre désir que de se rendre au bout du monde. Les jointures de ses mains se fendillaient pendant qu'elle feuilletait des atlas et des almanachs, ses longs doigts osseux caressant les images des lieux les plus déserts du Québec. Elle finit par déterminer qu'avec son faible taux démographique et ses paysages grandioses, la pointe de la Gaspésie constituerait un bercail idyllique. Elle calcula qu'au bord de la mer, la sensation de la densité humaine serait nécessairement moins importante puisque l'étendue d'eau, qui n'était

pas compilée dans les évaluations, ne comptait pas le moindre habitant.

Elle s'engouffra donc bravement dans un autocarbondé où elle faillit s'arracher la peau tout en se retenant d'estimer le chiffre responsable de son accablement. Son voisin semblait prendre un malin plaisir à lui enfoncer son coude dans les côtes chaque fois qu'il tournait une page de son journal. Quand elle descendit, elle découvrit deux énormes ampoules violettes là où il l'avait heurtée. Se tournant vers l'immensité du ciel et de la mer, elle oublia ses blessures pour pousser un soupir d'aise. Elle était enfin loin de tout.

Les oies entraînaient avec elles l'été, puis le froid ralentit le quotidien, le gel laqua la terre et tout s'arrêta. Dans sa petite maison dépouillée, Victoria regardait, fascinée, sa peau qui s'assainissait pour revêtir une blancheur pure et une texture veloutée qu'elle n'avait pas possédées depuis le berceau. Unique présence humaine, de rares automobiles pénétraient son champ de vision, bondissant sur les routes enneigées, trop rapides pour transmettre cette onde qui corrodaient toutes les faces et surfaces du corps de Victoria. Devant sa fenêtre, elle se caressait les bras en songeant doucement au fait qu'en guise de bonheur, l'existence ne lui offrirait que du soulagement.

Pour gagner sa vie, elle réalisait des travaux de comptabilité qu'on lui livrait par la poste. De temps en temps, en s'emparant des feuilles couvertes de chiffres, elle sentait ses doigts picoter, troublés par toute l'agitation, les ambitions et les inquiétudes qui grouillaient derrière les nombres qu'on lui demandait de compiler. Elle laissait alors les liasses de documents reposer quelques heures dans le halo du poêle à bois avant de les reprendre. Elle terminait son travail percluse d'une fatigue distante, délicieusement différente de l'épuisement suscité par ses maux d'autrefois. Elle attendait le milieu de la nuit pour aller glisser ses enveloppes dans la boîte aux lettres,

certaine à cette heure de ne croiser rien d'autre que des vents immenses.

Se croyant sauvée, elle ne se méfia pas quand la neige se mit à disparaître, que les embâcles rétrécirent, que les bateaux regagnèrent la mer et que les villageois reprirent la bourgade. Leur présence lointaine et imprécise, leurs gestes modérés et leur constant exode vers les villes les empêchaient de déstabiliser la santé toute neuve de Victoria. Elle ne se tracassa pas non plus lorsque le flux des voitures s'intensifia sur la route, perçant le paysage de couleurs rutilantes. Ce fut sa peau qui sonna l'alarme au beau milieu de la nuit de la Saint-Jean. Elle crut que ses draps avaient pris feu.

Ils étaient là, tout autour de chez elle, sur la grève, dans les sous-bois, en haut des falaises et près du torrent, ivres et affamés, entortillés dans des sacs de couchage, la bouche pleine de chansons grivoises et de crevettes, remplis de l'enthousiasme benêt qui caractérise les touristes du monde entier. À l'aurore, armée de jumelles, Victoria parvint à discerner des guirlandes annonçant des festivités qui dureraient jusqu'à l'automne. Baissant les yeux, elle observa les bubons purulents qui avaient surgi sur sa poitrine en quelques heures. Même ses ongles se hérissaient d'éclisses.

Elle tenta de se frictionner avec les anciens onguents, en vain : ceux-ci s'évaporaient dès qu'ils touchaient sa peau. Plongée dans un bain, elle passa quelques heures à essayer de se calmer, à souhaiter que cette crise sans précédent ne soit qu'un sursaut dû à une longue période de sevrage. Mais à son grand désespoir, l'eau se mit à bouillonner avant de se teinter d'un ocre inquiétant. Elle bondit hors de la baignoire, écorchée vive, le regard voilé par une brume dont elle devinait qu'elle appartenait non pas à l'air ambiant, mais à sa propre rétine. Vingt-quatre heures après l'arrivée des estivants, Victoria craignait pour sa vie.

En moins de deux, elle fit ses bagages. Elle profita de l'aube pour parcourir le village endormi, pleine de rage d'avoir été dépossédée d'un sol si chèrement conquis. Après une traversée en bateau presque aussi éprouvante que le voyage en autocar qui l'avait précédée, Victoria courut jusqu'à un endroit calme et isolé pour se pencher sur la carte géographique qui lui servait de guide. Cette fois, elle ne fit pas de calculs. Elle savait exactement où elle devait aller. Il s'agissait, paradoxalement, d'un lieu que la concentration de moustiques, de mouches à chevreuil et de brûlots rendait presque inhabitable, ce qui avait poussé Victoria à l'écarter auparavant. Mais elle réalisait à présent que les effets de la promiscuité humaine étaient pires pour elle que ceux des insectes aussi entreprit-elle de s'y diriger sans autre forme de délibération. Elle était une flèche, et elle filait vers le nord du Québec.

D'un bon pas, elle pouvait abattre vingt-cinq kilomètres par jour. En ligne droite, cela signifiait deux semaines de marche. Mais en faisant les détours nécessaires pour éviter les quelques habitations qui se trouvaient sur son chemin, elle ne pouvait guère espérer atteindre son but en moins d'une vingtaine de jours. Elle quitta les hameaux du littoral pour entrer dans ce qu'on appelait là-bas le «territoire non organisé», étendue débridée et merveilleusement dépeuplée, du fleuve jusqu'au pôle. Les seuls êtres vivants qu'elle croisa la craignaient assez pour ne pas l'approcher. De toute manière, Victoria avait toujours mieux supporté la proximité des animaux que celle des humains. Elle se permit donc de ralentir le pas pour admirer la grâce pesante d'un orignal, la cadence d'un lièvre en pleine course.

Ses stigmates régresaient en même temps que son impression de consumer l'air qui l'entourait. Sa peau demeurait sèche et lâche, comme si son corps avait rapetissé à partir d'une stature encore plus massive. Mais Victoria ne s'était jamais préoccupée de l'apparence de

son physique, qui était sensation bien plus qu'il n'était image, et maintenant qu'elle s'enfonçait vers l'horizon comme une balle perdue, cela ne comptait plus du tout.

Elle croisa des objets épars, machines éventrées et outils mort-nés, éparpillés le long d'une route que plus personne n'empruntait. Lorsqu'elle se mit à voir des fleurs poindre au milieu de la chaussée, elle sut qu'elle avait atteint ce qu'elle cherchait. Une densité de 0,1 habitant au kilomètre carré. Ce zéro tout lisse, poli par le calme et l'isolement, c'était son salut. Les vestiges d'activité humaine continuèrent d'apparaître comme des satellites tombés du ciel jusqu'à ce que Victoria aperçoive un panneau. *Site de l'ancienne ville de Gagnon*. Elle était arrivée.

De l'agglomération, il ne restait plus que le tracé délavé des rues. Maisons, école, église, magasins : tout avait été rasé au départ de la compagnie. En bordure de la ville, un énorme trou contenait, au fond d'une eau toxique, les machines que les dirigeants de la mine n'avaient pas cru bon emporter avec eux. Des fossiles métalliques, des squelettes de cachalots scorifiés. Devant cette dérélition, Victoria découvrit ce que tous les croque-morts apprivoisent à force de côtoyer des cadavres : la paix grise et infrangible de la mort. Elle avança dans une sorte de désert argenté où s'accumulait une poudre lourde et bleutée qui scintillait froidement. Des entrailles de la Terre, on avait extrait ce qu'il fallait pour transformer ce coin de pays en territoire lunaire. Le vent se leva, l'odeur de la toundra effleura sa peau nue. La nature était si belle et volatile.

Elle passa plusieurs jours à dormir dehors, les chauves-souris tissant au-dessus de son corps des tracés protecteurs. En l'absence d'autres humains, sa solitude prenait une texture différente. Alors qu'avant, elle avait dû se battre pour aménager une bulle invisible autour d'elle, à Gagnon, ces efforts n'étaient plus nécessaires. Le combat était de survivre, tout simplement. Elle n'avait emporté qu'un épais sac de couchage et des

aliments déshydratés qu'elle consommait avec parcimonie. Dans les ruisseaux et les immenses bras du réservoir Manicouagan, elle pêchait des poissons qui luttèrent jusqu'à l'instant de leur mort, et ce contact avec leur vitalité la faisait trembler. Elle n'en avait pas l'habitude. Elle apprêtait ses proies avec révérence.

En août, la température se fit ambiguë et la nécessité d'un abri s'imposa. Victoria élit domicile dans un coin bordé de trembles magnifiques où, supposait-elle, s'était dressée autrefois une maison particulièrement douillette. Pour dénicher des matériaux, elle dut s'éloigner du centre-ville, où tout avait été emporté des décennies plus tôt. Elle marcha parfois jusqu'à vingt kilomètres par jour afin de mettre la main sur quelques planches, des branches dignes de soutenir une construction, de la tôle. Avec ces trouvailles, elle bâtit une cabane qu'elle isola à l'aide de feuilles et de mousse. Poser son nid là où des gens avaient vécu, aimé, menti, crié, là où des hommes avaient saigné et où des femmes avaient emmailloté des bébés lui faisait du bien. Les jours raccourcirent et elle commença à amasser du bois de chauffage. Elle vola, dans les camps de chasse peu fréquentés du lac Barbel, des draps et des conserves lourdes comme des ventres d'ours.

Ces préparatifs la plongèrent dans une sorte de frénésie. Elle se mit à parler toute seule, s'adressant aux feuilles tombées, aux écureuils et aux derniers papillons de nuit. Elle se racontait des légendes inspirées du relief étrange de cette ville reprise par la nature et se confiait à ses habitants dont l'âme était en partie restée sur les lieux. Enfoui depuis sa petite enfance, son désir de contact humain resurgissait, exacerbé par la saison d'épreuves qui s'annonçait. Elle inventait la chaleur, l'amitié qui lui faisaient défaut à partir des traces de chaleur et d'amitié qui l'entouraient. Puis les premières neiges s'étendirent sur son nouveau royaume et elle se tut.

Ceux qui ont connu la vraie douleur, le mal cinglant qui gratte à la limite du supportable, ceux-là savent

tous les bienfaits de l'immobilité. Après des années de souffrances, Victoria toléra sereinement d'avoir à se tenir recroquevillée dans un abri si exigü qu'elle était contrainte de dormir en chien de fusil, de manger accroupie, de réfléchir en rond. Pendant les blizzards, elle restait assise dans sa gangue d'étoffes raidies sans bouger, avec l'impression que l'hiver l'avait fourrée dans sa poche comme un vieux gant. Même si le feu la réchauffait suffisamment pour la garder en vie, les grands froids engourdisaient ses extrémités et un sommeil redoutable la tourmenta plus d'une nuit alors qu'autour, des loups se levaient.

Mais les dangers du gel et des bêtes auraient pu être tenus en respect si la faim n'avait pas gagné du terrain, rampant dans la neige comme un serpent interminable. Car lorsqu'elle constitue un état permanent, la faim finit par se faire oublier, et c'est alors qu'elle devient dangereuse. La réserve de conserves et de céréales sèches qui paraissait considérable à l'automne rapetissa à toute vitesse et les rations frugales que Victoria s'octroyait se dispersaient en elle aussitôt avalées. La peau plus nette que jamais, elle comptait les jours jusqu'au dégel, effectuant des opérations hallucinées où son épuisement tenait lieu de numérateur et l'hiver, de dénominateur. Quand le printemps glissa sur l'incalculable planète du nord, Victoria avait été dévorée par les vents et la solitude de la Manicouagan. À l'image de la ville où elle avait élu domicile, elle n'était plus qu'un spectre.

Elle eut conscience, au premier jour de redoux, de ramper hors de sa tanière et de laper de l'eau de fonte, d'apercevoir des oies et de souhaiter les faire rôtir. Elle se souviendrait d'avoir levé la tête pour recevoir la forêt boréale et sa pluie d'épines lumineuses, la bouche gourmande du printemps. Elle perdit connaissance quelque part entre son triomphe sur la saison de la mort et l'échec de ses calculs. Sous le soleil grandissant, sa peau s'irisait. Des bruits de pas froissèrent le silence.

Du plus profond de son coma, elle sentit son mal qui revenait. Cela débuta par des picotements, suivis par des démangeaisons plus franches que, paralysée, elle ne put soulager. Le calvaire dura plusieurs heures pendant lesquelles un ballottement lui laissa deviner qu'on la transportait ailleurs. Un point précis entre ses deux seins se mit à brûler avec une intensité inédite, et Victoria comprit par une sorte d'intuition fiévreuse qu'elle était arrivée là où elle n'avait jamais osé aller. Dans sa douleur, une joie incongrue l'envahit, une jubilation violente de la transgression, l'abandon de tous ses efforts. Elle se retrouvait jetée contre les autres, entassée, moulée à la foule. Elle était sauvée. Elle était damnée.

Quand elle ouvrit les yeux, elle avait une seringue dans le bras et une infirmière s'affairait à enduire son corps d'une crème à base de pétrole. «Pas la peine», parvint à murmurer Victoria en avisant les cloques énormes qui couvraient sa peau. L'infirmière sursauta. Des médecins accoururent dans sa chambre, prélevèrent des échantillons d'épiderme pendant que Victoria avalait des comprimés incapables d'endormir sa douleur. À deux pas du centre-ville de Montréal, la densité de population s'élevait à plus de trois mille habitants par kilomètre carré. Entre les murs de l'Hôpital Royal Victoria, ce chiffre était décuplé. Aucun analgésique ne viendrait à bout d'une telle concentration humaine.

Pendant qu'on la réalimentait, d'abord par intraveineuse puis par petits repas pâles comme la pluie, on lui raconta qu'un chasseur l'avait trouvée six jours plus tôt dans les bois dans un grave état d'inanition. Il l'avait conduite immédiatement jusqu'à cet hôpital sans expliquer pourquoi il ne l'avait pas laissée à Baie-Comeau, La Malbaie ou Québec. Étourdie par la douleur, Victoria arrivait à peine à suivre le récit des aides-soignants. Elle passait des heures à croquer des glaçons en regardant par la fenêtre les hommes et les femmes qui se heurtaient les uns aux autres sur les trottoirs surpeuplés, réjouie et affolée par cette inconcevable proximité.

Lorsqu'elle fut en mesure de marcher et de manger toute seule, elle quitta son lit. Sa peau était couverte d'ulcères, même ses pieds flottaient sur une couche d'ampoules géantes, aussi le personnel s'opposa-t-il à sa sortie. Victoria secoua la tête, attendrie par la gentillesse de tous ces gens aux traits tirés, aux pommettes saillantes, aux yeux en amande, aux bouches rieuses, aux oreilles décollées. Elle ne se lassait pas de contempler cette multitude de visages. Elle promit de revenir chaque jour pour les traitements censés la guérir puis partit.

Elle était incapable de parcourir plus de dix mètres sans s'arrêter, soufflée par une douleur tellement vive qu'elle l'aveuglait. Mais elle n'allait pas très loin. Depuis sa chambre, elle avait remarqué un petit boisé isolé près du stationnement. Cela lui suffirait. Cette butte permettrait d'établir une ceinture d'un rayon de trente mètres autour d'elle. Au vu de la densité à laquelle elle avait été accoutumée au cours des dernières semaines, cette zone tampon lui offrirait un certain répit. De toute manière, elle était incapable de marcher plus longtemps.

Elle se fabriqua un petit nid de feuilles et, bercée par les sirènes et les musiques du soir, passa une première nuit tolérable. Elle ne s'était pas trompée. La modeste isolation dont elle disposait adoucissait ses maux. Le matin venu, elle retourna en clopinant vers l'hôpital pour y recevoir ses médicaments et subir des tests. Ceux qui la soignaient semblaient à court de solutions, mais ils persistaient à croire qu'une frange quelconque de leur science pouvait aider leur patiente écorchée vive. Cette persévérance les rendait encore plus attachants.

Au cinquième jour de sa résidence dans le boisé, une infirmière replète, pas plus grande qu'un buisson de roses, la fit entrer dans un bureau et ferma la porte. «Je sais que vous dormez dans le stationnement. Je pourrais vous aider à trouver une résidence, vous savez», dit-elle en plantant ses yeux de couleurs différentes dans ceux de sa patiente. Victoria haussa les

épaules. «Je ne dors pas dans le stationnement, je dors dans le bois. Sans vouloir vous faire de peine, le temps que je passe là-bas me fait beaucoup plus de bien que les remèdes que vous me donnez.» Et elle raconta à la dame les moyens qu'elle avait mis en œuvre dans les dernières années pour combattre son étrange allergie. «Pourquoi vous ne retournez pas en campagne, alors?» Victoria sourit et sentit les croûtes sur son visage se tendre. «Je ne sais pas», fit-elle, incapable d'expliquer qu'elle ne pouvait plus se détacher de cette foule qui la rendait malade.

Ce soir-là, la femme insista pour raccompagner Victoria au sommet de la butte. Elle déposa près de sa couche une couverture et un paquet de victuailles. «Dormez bien. À demain.» Prise d'un soudain élan d'affection, Victoria s'avança et serra l'infirmière dans ses bras. Celle-ci lui rendit son accolade avec bienveillance, lui prodiguant même d'exquises petites tapes sur l'épaule. Puis elle redescendit vers l'hôpital pendant que, secouée par l'étreinte, Victoria se mettait à trembler.

Au milieu de son sternum, le point de tension qui irradiait depuis son arrivée à Montréal grandit. Une douleur cuisante envahit sa poitrine, son tronc, son cou et finalement sa tête. Son épiderme bouillonnait comme la surface d'une eau sur le point de s'évaporer. Elle voulut crier, mais ne parvint qu'à pousser un sifflement rauque. Son corps se consumait. Paniquée, elle se lança par terre et se roula sur le sol. Le tapis de feuilles mortes s'embrasa.

Sur le mont Royal, les chiens levèrent le nez. Une odeur d'encens, de thé des bois et d'épinette roussie traversait les arbres. Un grand danois à l'âme sensible se mit à hurler ; une volée d'oiseaux se dispersa dans le filet de fumée qui montait du flanc de la montagne. Et subitement, sans savoir pourquoi, les marcheurs qui passaient par là eurent envie de pleurer.

Victoria harassée

Quelque part entre le onzième et le douzième, elle en a eu assez. Déjà au huitième, elle la sentait, cette fatigue prégnante et irréparable ; ses nuits lui apportaient des rêves où ses bras se décrochaient de son corps et heurtaient le sol avec un bruit mou. Puis elle est tombée enceinte du neuvième et son sommeil est redevenu cette substance épaisse qui avale tout et la fait ronfler. Mais quand la troisième épouse a annoncé avec des larmes de joie dans ses yeux de génisse qu'elle attendait des jumeaux, Victoria a décidé qu'il était temps de partir.

La première épouse, elle, s'est dégonflée après son quatrième enfant et ne quitte plus son lit malgré les prières, malgré les chants entonnés pour elle par les matrones de la communauté. Victoria a hérité de ses rejetons, ce qui a fait doubler sa progéniture du jour au lendemain. À l'époque, elle mangeait sans arrêt, cherchant dans les tartes à la viande et les pains croûtés l'énergie qui lui échappait à chaque tétée, à chaque réveil nocturne. Par la suite, elle s'est résignée à rester maigre. Rien ne peut la rassasier, ni la nourriture ni la foi.

Les petits corps blancs qui l'entourent sont interchangeables, tout comme les noms de ces fils et filles qui exigent tous qu'on les lave, qu'on les réchauffe, qu'on les nourrisse, qu'on les console, qu'on leur apprenne

à marcher et à parler, qu'on les borde et qu'on soigne leurs nez morveux, leur toux grasse, les virus intestinaux qui s'abattent sur la maisonnée comme des calamités. Le mari ne considère pas qu'il lui appartient d'aider, et la troisième épouse a toujours jugé qu'en chantant des berceuses et en fabriquant des colliers de macaronis, elle faisait sa part.

Ainsi Vanda se confond avec Nephi, qui devient Justicia ou Laerte au moment des devoirs ou Noah pendant une tempête de neige. À l'heure du bain, tous ces êtres à la peau glissante se succèdent dans la baignoire où l'eau tourne lentement au brun et Victoria, de plus en plus mouillée, sent ses mains se ratatiner, jusqu'à ce qu'elle émerge de la salle de bain complètement détrempée. Les rires et les mots d'enfants qui devraient l'attendrir meurent avant d'atteindre ses oreilles, happés par l'écran de sa fatigue. Elle les embrasse, aligne les petits corps dans des lits surpeuplés, remonte les édredons et éteint les lumières comme on referme une porte le plus vite possible pour empêcher le froid d'entrer.

Le sommeil incertain des gamins marque le début de nouvelles tâches où les ombres de ces derniers continuent de hanter la demeure. Les croûtes de nourriture cimentées sous la table. Les gouttelettes de pipi vaporisées tout autour de la toilette. Les vêtements échoués dans les coins des pièces. Les milliers de jouets attirés comme des aimants par le dessous des canapés. Les crottes de nez collées au dos du Livre de Mormon. Les animaux moribonds qu'elle a dissimulés au sous-sol dans l'espoir de leur sauver la vie, et qui, s'ils ne sont pas trouvés à temps, remplissent la maison d'une infecte odeur de putréfaction. Et au bout du ménage, du lavage, de la couture et des sandwiches du lendemain, il faut prier. Rendre grâce pour cette richesse que constitue une grande famille.

Elle vit au sud-ouest du continent ; elle choisit de mettre le cap sur le nord-est. Avec son climat catastrophique et

sa réputation de Sodome, Montréal est le dernier endroit où on viendra la chercher. Elle fait ses bagages en douce, un morceau à la fois, plus lorsque le mari passe la nuit avec la troisième épouse, mais plus celle-ci grossit, plus ces moments deviennent rares. Dans sa malle, Victoria entasse des objets disparates mais essentiels, s'efforçant par tous les moyens vestimentaires et matériels de se préparer à ce qui l'attend dans cette ville de neige et de promiscuité. Dès qu'un enfant tousse ou pète dans la pièce d'à côté, elle referme la valise, le cœur battant. Ils bougent tous en dormant, incapables de cesser de déplacer de l'air, de faire sentir leurs petites présences tenaces.

Le principal problème est l'argent. C'est elle, en l'absence du mari, qui tient les cordons de la bourse. Mais un vol sera tôt remarqué, aisément reniflé par cette maisonnée si consciente de son budget, attachée à ses économies de bouts de chandelle. Et il n'est pas question pour Victoria de consacrer des années à accumuler un pécule en rognant discrètement sur la monnaie. Il lui faut une manière plus radicale de financer sa fugue. Elle songe à s'attaquer à la caisse du temple, mais elle craint trop les conséquences d'un tel délit. La communauté ne prend pas ce genre de crime à la légère.

C'est un soir de fièvre, alors qu'elle laisse tomber son regard sur l'assemblée à qui elle vient de servir le saint ragoût, que la solution lui apparaît. Posant les yeux sur l'aîné des garçons, un blondinet prophétiquement baptisé Crésus, elle réalise que ce dernier occupe depuis maintenant un bon moment son emploi de camelot. À bien y penser, elle n'arrive pas à se rappeler une époque où Crésus n'a pas consacré ses matins à la distribution de publications insipides roulées en parchemin, à cheval sur son vélo délabré. En se creusant la mémoire, elle se souvient que le gamin a plus d'une fois évoqué son désir de faire un don aux missions africaines de l'Église. Dès le lendemain, elle s'empare en douce de la tirelire de son fils. Comme elle l'espérait, le délicat cochonnet

de porcelaine contient suffisamment d'argent pour traverser le continent et vivre deux ou trois semaines. Victoria s'approprie le butin sans arrière-pensée. Les mécréants d'Afrique peuvent attendre. Son impiété à elle est pressante.

Ce méfait met les choses en branle. Vérifier l'horaire des autocar, les trajets, les heures où la voie serait libre. Plonger la main sous le lit, au milieu de la nuit, pour sentir le contact rassurant de la poignée de la valise. Pousser de l'épaule le corps du mari qui roule vers elle. Surtout, il ne faut pas retomber enceinte. Pas maintenant. Sur toutes les surfaces, le désordre gagne du terrain et les enfants commencent à murmurer des jurons entre leurs dents, comme si la maison pressentait le chaos imminent. Dans sa tête, elle est déjà loin. Elle est une flèche que rien ne pourrait faire dévier du nord.

Elle choisit le lendemain du sabbat pour partir. Le sommeil est plus épais, ces nuits-là, et les matinées plus lourdes. Des cousins sont venus célébrer chez eux, aussi les planchers sont-ils jonchés de corps endormis sur des matelas de camping, vêtus de bleu, de rose, d'un blanc sale que les lessives n'affectent plus. Parmi les visages au nez retroussé, elle ne parvient pas à distinguer ses fils et ses filles. Ils se ressemblent tous. Les enfants de sa famille sont devenus un enfant, un unique petit être qui prononce d'une seule voix une requête inarticulée, une prière impossible. Une seule paire de jambes pour cavalier d'un bout à l'autre du couloir, une seule chevelure attaquée par la gomme à mâcher.

Victoria contourne les dormeurs un à un, en prenant garde de ne pas les effleurer de sa longue jupe. La porte grince lorsqu'elle l'ouvre et une fillette à la crinière en bataille lève la tête, se gratte une fesse, essuie son nez avec la manche de sa chemise de nuit. Victoria pose un doigt sur ses lèvres pour lui intimer le silence puis franchit le seuil avec un soupir qui la porte jusqu'au bout

de la rue déserte, jusqu'à la gare remplie d'oiseaux et de feuilles de prière. D'autres avant elle se sont éparpillés ici.

Durant l'interminable trajet d'autocar, Victoria repense aux récits d'horreur rapportés par les jeunes missionnaires envoyés à Montréal. Les bars où les femmes dansent en relevant leurs jupes comme des Jézabel, les clochards qui mordent les passants, les alcooliques qui se tuent à force de boire, les temples transformés en condominiums... Non pas qu'elle soit incapable d'accorder foi à ces histoires, mais elle ne s'en scandalise plus. L'époque où elle croyait que ceux qui quittaient les tranchées de l'Église tombaient dans un gouffre est depuis longtemps révolue. Elle est maintenant de ceux qu'on nomme «les fils de la perdition», et elle s'en fiche. Le dernier niveau de l'enfer mormon vaut mieux que cette communauté et ses règles suffocantes. Interdit de danser. Interdit de jouer à la loterie. Interdit de consommer des boissons chaudes. Interdit de refuser le corps du mari. La première chose qu'elle fera en débarquant à Montréal sera d'avalier un café plus brûlant que le soleil et de gratter un billet de loto en effectuant quelques pas de tango.

Le beau temps règne à Montréal le jour de son arrivée. La température est plus clémente que ce à quoi elle s'attendait mais Victoria s'obstine à porter son épais parka. Elle prend une chambre miteuse à côté de la gare, pose ses bagages, envoie valser la bible qui dormait dans la table de chevet et, enfin, s'étend. Il lui semble, sur ce lit aux couvertures grumeleuses, que c'est la première fois de sa vie qu'elle s'allonge. À part lors de ses accouchements, elle n'a jamais passé autant de temps éveillée à l'horizontale. Et jamais le silence autour d'elle n'a été si parfait. Les bruits de moteurs et de klaxons montant de la rue ne sont rien en comparaison de la rumeur charnue qui rythmait son existence d'avant, nourrissant le sentiment qu'à tout moment, quelqu'un pouvait surgir, tirer sur son bras et exiger d'elle mille

gestes destinés à remédier à cette fatalité : tout ce que l'on comble finit par se vider, tout ce que l'on soigne redevient souffrant, tout ce que l'on satisfait sera, tôt ou tard, inassouvi. Elle s'endort.

Après quarante-huit heures passées dans une vertigineuse immobilité, Victoria se décide à affronter le monde extérieur. Les artères sont grises et sales, humides malgré le temps sec ; les gens sont vieux et agacés et refusent de la regarder. Elle n'aurait pas pu rêver mieux. Elle observe le fleuve et les bateaux, croise des dizaines d'églises sans les voir et grimpe sur la montagne. Tout bouge sans arrêt et, bizarrement, ce mouvement avec lequel elle n'a rien à voir la repose. Montréal est bancal et pleine d'interstices ; s'y faire une place sera facile. Tout sera plus facile, maintenant.

Elle consacre la semaine suivante à chercher du travail, effectuant une tournée des boutiques, des supermarchés et des cantines où elle offre ses services comme caissière. Grâce à ses années à gérer le budget familial, elle est devenue imbattable en calcul mental, et la perspective d'installer la frontière des chiffres et des billets de banque entre elle et ses semblables la séduit. Partout où elle s'arrête, on la considère d'un air austère, on prend parfois son numéro en note, mais elle sent dans les gestes vagues de ses interlocuteurs que ses coordonnées finiront au fond d'une corbeille dès qu'elle aura tourné le dos. Elle n'a pas de curriculum vitae, pas de références ni même de domicile. Personne ne veut embaucher un fantôme.

Un midi, elle se retrouve devant une pizzeria. Par souci d'économie, elle s'est jusqu'alors contentée de pain de mie grignoté avec quelques minces tranches de jambon. Après des jours passés à trotter d'un quartier à l'autre en quête de travail, elle a faim de nourriture chaude, grasse et lourde. Enfin libérée de la convoitise d'enfants trop gourmands, elle veut mordre dans son mets préféré et entendre tonner son égoïsme entre deux

bouchées. Sacrifiant une partie de ses économies qui, au rythme d'une grande ville, diminuent beaucoup plus vite que prévu, elle pénètre dans le boui-boui.

Au comptoir, une serveuse frisée comme une brebis sert ses clients en trois langues cassées. Derrière elle, une affiche imbibée d'huile indique que l'établissement recrute. Victoria jette un œil sur les murs verdâtres et les tabourets grinçants, s'imaginant transporter des assiettes de salade César et de pain à l'ail. Quand la serveuse passe près d'elle, Victoria l'intercepte pour se présenter et lui parler de l'offre d'emploi. Sans même s'intéresser aux compétences de son interlocutrice, la femme lui demande si elle parle français.

— *I have to speak French?* s'étonne Victoria.

Après un claquement de langue résigné, la serveuse déclare, dans un anglais teinté d'italien :

— Vous ne trouverez jamais de boulot si vous ne parlez pas les deux langues. Qu'est-ce que vous faisiez, avant?

— Eh bien, je m'occupais des enfants.

Son visage change du tout au tout, comme une façade dont on vient de pousser tous les volets en même temps. D'un geste déterminé, la brebis tire un feuillet de sa poche arrière pour y griffonner quelque chose.

— C'est le numéro de ma sœur. Elle cherche quelqu'un, appelez-la.

Victoria fourre le papier dans son sac à main. Une demi-heure plus tard, elle a un premier rendez-vous pour un entretien professionnel. Elle ne s'était pas trompée. Cette métropole sans foi ni lustre lui réussira. Elle rentre à son hôtel d'un pas joyeux.

La femme qui l'accueille le jour de l'entrevue n'aurait pas pu nier son lien de parenté avec la serveuse de la pizzeria. Plus jeune et plus ronde, elle a la même

chevelure aux boucles si denses qu'on ne pourrait y passer un doigt. Cependant, ses yeux ne sont pas bruns comme ceux de sa sœur, mais vairons. C'est déroutant.

Madame Éon la fait pénétrer dans sa maison, aménagée de manière singulière. D'un côté, une chambre à coucher et une cuisine dégagent les odeurs habituelles des demeures nord-américaines : bière, viande rouge et déception. L'autre côté est délimité par de courtes barrières et peint avec des couleurs si vives que Victoria en a mal aux yeux. Sur les murs, des dessins approximatifs s'efforcent de représenter des animaux, des maisons, des objets banals formés par des esprits malhabiles. L'odeur qui émane de cette partie du logis est sans équivoque : l'endroit est régulièrement assailli par des enfants, de jeunes enfants. Victoria pourrait sentir les couches pleines et le lait même en se bouchant le nez.

Madame Éon confirme le diagnostic de sa visiteuse.

— Je tiens une garderie en milieu familial, clientèle anglophone ou allophone. Mon assistante m'a lâchée cette semaine. Comme j'en ai douze dont des poupons, mes ratios ne sont pas respectés à moins de deux éducatrices. Même si je ne suis pas subventionnée, je suis assujettie aux normes, vous comprenez ?

Faisant fi du jargon nébuleux employé par la femme, Victoria inspecte les lieux. Des chaises miniatures. Des bacs de jouets rognés par des dentitions naissantes. Des livres aux coins émoussés. Des petits pots, un rose, un bleu, et leur couronne de bactéries. Des lits à barreaux. Elle secoue la tête.

— Ce n'est pas le genre de travail que je cherche.

Madame Éon la regarde d'un air implorant. Victoria répète.

— Je ne peux pas.

Mais dans sa poche trop légère, ses doigts se mettent à frémir. Dans cinq jours, elle n'aura plus de quoi payer sa modeste chambre. Sa récente témérité ne l'a pas rendue idiote ; elle a peu de chances de trouver un autre emploi d'ici là. « Ça pourrait faire l'affaire, en attendant », se dit-elle en repoussant un ballon qui a roulé jusqu'à son gros orteil. Regardant droit dans l'œil bleu – ou est-ce le vert – de madame Éon, elle lui serre la main. Au même moment, elle sent quelque chose qui la pique dans le cou et plaque sa paume libre contre sa carotide. En la retirant, elle l'examine. Rien. Un insecte invisible.

Son premier quart de travail se transforme en une succession de jours qui coulent les uns sur les autres avec une fluidité telle que bientôt, ce qui devait être temporaire devient immuable, un cycle auquel elle ne peut inexplicablement pas échapper. Si elle avait le temps de se pencher sur la question, elle pourrait conclure à une prédestination, ou encore à une manipulation par des dieux vengeurs, une forme d'asservissement à son destin. Mais elle n'a pas le loisir de se livrer à de telles réflexions.

La garderie de madame Éon est un lieu à la fois organisé et sauvage. Le temps y est divisé selon des lignes en théorie très claires mais que les pleurs, les crises d'allergies et la morve rendent poreuses. Ainsi, malgré l'horaire des siestes, les jeunes pensionnaires dorment rarement tous en même temps. Les repas ne prennent jamais véritablement fin ; sitôt une collation terminée, la table se couvre à nouveau d'aliments mous et blancs comme la pâte dans laquelle sont sculptées les créatures qui les dévorent. Victoria n'a pas fini de les servir que les couches se remplissent, et les envies urgentes des plus vieux se multiplient à une cadence effrénée, à grand renfort de jérémiades et d'accidents dans des pantalons déjà souillés par de précédentes mésaventures.

La peinture réservée au développement moteur et artistique aboutit sur les vêtements ou dans la bouche des plus jeunes, et les jouets éducatifs aux angles arrondis révèlent au dernier moment un coin contondant qui provoque des bleus profonds comme des océans, que Victoria s'empresse de cacher sous des bandages. Lorsque les journées touchent à leur fin et que Victoria s'inquiète de remettre à des parents toujours pressés un bouquet de gamins couverts de gouache et de pansements, les petits se métamorphosent miraculeusement en créatures propres et intactes.

Mais l'absence des enfants ne dure jamais plus de quelques minutes. Par un phénomène incompréhensible, les moments de calme se désintègrent aussitôt qu'ils s'installent, et de nouveaux enfants viennent prendre la place des anciens. Il faut dire que madame Éon, rêvant de profits astronomiques, a décidé d'ouvrir les portes de son établissement les fins de semaine et les soirs afin d'accommoder les parents aux horaires atypiques, ou ceux qui tiennent à leur vie mondaine. Ainsi, la garderie se trouve remplie de bambins à toute heure du jour et de la nuit et Victoria, incapable de s'extirper du sirop vif de la petite enfance, passe des semaines de veille continue à essuyer des doigts poisseux et à empêcher des gamins de tomber au fond des évier où macère une vaisselle jamais entièrement nettoyée.

Elle ne saurait dire ce qui la fatigue le plus entre le perpétuel recommencement de la maternité d'avant ou l'éternel retour d'enfants différents chez madame Éon. De toute façon, cela aussi échappe au règne des choses auxquelles elle a le luxe de réfléchir. Tout comme elle a renoncé à comprendre comment des êtres si stupides peuvent grandir si vite, elle a cessé de se regarder, de se questionner et d'ausculter ses malaises et sa lassitude. Elle sent, bien sûr, ses muscles qui s'étirent jusqu'à n'être plus que des cordons lâches, ses bras envahis de tics et de spasmes. Elle sent ses genoux qui craquent chaque

fois qu'elle soulève un bébé trop gras – ils sont tous trop gras, nourris à la graisse d'oie et à l'amidon. Mais alors que chez les siens, elle avait réfléchi à sa situation pour conclure qu'il lui fallait partir, ici, le tourbillon des tâches et des urgences l'empêche de s'extraire de son contexte, ne serait-ce qu'une seconde, et elle coule lentement dans cette routine où se dissolvent une à une les velléités qui l'ont amenée à Montréal.

Il lui semble parfois que le temps s'est suspendu depuis le jour où elle a pénétré dans cette maison, et que des générations entières lui sont passées entre les mains, se sont laissé bercer et torcher pour ensuite filer vers l'âge adulte, et que ces adultes qui ont toujours des miettes de céréales au coin de la bouche lui envoient à leur tour des rejetons incapables d'articuler leur prénom – que de père en fils, ces gens sont de plus en plus informes et que dans quelques années, il ne restera d'eux que des contours approximatifs.

À d'autres moments, elle a plutôt l'impression qu'elle est arrivée la veille et que le temps s'est en fait étiré, chaque seconde s'ouvrant pour faire entrer des milliers de minuscules instants peuplés de microscopiques douleurs. Car, malgré toute leur maladresse et leur bêtise, les enfants demeurent, chez madame Éon encore plus qu'ailleurs, des êtres capables des cruautés les plus froides. De tout petits couteaux dissimulés sous une bonne couche de gras et de crasse.

Ainsi, alors qu'elle attribuait au départ ses ongles cassés à des accidents, Victoria réalise bientôt que ce sont eux, avec leurs ustensiles en plastique et leurs marteaux de bois, qui lui écrabouillent le bout des doigts. Dans leurs jeux, ils lui assènent des coups de tête en apparence involontaires qui lui font des bleus et la poussent à se mordre la langue. Il lui faut quelque temps pour remarquer les œillades dérobées que lui jettent les gamins à la suite à ces menus forfaits, leurs airs satisfaits, voire amusés par le sang qui coule sur le menton de leur gardienne.

Sur ses jambes, sur son ventre, elle découvre des brûlures longues comme des fouets. Elle est incapable de se rappeler ce qui a pu provoquer ces lésions. Il y a certes du lait qui chauffe en permanence sur le comptoir, de l'eau bouillante pour faire cuire des œufs durs, une sauce indéfinie qui mijote sur le poêle. Les enfants sont-ils réellement capables de manipuler ces objets sans se blesser eux-mêmes? Elle ne le croit pas, mais quand elle aperçoit les regards gourmands que certains d'entre eux jettent sur ses cloques, elle n'en est plus si sûre. Incertaine, elle se contente de passer un torchon fétide sur la table pour effacer les traces laissées par la confiture de fraises. Ce sont eux qu'elle voudrait faire disparaître au fond d'un linge.

Un jour, alors qu'elle descend au sous-sol pour y ranger des jouets ébréchés, la porte se referme brusquement, la projetant au bas des escaliers. Elle se fait une vilaine entorse à la cheville en atterrissant. Cette fois, aucun doute n'est possible. Des rires flûtés fusent de l'autre côté du battant. À cloche-pied, Victoria remonte les marches aussi vite qu'elle peut pour démasquer les coupables. Mais il n'y a personne derrière la porte. Des ronflements tenus lui parviennent de la salle de repos. Le vrombissement d'un avion télécommandé se glisse sous une porte. Madame Éon la convainc qu'un peu de glace et un bandage sommaire sauront réparer sa cheville et, docile, Victoria retourne dans l'étau de ses tâches.

Mais les incidents ne s'arrêtent pas là. De moins en moins timides, de plus en plus hardis, les gamins se mettent à l'attaquer ouvertement. Ils lui assènent des coups de bâton aux moments les plus inattendus, la pincement dans le noir, la mordent comme on croque dans une pomme bien juteuse. Et plus on s'en prend à elle, moins Victoria parvient à punir ces créatures perverses, à répondre à une cruauté qui lui semble aussi inconsciente que calculée. L'ambiguïté de l'enfance la paralyse.

Madame Éon, toujours occupée à compter ses sous et à faire bonne figure devant les parents, ne se rend compte de rien et Victoria préférerait mourir que d'admettre son incapacité à se défendre contre de vulgaires petits monstres...

Même ceux qu'elle croyait les plus doux réussissent à lui faire mal. Une caresse sournoise se faufile jusqu'à son dos pour y laisser une marque pareille à un coup de griffe. Une étreinte passionnée finit par l'étrangler et, suffocante, Victoria doit lutter pour se libérer. Parfois, à bout de souffle, elle se permet de s'asseoir et de fermer les yeux. Elle se réveille pour découvrir que l'ongle de son pouce a été complètement arraché, qu'il lui manque une touffe de cheveux, qu'une demi-lune bleuâtre orne son arcade sourcilière. Ces blessures guérissent, mais l'érosion de son corps s'amplifie. La révolte qui l'avait poussée à quitter le monde où elle était jadis captive s'évanouit. Plus elle travaille, plus elle est faible; plus elle est faible, et plus le travail s'impose comme une obligation, une évidence, un verbe en majuscules.

Elle ne saura jamais ce qui a mis fin à ce cycle. Un matin, elle ouvre les yeux. Elle est allongée au milieu du corridor. Le silence l'entoure; son corps est un cri de douleur. Elle lève la tête en frissonnant. La maison semble vide, ce qui est inconcevable. Elle lance un appel qui retombe comme un pigeon mort. Se redressant, elle réalise qu'elle baigne dans une mare de sang. Le liquide poisseux a l'air compact, condensé, comme s'il s'était retenu de s'étendre, voulant rester près d'elle de crainte d'être aspiré par un jeune vampire. Elle soulève sa chemise. Elle porte la même chemise tous les jours. Elle portait sans doute cette chemise le jour où elle a refusé puis accepté l'emploi que lui offrait madame Éon. Son ventre apparaît, couvert de trous profonds où quelque chose semble gronder. Sur les murs, des giclées de sang plus clair, celui d'un autre peut-être, ou le sien, dilué par la fatigue. Par l'élan d'une bataille. Par une course vers la liberté.

Rassemblant toutes ses forces, elle se relève. Devant elle, la porte bat au vent, faisant entrer par bourrasques l'éclat froid de l'hiver. Qui a bien pu négliger de la refermer? Quels fuyards ou quels intrus a-t-elle laissé passer? Victoria regarde autour d'elle. Le monde et les sons demeurent immobiles, pétrifiés. Avec fébrilité, elle s'avance vers la sortie, certaine de rêver jusqu'à ce que ses pieds atterrissent sur le perron et que des milliers de fragments de glace pénètrent à travers les mailles de ses pantoufles. Le choc du froid la saisit, et elle se redresse pour se diriger vers la rue d'un pas chancelant.

La neige est éblouissante. Victoria n'a pas réellement vu l'hiver depuis son arrivée à Montréal, seulement ses traces : des mitaines humides, des flaques brunes dans le vestibule, des fractures résultant de la rencontre entre la glace et les os. Sa marche est saccadée comme si, au fond d'elle, un levier avait été brisé. Elle réussit néanmoins à gagner la rue et, mue par une certitude brûlante, elle se dirige vers l'est. À pas lents, elle franchit les pâtés de maisons, traînant derrière elle un délicat fil rouge. Les quartiers tranquilles font place à des artères agitées. Des ambulances la doublent, lui indiquant qu'elle est sur le bon chemin. À quelques reprises, sa vision se brouille et son ventre se froisse. Elle ne se souvient plus de son dernier repas. À bien y penser, elle n'est pas certaine d'avoir véritablement mangé pendant ses années (ou étaient-ce des jours? des mois? des décennies?) au service de madame Éon. Mais elle n'a pas faim. Elle a sommeil. Au loin, un *H* prometteur reluit dans le soleil glacial.

Quand elle arrive devant le portail, son cœur s'allège. Elle pénètre dans l'enceinte extérieure de l'hôpital avec sérénité. Ses maux et ses ratages la tourmentent moins, son sang coule plus lentement. Les vieux arbres la protègent ; les pierres grises du bâtiment chuchotent des mots apaisants. Il lui faut atteindre une porte, une des dizaines de portes qui s'offrent à elle, et entrer dans

cet endroit où elle pourra enfin se coucher. Confier son corps abîmé à d'autres et profiter des gestes de ses congénères sans fournir le moindre effort en retour.

Mais à mi-chemin, elle s'interrompt. Sur la neige jusqu'alors vierge, des empreintes apparaissent. De tout petits pas qui descendent vers elle et s'arrêtent brusquement, là, devant ses propres pieds mal chaussés. Son cœur bondit, le froid la rattrape. Incrédule, elle jette un coup d'œil autour d'elle, à travers les broussailles qui longent le stationnement, puis, en haut, et à nouveau derrière elle. Les traces de bottes enfantines sont nettes comme des coups de poinçon. Fébrile, elle contourne les empreintes, plante son regard sur l'hôpital et accélère. Mais bientôt, elle est rejointe par une autre série de pas. Encore une fois, les pieds invisibles semblent l'avoir devancée puis s'être approchés pour mieux grimper le long de son échine. Affolée, Victoria change de direction. Elle se hâte vers la montagne.

À chaque enjambée, la chaleur de l'hôpital recule et la forêt se densifie. Elle croit voir luire les fruits d'un pommier, la surface d'un lac à travers les branches et les troncs. Elle entend ce qui ressemble à un rire, un hurlement de coyote. Puis elle ne perçoit plus que ses jambes qui s'enfoncent dans la neige, cette neige immaculée où s'impriment tant de secrets, de passages, de fugues et de filatures. Qui refuse de fondre au contact de sa main nue – n'est-ce pas plutôt sa propre peau qui se dilue dans les flocons? La montagne commence à jeter son ombre sur la ville.

Ce que les missionnaires n'ont jamais raconté dans leurs récits de voyage, c'est l'attrait de l'hiver. Sa manière sereine de vous appeler, de vous happer dans ses mailles crues. La torpeur qui suit la brûlure et les frissons, l'abandon. Plus Victoria avance, plus le gel efface son esprit, annule ses forces. Lorsqu'elle tombe à genoux, elle comprend que sa véritable destination n'était ni le nord, ni l'enfance. C'était le froid.

Elle lutte, rassemblant ses fièvres intérieures. La morsure devient une chaleur, un irrésistible embrasement, et elle pourrait se dévêtir, là, dans le vent polaire, mais elle n'en a pas la force. Sa blessure a presque cessé de saigner. Il n'y aura pas de tache, pas de marque pour signaler sa présence. Des bruissements lui parviennent, avancent vers elle puis s'évanouissent. Des comptines louvoient entre les arbres. Elle voudrait se boucher les oreilles, s'accrocher à un souvenir, peut-être sa propre enfance, lointaine et inexplicable, pour effacer toutes celles qui ont dévoré ses autres âges. Mais sa tête devient blanche, ses bras et son esprit retombent. Dans l'engourdissement de son corps, il ne reste que ses yeux pour témoigner de ses dernières volontés. Un moment à soi.

Victoria amoureuse

D'abord, je fais le feu. Il y a toujours du bois sec en réserve ; c'est moi qui vais le chercher dehors, la veille, pour qu'il sèche pendant la nuit. J'aime corder les bûches pour qu'elles s'imbriquent à la perfection. J'aime les placer pour que l'écorce soit face au ciel. J'aime suivre avec mon pouce les motifs qui s'y dessinent, et renifler mon doigt après. Il reste toujours une odeur à la fois vieille et jeune, un parfum de sève et de champignon.

Puis je fais bouillir l'eau. Les deux grandes marmites résonnent comme des cloches d'église quand j'y verse l'eau. Avec la première, je ferai le thé de Madame, puis une soupe épaisse, et puis les œufs durs et la vaisselle. L'autre cuve est pour la lessive, avec le savon qui brûle les mains. Chaque jour, je fais tremper des draps, des chemises, des culottes, des mouchoirs, des linges, des bonnets. Mes vêtements à moi, je les lave le samedi, pour qu'ils soient propres pour la messe. Mes jupons sont piqués d'un millier de petits trous qui forment des dessins que personne ne voit.

Après l'eau, je fais le pain. J'ai pétri la pâte et l'ai laissé reposer le soir d'avant ; il ne reste qu'à la mettre à cuire dans la grande bouche du poêle. Avant d'y glisser la belle boule ronde, je colle mon index sur la surface

pour ensuite le soulever, sentir la masse de pâte qui veut suivre, monter jusqu'à moi comme un ange replet. Je fais une petite prière pour que le pain lève bien. J'ai pris cette habitude quand j'étais enfant et qu'on me fouettait lorsque je ratais le pain. C'était pendant la guerre.

Le soleil se lève et Madame sonne. Je monte à sa chambre, je fais entrer la lumière, je replace ses oreillers et je lui sers son thé. Elle mangera son pain et ses œufs plus tard, en bas. C'est une routine qu'elle a empruntée aux Anglais. Je ne comprends toujours pas ce qu'il est bien d'emprunter aux Anglais et ce qu'il ne faut pas partager avec eux, alors je n'en parle jamais. Je vide le pot de chambre de Madame. Parfois, il y a du sang, mais de moins en moins. J'aime l'odeur du sang. Elle me rappelle ma mère.

Je donne son gruaud à Bertaud, l'employé, qui arrive tôt. Celui-là ne parle pas. Il est haut et large comme un bœuf et son haleine sent la neige fondue. Sa voix et ses pensées s'égarent dans ce grand corps creux et n'en sortent jamais. Madame dit que le docteur a laissé tomber Bertaud sur la tête en le tirant du ventre de sa mère et que ça l'a gardé innocent. Moi, je l'aime bien. Il est fort et bon et regarde tout le monde avec la même douceur effrayée. Il ne fait pas la différence entre un maître et un esclave, de la même manière qu'il ne distingue pas un chien d'un renard.

Quand le déjeuner est terminé, que Madame est habillée, que la lessive trempe et que la soupe mijote, je nettoie. Le balai, le plumeau, la brosse, le chiffon ; les chambres (en profondeur), le boudoir (avec attention), la bibliothèque (plus vite), la salle à manger (vigou-reusement). L'hiver, il faut effacer les traces de gadoue du hall d'entrée. En toute saison, je dois décrotter le seuil car Madame déteste que ça sente la jument dans la maison. Lorsque j'étais enfant, on utilisait le crottin pour calfeutrer notre cabane. C'était quand nous étions

en marronnage, avant que maman meure et que Monsieur m'achète pour un baril de poudre à fusil. C'était la guerre. La merde de cheval m'a sauvé la vie.

L'après-midi, Madame s'allonge et le silence vient étouffer la maison comme un gros morceau de pain dans une toute petite bouche. Greta, celle qui était ici avant moi, appelait cela « l'heure de la migraine ». Greta a été vendue à un fabricant de mitaines parce qu'elle tricotait mieux que personne et qu'elle passait son temps à insulter Madame. Pour moi, l'heure de la migraine, c'est le moment des courses. J'enfile des gants avec le bout des doigts coupé pour sentir les sous dans ma poche, la fermeté des pommes et le velours de l'air. Je file jusqu'à la place Royale et je retrouve Augustine, qui a toujours un sucre pour moi, emballé et caché entre ses dents à moitié arrachées. Chez Madame, le sucre est compté.

Augustine m'attrape la main et dit : « Viens ! C'est par ici que ça se passe aujourd'hui. » Ses maîtres sont marchands et lui indiquent où aller pour trouver le lard le moins cher, les légumes les plus croquants, le beurre le plus lisse. Je la suis en riant, je ne sais pas pourquoi je ris, ça me fait ça chaque fois qu'Augustine me prend par la main. Elle est grande et maigre et elle parle très fort, elle me tient contre elle comme si j'étais une couverture, elle a toujours froid. En m'aidant à remplir mon cabas de vivres, elle me glisse à l'oreille les derniers ragots de la ville. L'esclave de Maurice Dupré et celle de la vieille Contrefort vont se marier même s'ils ne s'aiment pas, parce que leurs maîtres croient que leurs rejetons seront de bons travailleurs. Le grand Lucius Roy a été trouvé ivre mort dans les bras de Rosalie, la servante d'Ivain Morelle, la même qu'on soupçonne d'avoir tenté de brûler la chevelure de sa maîtresse pendant la nuit de la Saint-Jean. Elle avait été fouettée, mais on lui avait épargné les supplices d'Angélique, celle qui a été pendue en 34 pour avoir mis le feu à Montréal.

Quand je pense à Angélique, mon ventre se creuse comme si j'avais subitement très faim. Elle est morte avant ma naissance mais encore aujourd'hui, tout le monde raconte son histoire ; Augustine parle d'elle comme si c'était sa sœur, elle me redit comme elle était drôle et méchante, comment elle engueulait sa maîtresse et combien de fois elle s'est enfuie avant de se venger de tous les Blancs d'Amérique en brûlant leur ville. Lorsque je passe rue Saint-Paul, là où elle a vécu, je fais semblant de rattacher ma bottine pour poser le genou à terre. J'ai peur d'Angélique, je crains son spectre et ses grandes mains voleuses, et je sens parfois qu'elle pourrait me cracher dans le dos parce que je n'ai ni son courage, ni sa colère.

Augustine se plaint que son maître l'a encore embêtée cette nuit. Elle me dit qu'il a une toute petite pissette mais qu'elle ne ramollit jamais et qu'il ne la laisse pas dormir. Son maître est court et gras et tout chez lui semble mou, aussi j'ai du mal à croire ce qu'Augustine raconte au sujet de sa pissette, mais une chose est sûre, j'ai de la chance de n'avoir qu'une maîtresse. Monsieur est mort l'année où je suis arrivée chez eux. Il avait le visage bleu comme une mauvaise veine et ses mains étaient crispées sur sa montre. Je me suis demandé s'il avait cherché à connaître l'heure de sa mort.

Je rentre avec les provisions et Madame compte la monnaie en reniflant avant de la glisser dans sa bourse. Je prépare des fèves au lard, un peu de viande, des racines. Dans le jardin, Bertaud met de côté les carottes amoureuses, celles qui ont poussé enroulées l'une autour de l'autre. Il me les apporte comme des trésors. Une fois, j'ai enduit les racines de vernis pour essayer de les conserver, comme un bibelot, mais elles sont devenues toutes noires. Je les ai jetées avant que Bertaud les voie. Quand les jours sont beaux, il rapporte des lièvres qu'il a piégés, et le vendredi, des truites pêchées la veille. Mais Madame refuse les poissons que prend Bertaud

parce qu'il leur déchire la gueule en enlevant l'hameçon. Elle dit que le bon Dieu n'aime pas qu'on fasse mal inutilement à ses créatures. Je n'ai jamais rencontré quelqu'un d'aussi bizarre que Madame.

Après le souper, je nettoie la cuisine, je récure les chaudrons et les assiettes. Chaque soir, j'ai une tâche différente : polir l'argenterie, tresser une catalogne, reprendre des chaussettes, fabriquer des chandelles. Quand j'ai fini, je pétris le pain, je rentre du bois et je bourre le poêle de bûches jusqu'à ce qu'il ressemble à un gros cœur qui bat. Le mur de ma chambre donne sur le feu et j'ai poussé mon lit tout contre. Après m'être allongée, je colle ma main au mur. Lorsque la chaleur traverse ma peau, je deviens molle comme un bout de laine. C'est le moment que je préfère dans toute la journée. Celui où je sais que le repos arrive. Dans mon sommeil, je ne suis plus Victoria. Je suis celle que ma mère a baptisée, j'ai ce nom qui n'appartient qu'à moi et que je fais rouler dans ma bouche avant de m'endormir.

Madame organise une grande fête pour célébrer le retour de son fils. Je ne l'ai jamais rencontré. Il a étudié cinq ans à Paris, de l'autre côté de la mer et des monstres qui y vivent. Il est avocat maintenant, et Madame est très fière. Il y aura des gâteaux au sirop, du vin de prune, du cidre qui picote l'intérieur de la tête, des pâtés à l'oie et, dans le jardin, on fera cuire un veau sur la broche. Bertaud a pleuré quand on lui a dit qu'il lui faudrait empaler l'animal. Il prend des lièvres et des truites, mais il aime trop les vaches pour tuer leurs petits. Madame a donc demandé à Cornelius, l'esclave du voisin, de s'en occuper. Quant à moi, j'ai plus de travail que je peux en accomplir. Heureusement, les Limoges acceptent de nous prêter Augustine et alors, les corvées deviennent une fête. Je ris en pétrissant la pâte, Augustine rit en touillant la sauce, nous rions en frottant la porcelaine de Chine.

La veille du banquet, Augustine arrive en retard et très maussade. Quand je lui demande ce qui ne va

pas, elle ferme les yeux et avance son visage dans la vapeur du chaudron de confitures. On dirait que sa figure s'arrondit dans l'odeur des fruits. Elle murmure : « Je suis grosse. » C'est l'enfant du maître. Je frémis. J'ai déjà entendu Madame expliquer à sa sœur que les mulâtresses engendrent des créatures difformes, mi-hommes, mi-animaux, qui s'envolent en fumée dès qu'un curé les touche. Comme si elle lisait dans mes pensées, Augustine gronde : « Ne va pas te faire des peurs avec ces histoires qu'on raconte sur les bâtards des mulâtres. Ce sont des sottises, comme le reste. »

Alors je sens la joie monter de mon ventre comme un oiseau qui s'échappe d'une cheminée. Attrapant Augustine par les mains, je me mets à danser pour mon amie qui va accoucher de l'enfant d'un Blanc. Un bébé libre, qui libérera sa mère un jour. Agacée, Augustine m'assène une tape sèche sur la tête.

— Espèce d'idiote. Quand un bébé naît d'une esclave et d'un maître, il hérite de la mère. Tu ne savais pas ça ? Mon petit ne sera jamais à moi. Il sera l'esclave des Limoges. Comme toi, tu n'as jamais été la fille de ta mère.

Mes ongles pénètrent la peau de mes mains.

— C'est faux. Ma mère m'a donné un nom. Je suis sa fille.

Augustine fait claquer sa langue, signalant ainsi que la conversation est close. Nous ne disons rien jusqu'au repas de midi, quand Bertaud s'étouffe avec un haricot que je parviens à faire ressortir en lui frappant le dos à grands coups, ce qui fait rire Augustine aux larmes.

Le lendemain, Madame se rend au port tandis que je termine la décoration. Nous avons accroché des guirlandes de lierre et posé des bouquets de fleurs dans toutes les pièces. On croirait que les recoins les plus sauvages de l'île ont pénétré dans la maison. À deux heures, je suis à mon poste. Trois filles sont venues faire le service, elles parlent portugais entre elles et je suis sûre qu'elles se moquent de moi. Les invités arrivent,

on entend des froissements de taffetas, il flotte des nuages de tabac à pipe, on prononce un discours dont je ne capte rien, puis le repas commence et j'entre dans une espèce de transe. Ça ne s'arrête que lorsque le silence tombe et que les trois filles rapportent des chariots remplis de vaisselle sale. Mes pieds produisent une sorte de pulsation, mes mains fourmillent et il me reste au moins cinq heures de travail pour remettre la maison en ordre. Bertaud s'est endormi avec une citrouille dans les bras, je n'ai pas le cœur de le réveiller.

J'ai la moitié du corps plongée dans une marmite quand j'entends toussoter derrière moi. Un jeune homme aux yeux impossibles se tient dans l'embrasure de la porte. Je me redresse.

— Pardon, mademoiselle, dit-il avec un accent du continent. Ma mère est partie se coucher. Je viens vous suggérer d'en faire autant.

Incapable d'émettre un son, j'étends le bras vers la salle à manger pour désigner le désordre.

— Il est 2 h passées. Vous pourrez finir les autres pièces demain.

J'effectue une petite révérence sotte ; il reste planté devant moi. Je remarque qu'il a des doigts longs et fins, tachés d'encre bleue.

— Je me permets aussi de vous remercier. La soirée était des plus réussies. Votre pâté à l'oie est tout simplement divin.

Il s'incline avant de s'éloigner. Ses talons ne font pas de bruit sur le plancher, comme s'il n'était pas vraiment là. Une fois qu'il a disparu dans l'escalier, mes joues s'enflamment. Jamais on ne m'a appelée mademoiselle.

Pendant les jours qui suivent, j'épie Hector. Je n'ose pas encore lui adresser la parole, et si je le faisais, je lui donnerais du « Monsieur », mais dans mon cœur, c'est Hector, c'est le nom que j'utilise pour le faire apparaître

la nuit, sur le mur tout chaud de mon alcôve, c'est le mot que je caresse du bout des doigts et que j'avale tout rond quand on me surprend à rêvasser. Il consacre ses journées à lire, à écrire des lettres et à regarder par la fenêtre. Sa mère lui enjoint de sortir, de renouer avec Montréal, mais il refuse. Il dit qu'il veut rattraper les années loin de Madame, sauf qu'il passe très peu de temps en sa compagnie. En fait, il a peur. Cette ville, il ne la connaît pas, il ne la comprend plus et il se demande s'il pourra un jour s'y sentir à nouveau chez lui. J'ignore comment je sais tout ça, mais je n'ai qu'à le regarder pour deviner ce qui se passe dans sa tête.

Au marché, Augustine a retrouvé son aplomb. Elle sermonne les marchands qui vendent leur farine trop cher et me montre du doigt une vieille Noire aux cheveux blonds qui peut soi-disant jeter le mauvais œil.

— Il paraît que c'est elle qui a envoyé le croup aux jumeaux des Gauthier, juste parce que la nourrice l'avait regardée de travers.

Puis, elle me dévisage en frémissant du sourcil.

— Qu'est-ce que tu as, aujourd'hui ? Tu as mangé une poule malade ?

Nous croisons un convoi de pierres grises et j'ai l'impression que la terre va s'ouvrir, que les énormes roches vont pulvériser nos os. Ils s'en vont à l'ouest construire les demeures des Anglais.

— Rien. Juste fatiguée.

L'air de la maison a pris une consistance nouvelle. Tout est léger et les objets se soulèvent d'eux-mêmes dès que je passe à côté ; des feux follets se cachent derrière les meubles. Chacun de mes gestes se transforme en petite prière. Je perds le trousseau de clés trois fois par jour et quand je mange un bout de pain, je me mords les joues. Juste avant les foins, la pluie s'abat et une fuite vient éclabousser les pots dans la dépense. Mais au lieu

d'éponger l'eau rousse, je pèle le papier peint qui se détache par longs pétales. Un peu, beaucoup, à la folie.

Les framboisiers se couvrent de rouge. Monsieur en avait fait planter toute une haie au fond du jardin. Mais contrairement à lui, Madame déteste les framboises, elle dit que ça dérange les dents, alors nous en faisons des confitures que je vends au marché au mois d'août. J'ai droit au dixième des profits. Avec cet argent, je m'achète des vêtements neufs et j'offre de petits présents à Augustine. Bertaud est très délicat et cueille les framboises sans les faire saigner, mais il s'égratigne les doigts. Je les lui frotte avec un onguent à la fin du jour, avant qu'il rentre chez sa vieille mère. Ses mains sont épaisses et douces comme du lait.

Un matin, Hector vient à notre rencontre, armé d'un panier. Il ne fait pas de bruit, mais dès qu'il s'approche, je devine qu'il est là, juste à la manière dont la peau de mon dos se tend.

— On dirait qu'elles sont toutes sorties en même temps, cette année ! Vous voulez de l'aide ?

J'acquiesce en tâchant de ne pas me perdre dans son regard. Devant un homme qui arbore un œil bleu et un œil vert, il est facile de plonger dans une hésitation qui vous tiendra jusqu'à la fin du monde. Hector commence à cueillir. Il n'a pas rempli les trois quarts de son panier que je termine ma quatrième corbeille.

— Vous êtes drôlement rapide, vous.

Je cherche quelque chose de poli et d'humble à répondre, mais tout ce qui sort, c'est :

— Parce que je ne les mange pas au fur et à mesure, moi !

Je voudrais avaler ma langue, puis enfoncer mes dix doigts dans ma gorge pour l'empêcher de remonter. Hector émet un petit sifflement. En levant les yeux, je me rends compte que c'est sa manière de rire.

Un souffle fluët et saccadé. Le plus beau rire qu'il m'ait été donné d'entendre. Puis, lentement, il avance sa main bleutée vers moi, avec au bout cette framboise qui illumine le monde. Je ne sais plus quoi faire. Il descend sa main jusqu'à la mienne qui papillonne stupidement dans mes jupes. Sa peau effleure la mienne et il glisse le petit fruit entre mes doigts glacés. À ce moment, quelque chose cède dans mon ventre et tombe entre mes reins pour se mettre à bouillir. Je lance la baie dans ma bouche, les cloches de l'angélus sonnent. Le goût de la framboise remplit mon corps.

Peu après, Hector commence à sortir. Il fait de longues promenades au bord de l'eau, il visite d'anciens camarades. Pendant son absence, chaque aller-retour du pendule est un supplice ; j'ai envie de crier pour qu'il revienne sur-le-champ. Mais dès qu'il rentre, je me sauve à la cuisine, je manque de vomir puis ça se calme. La nuit, je n'arrive plus à dormir, j'ai trop chaud et je pousse mon lit loin du mur mais rien n'y fait, j'ai la sensation d'être *dans* le poêle, avalée par son ventre rouge. Ma peau pétille sous le coton, ça me chatouille et ça me fait tellement mal. Parfois, je me touche pour me soulager en imaginant que la main bleue d'Hector s'abat sur mon corps. J'encaisse le plaisir puis je pleure en demandant pardon à la Sainte Vierge.

Tous les soirs, il vient me remercier pour mon travail et me souhaiter le bonsoir. Tous les matins, il vient remarquer combien la journée s'annonce radieuse. Il s'attarde sur le pas de la porte, comme s'il attendait que je dise quelque chose, mais je reste muette et ses yeux respirent dans les miens. Un jour, il s'assoit à la petite table de couture.

— Dites-moi, Victoria, si vous n'étiez pas esclave, où seriez-vous ?

— Au cimetière des Noirs, je suppose.

Il me regarde d'un air stupéfait.

— Non, je veux dire, si vous étiez libre. Qu'aimeriez-vous faire ?

Je songe aussitôt à ma mère, à l'endroit où repose son corps, où je n'ai jamais mis de fleurs. Puis je pense à ce *panis* libéré qui est devenu fermier, et à ces autres esclaves qui ont pris la mer.

— Je ne sais pas.

Hector hoche la tête gravement et sort. Je contemple les ciseaux posés devant moi, j'ai envie de les lui lancer au milieu du dos.

— Quoi ? Il t'a demandé ça ? s'écrie Augustine.

Son ventre commence à s'arrondir, elle est jolie comme une pomme.

— Tu crois qu'il veut m'affranchir ?

— Je ne me ferais pas d'illusions, à ta place. C'est un liseur, ton maître. Les gens qui lisent ont de drôles d'idées, mais ils ne font pas grand-chose.

Je hausse les épaules et Augustine claque la langue. La vieille sorcière blonde lui fait signe. Augustine s'excuse.

— J'ai affaire à madame Kaliou.

— Madame Kaliou ?

Elle se penche vers moi.

— Elle va m'aider à régler mon petit problème, murmure-t-elle en désignant son ventre.

Puis elle s'élance en gambadant et il me prend à moi aussi l'envie de sauter jusqu'à ce que le sol cède sous mes pieds, jusqu'à ce que la terre m'avale.

Un matin, je trouve un bout de papier sur la marmite à lessive. Dessus, des lignes d'écriture, fines comme de la dentelle, bleues comme la nuit. Je m'en empare en tremblant, je presse la feuille contre mon corps. Le soleil n'est pas encore levé, dehors, le monde est

violet. Quelque chose sur ce papier souffle mon nom. J'entends Bertaud arriver, je plie la page et la cache dans ma culotte, contre mon sexe.

Le soir venu, Hector entre dans la cuisine à l'heure habituelle. Mais plutôt que de me souhaiter bonne nuit, il reste debout à me fixer de ses yeux inégaux.

— Vous ne savez pas lire, n'est-ce pas? dit-il enfin.

Il s'avance vers moi, lentement, approche sa bouche de mon oreille. Quand il se met à parler, ma tête se couvre d'un voile opaque et les objets disparaissent. Il est si près que j'entends l'air entrer en lui, ressortir chargé de ses humeurs.

— Je respire où tu palpites / Tu sais; à quoi bon, hélas! / Rester là si tu me quittes / Et vivre si tu t'en vas / À quoi bon vivre étant l'ombre / De cet ange qui s'enfuit? / À quoi bon sous le ciel sombre, / N'être plus que de la nuit?

Je porte la main à ma bouche. Je suis belle, j'en suis soudainement persuadée, alors qu'il y a une minute je ne m'étais jamais posé la question. Hector disparaît et une envie de dormir me prend, profonde et délicieuse. Je m'enfonce dans mon lit. Je ne suis plus que de la nuit.

Le vent pénètre dans la ville et la porte de service tremble toute la journée comme si un succube la secouait pour entrer. Si bien qu'il me faut quelques instants pour réagir lorsque quelqu'un vient vraiment frapper. Madame est partie à Québec pour quelques jours, Bertaud est au grenier à attraper des souris. J'ouvre pour découvrir Fifine, la jeune bonne des Limoges. Elle est en larmes.

— C'est Augustine, sanglote-t-elle.

Augustine qui, sans sourciller, a avalé une potion de la sorcière Kaliou pour se débarrasser de son bébé.

— À midi, elle a accouché d'un avorton tout gris, puis elle s'est mise à trembler, elle est devenue pâle

et maintenant le vicaire est venu lui donner l'extrême-onction. Maïté dit que la vieille l'a empoisonnée.

Mon cœur s'arrête. Derrière moi, j'entends la voix d'Hector. « Allez-y, Victoria. » Je le remercie sans me retourner et je m'élance à la suite de Fifine.

Elle est couverte de sueur, ma belle Augustine, et les huiles saintes nagent sur son front tant elle est fiévreuse. Mais elle me reconnaît.

— Victoria. Tu vas me sauver.

Comme si elle était sourde, le vicaire déclare qu'il n'y a plus rien à faire. Je lui demande de s'asseoir avant de me tourner vers la malade. Chez mes anciens maîtres, la cuisinière était sage-femme et elle m'emmenait aux accouchements. J'ai attrapé mon premier enfant à neuf ans, et je n'ai rien oublié. Je me penche entre les jambes d'Augustine, puis je tâte son abdomen. Elle me fixe d'un regard désespéré, et cette humilité que je ne lui ai jamais vue me fait peur bien plus que son teint blême et ses grelottements. Je pose ma main sur son front.

— Tu n'as pas fait les choses à moitié, mon amie. Il y a un deuxième bébé, là-dedans. Il va falloir le faire sortir.

Elle gémit et le vicaire se précipite hors de la chambre. Il fait nuit noire quand, enfin, Augustine expulse le second jumeau, une petite chose gluante et inerte que le religieux s'empresse de bénir et d'emporter. Fifine m'aide alors que je m'assure que le ventre d'Augustine est complètement vide. Sa fièvre est tombée et elle ne tremble plus.

— La vieille ne t'a pas empoisonnée, après tout, dis-je.

Fifine se signe alors qu'Augustine sourit faiblement.

— Non, mais elle m'a presque tuée quand même.

Nous nous embrassons à travers nos châles poisseux et je quitte la maison des Limoges à l'aube. La place Royale est déserte, à l'exception d'un ivrogne qui dort contre des chevaux plus dignes que lui. Quand je rentre, Hector vient à ma rencontre en chemise de nuit.

— Comment va votre amie ?

— Elle est saine et sauve.

Autour de mes chevilles, mes jupes ondoient comme si elles étaient vivantes. Je ne sais pas comment, mais je me retrouve à quelques pouces d'Hector. Dehors, le vent s'en prend au feuillage et les arbres s'ébrouent lentement. À deux mains, je cueille son visage et l'approche du mien. Sa bouche est une chapelle et toute mon âme s'y agenouille. Je ne vois plus rien, mes oreilles sifflent. Quand nous nous détachons et qu'Hector s'en va, la cuisine se vide complètement, il ne reste plus rien. Je me glisse dans ma chambre. Près de mon lit, le mur du poêle est rouge comme les braises.

Madame rentre de Québec en s'exclamant.

— Notre Victoria, accoucheuse ! Qui l'eût cru ! Les Limoges nous en doivent une, imaginez s'ils avaient dû se racheter une autre esclave !

Ses cousines de Québec lui ont dit que fumer guérit la migraine. Alors elle traîne des volutes roses partout dans la maison et elle tousse dans son sommeil. Elle se couche tôt et dès qu'elle se retire, Hector vient me retrouver. Les moments que nous passons ensemble s'échappent par une trouée du temps. Il délie mes tresses, je glisse le bout de mes doigts entre les boutons de sa chemise et dans ces quelques gestes, trois heures sont englouties. Il fait mine de prendre congé et je n'arrive pas à le laisser. Le matin me trouve fourbue, survivante d'un combat lumineux.

Il est lisse comme la surface de l'eau, comme le premier jour d'une vie. Il a l'odeur de la menthe et des

grandes traversées. Ses caresses me rappellent l'âge d'avant la mort, et je lui chante des chansons que j'avais oubliées depuis des années. Il veut me déshabiller, me prendre tout entière, mais j'ai trop peur de ce qui a presque tué Augustine, je le supplie d'arrêter et il arrête. Nous respirons très fort, j'ai mal entre mes jambes alors il vient m'embrasser là où ça brûle, en m'assurant que les enfants n'arrivent pas de cette façon et je n'ose pas lui dire que c'est plutôt l'enfer qui nous guette.

Il croit que les rues sont dangereuses. La semaine dernière, une bande de soldats ont traîné une esclave algonquine par les cheveux et l'ont déshonorée jusqu'à ce qu'elle en perde la parole. C'était la nuit, dans les faubourgs, et moi je ne sors que le jour. Mais Hector dit qu'il a peur pour moi et il me suit de loin, caché dans la foule. Il veut rester près de moi. Ça me fait sourire. Nos soirées me mettent en retard dans mes corvées, alors il me donne un coup de main. Il se pique les doigts avec mes aiguilles, il fabrique des chandelles toutes tordues, et je ris tellement fort que je manque de réveiller Madame. Il embrasse mes ongles et mes paupières et je colle ma paume sur son cœur. Parfois, je doute qu'il existe vraiment.

Augustine s'en rend compte, j'ignore comment. Elle me gronde.

— Tête de linotte. Tu penses qu'il va te sortir de ta cuisine? Il va te ruiner la vie, voilà ce qui va arriver. Ça les amuse de nous faire croire à l'amour.

Elle ne sait pas à quel point ses mots me font souffrir, sinon elle se tairait.

— Ça s'est déjà vu, un Blanc qui épouse une Noire. Les Smith, ceux qui sont venus des Grands Lacs, ils sont mariés, dis-je.

— Ce sont des pauvres. Les bourgeois ne sont pas comme ça. Ils n'épousent jamais des esclaves.

Ma gorge se serre. Elle a raison et je la déteste. Je rentre en pleurant et en marchant très vite, et j'entends Hector courir derrière moi. Madame joue aux cartes avec ses amies, elles ne remarquent pas mon passage. Hector doit rester causer avec elles. Sa voix n'est pas la même quand il s'adresse aux amies de sa mère et ça me déplaît. Je n'arrive pas à savoir s'il fait semblant avec elles, ou avec moi. Il me retrouve enfin après le souper et s'avance vers moi. Aussitôt, je me remets à pleurer.

— Je ne veux plus que tu viennes me voir.

Il s'arrête net comme si je lui avais donné un coup de poing dans le ventre.

— Pourquoi?

— Parce que tu ne fais que t'amuser avec moi. Tu vas me jeter quand tu auras fini.

Il ouvre de grands yeux et pour la première fois, le vert et le bleu semblent se mélanger.

— C'est faux.

— Les maîtres n'épousent jamais leurs esclaves, tout le monde sait ça.

— C'est peut-être vrai ici. Mais ailleurs, c'est différent. Le monde change, Victoria. Bientôt, il n'y aura plus d'esclaves.

— C'est ce que tu crois?

— C'est ce que je souhaite.

— Alors pourquoi tu ne m'as pas encore affranchie? Qu'est-ce que tu attends?

— J'attends que ma mère me cède les titres de propriété que lui a légués mon père.

Je ne sais plus quoi dire. Derrière moi, les œufs rebondissent dans l'eau bouillante, ils ont cuit trop longtemps et une odeur de soufre monte du chaudron. Hector s'approche et m'étreint.

— Je t'aime, Victoria.

À la nuit tombée, il refuse de partir et me convainc de le laisser coucher dans mon petit lit. Je n'arrive pas à cesser de pleurer, il me serre dans ses bras. Avant de m'assoupir, je suis prise d'une envie furieuse de lui dire mon nom, il brûle juste au bord de mes lèvres, il se durcit comme une balle de fusil. Puis je sombre dans les rêves.

Pleurer fait dormir, c'est la verveine du cœur. Lovés l'un contre l'autre, nous ne sentons pas l'aube venir. C'est Madame qui nous réveille. J'ai d'abord l'impression qu'elle nous a lancé un seau d'eau froide sur le corps, mais en tâtant mes draps secs, je réalise que non. Hector s'est levé d'un bond avant de suivre sa mère qui traverse la maison comme une furie. En frottant mes yeux bouffis, je l'entends hurler à travers la porte de la bibliothèque.

— Combien de fois t'ai-je prévenu ! Ces négresses sont toutes des traînées !

Je perçois la voix d'Hector qui tente de l'apaiser, mais je ne parviens pas à discerner ses paroles. Madame ne paraît pas l'entendre, elle non plus. Il y a des coups, je crois bien qu'elle lance des livres.

— D'abord, c'est ton père avec cette garce de Greta, et puis toi ! Vous êtes malades. Je connais un bon remède pour ça, moi !

Le feu me monte aux joues. Monsieur et Greta. J'aurais dû comprendre bien avant. Mes pensées se bousculent. Si Greta a été vendue après avoir fricoté avec Monsieur, est-ce le sort qui m'attend ? Je tourne en rond en refaisant mes tresses. Bertaud, qui est très doué pour sentir l'orage, se réfugie au fond du jardin, dans le frimas, où il fait mine de cueillir des fruits qui ne rougiront plus. Je m'active dans la cuisine en tentant de me rassurer. Hector va arranger les choses. S'il ne réussit pas à raisonner sa mère, il pourra toujours se débrouiller pour me racheter. Dans le fourneau, le pain refuse de monter.

Madame et Hector restent enfermés dans la bibliothèque pendant près d'une heure. Lorsque j'entends des claquements de porte, je lâche les patates et je me colle le dos contre une poutre, comme au garde-à-vous. Madame entre dans la cuisine.

— Victoria, ta présence dans cette maison est devenue intolérable. Mes cousins de Chambly, les Tousignant, ont besoin de quelqu'un. Tu iras chez eux dès demain.

Un sac de sable tombe en moi sans atterrir nulle part, c'est comme si un puits s'était ouvert. Les Tousignant ont des dizaines d'esclaves aux champs. C'est un travail de bête. Les plus lents sont battus.

— Où est Hector? balbutié-je.

Le visage de Madame se tend et ses lèvres disparaissent complètement, puis elle me donne une gifle qui me fait voir tout bleu pendant une seconde.

— Voilà une question que tu ne poseras plus jamais. Entendu?

Toute la journée, je ne fais rien d'autre que pleurer. Bertaud m'apporte de petites fleurs qu'il a arrachées aux confins du jardin, dans les coins échevelés où je n'ai pu mettre de l'ordre. Je voudrais maintenant m'y rendre, me tapir dans les feuilles pourries, me laisser dévorer par les taons. Bertaud me tapote l'épaule. Je devrais lui faire mes adieux, mais je n'y arrive pas; je ne parviens pas à croire que ça se termine ainsi. Hector ne revient pas, et je prie pour qu'il trouve un notaire ou un prêtre assez bon pour l'aider à me sortir d'ici.

À l'heure de la migraine, Augustine vient gratter à la porte de service.

— On m'a raconté ce qui s'est passé. Victoria, c'est terrible!

— Ce n'est pas fini. Hector va tout régler. Il veut m'affranchir, il me l'a dit, hier.

Augustine ferme les yeux d'un air désespéré, puis me tend un petit panier.

— Tais-toi et prends ça. Il est encore temps de sauver ta peau. Tu es si jeune. Oublie ton Monsieur et fais ce que tu dois faire. Je t'aime, mon amie.

Elle m'embrasse et repart en courant. Ses grands bras secs se cassent dans le brouillard d'automne. La porte de devant claque et je glisse le panier sous mon lit. Je tends l'oreille et mes épaules tombent encore plus bas. Ce n'est pas Hector, mais une amie de Madame. Elles fument et remplissent la maison de poison.

Le soir, je n'arrive plus à tenir en place. Hector n'est toujours pas rentré, et Bertaud refuse de partir, comme un chat qui sait que la pluie s'en vient. Je m'agenouille devant ma médaille de saint Marc, je prie très fort d'être pardonnée, d'être exaucée, d'être aimée, d'être sauvée. Vers dix heures, on glisse quelque chose sous la porte. J'attrape la feuille avant d'ouvrir le battant en vitesse. Un jeune garçon que je ne connais pas s'éloigne d'un pas nonchalant. Je déplie le papier et l'écriture bleue d'Hector se déploie, impuissante à m'expliquer quoi que ce soit. Je sanglote de plus belle, de rage et d'amour, en tenant le message du bout des doigts comme s'il s'apprêtait à s'envoler, emportant avec lui l'unique chance de salut qu'il me reste. Près de moi, Bertaud respire comme un bœuf. Puis, doucement, il me prend la lettre des mains et sa voix profonde comme un orgue s'élève dans la pièce.

— Que ferai-je, seul, farouche / Sans toi, du jour et des cieux, / De mes baisers sans ta bouche / Et de mes pleurs sans tes yeux !

Il s'interrompt, me dévisage, puis lentement, ajoute :

— Et en bas, c'est écrit *Pardonne-moi, Victoria*.

Je suis si stupéfaite d'entendre Bertaud déchiffrer ces mots qu'il me faut un moment pour en saisir le sens.

Hector ne viendra pas. Je suis perdue. Je me tourne vers l'homme si grand et si doux qui a gardé sa voix pour ce seul instant, je caresse sa joue.

— Merci, Bertaud. Rentre chez toi, maintenant.

Il me jette un regard à fendre l'âme avant d'obéir. Quand il disparaît dans la nuit, j'ai le sentiment d'avoir terminé quelque chose. Je range les derniers ustensiles de la cuisine, je rassemble mes médailles. J'examine le panier que m'a laissé Augustine. Il contient un pain, un demi-jambon, trois fromages, un couteau, un briquet, un bonnet de laine et une poignée de petits sucres. Elle sera sans doute punie pour avoir volé tout cela à ses maîtres. Je serre le bonnet contre ma poitrine et je glisse un cube de sucre entre mes lèvres. Le goût remplit ma bouche et secoue mes membres. Lorsque je sors, un vent vif me pique le visage.

La nuit est noire, mais les nuages qui s'accrochent au mont Royal soufflent une lueur qui me guide. Je frôle les avenues refroidies par la Toussaint qui arrive, par les morts qui rôdent. Ce soir, ils ont accepté de prendre sous leur aile une pauvre idiote qui a cru que l'amour la libérerait. Sous le couvert des ombres, je trotte, je cours, j'enjambe les flaques d'eau, je longe les rangées d'arbres nus et les murs des monastères.

La montagne approche. Je lui offre ma fuite, je lui tends la main. Je suis une flèche et tout mon être aspire au nord, là où les esclaves sont protégées par des marais impénétrables, par des troncs larges comme des clochers et par des orignaux au panache souverain. Je me souviens, je les ai vus, quelques jours avant que ma mère meure dans notre cabane, comme si la liberté l'avait tuée. Quelques semaines avant que je retourne vers la ferme d'où nous nous étions enfuies, trop petite pour me débrouiller seule dans l'immense chorale des forêts d'en haut. Mais à présent, je suis grande et je suis forte. Je saurai couper le bois, je saurai garder le feu, je saurai

trancher les cous et me vêtir des peaux des bêtes que j'aurai abattues. Je serai une reine, la reine des esprits que les Indiens déchaînent sur ceux qui savent prendre mais pas créer, faire mais pas rêver.

Ce n'est que devant les premières palissades de roc que je les entends. L'écho m'apporte le bruit de leurs pas, l'éclat de leurs gorges. Des chiens les accompagnent ; je perçois d'ici leur odeur de fauve. Ils sont là pour moi. Madame avait sans doute prévu ma fuite – comment n'y avais-je pas pensé –, ces hommes, elle les a engagés ce matin pour me surveiller, à moins qu'ils ne soient au service de la colonie, chargés de traquer les esclaves fugueuses. Je me mets à courir.

La montagne est abrupte, je monte vite. Au bout de quelques minutes, j'ai le souffle court et le panier me pèse. J'ai une vue sur les quartiers de pierre grise avec les chevaux des Anglais qui dorment sous des couvertures lourdes, comme des princes. J'ai chaud sous mes lainages et mes pieds, trop petits pour mes bottes, glissent contre le cuir raboteux. Je continue de grimper.

La forêt est un vrai dédale. Je tourne et tourne dans l'obscurité, je ne sais plus si je monte ou si je descends, si j'approche du sommet ou bien des hommes qui me poursuivent. Soudain, j'arrive à un promontoire. Je manque de tomber dans le vide et je m'accroche à une branche pour me retenir. Montréal se déploie devant moi, avec ses flambeaux qui éclairent tant bien que mal les eaux denses de la nuit. Quelque part, sous une de ces flammes, Hector veille. Il est certainement informé de ma fuite à cette heure. Je le vois relire en tremblant ses livres de poésie qui ne nous sont d'aucun secours, le front couvert de sueur, le bleu de ses mains inondant le monde. En une secousse, mes pensées jaillissent de là où je les avais enfouies. J'ai mal à un endroit dont je n'avais jamais eu connaissance, ce point de mon corps qui déteste l'homme que je continue à aimer si furieusement, et qui me hait, moi, de m'être

laissé ruiner par un être aussi lâche. Je suis à découvert. Les aboiements se rapprochent.

Quand le premier coup retentit, il semble venir de toutes les directions à la fois, c'est comme si la ville et la montagne m'assaillaient en même temps. Ma première pensée est pour ce fameux baril de poudre à fusil qui a servi à m'acheter, il y a sept ans. Je me demande si c'est la même poudre, si on me tue avec ce qui m'a déjà tuée cent fois. Je cherche un arbre, un rocher derrière lequel m'abriter, mais mes jambes ne veulent plus bouger, elles sont pleines d'Hector. Je pense à Augustine dont la bouche, enfouie dans un oreiller de grain, répète les mots «tête de linotte, tête de linotte» sans arrêt depuis des heures. Les coups de feu se multiplient, j'essaie de murmurer une prière, de toucher mes médailles, mais je n'arrive à rien et il me vient à l'esprit que je suis peut-être déjà morte.

Une chaleur étouffante explose au centre de ma poitrine. Mes doigts s'y portent, cherchant dans le liquide poisseux qui perce mon vêtement un fil, une trame à laquelle m'accrocher. L'odeur du sang m'enveloppe, les chiens jappent plus fort. Je suis encore debout, mes jambes tiennent et la nuit s'illumine, imperceptiblement. Puis je n'entends plus rien. Rien sauf une sorte de froissement autour de ma tête, comme si le temps se déroulait de chaque côté de mon visage pour me ramener à ses débuts. Je joins les mains, je serre très fort. J'aurai été libre une heure, peut-être deux. Un grand feu de joie s'allume dans mon dos.

Elle sait qu'elle l'a déjà vu quelque part. Dans une station de la télévision nationale, cette impression ne devrait pas l'étonner. Mais cet homme n'a la tête ni d'un acteur ni d'un présentateur de nouvelles. Il a l'air d'un homme qui a l'habitude non pas d'être regardé, mais d'observer les autres, avec une bonté qui transparaît dans chacun de ses gestes.

Puis elle remarque l'objet qu'il a posé à ses pieds, à côté d'un sac de plastique.

— Est-ce que c'est un portrait de la reine Victoria? demande-t-elle en désignant le cadre.

Il lève les yeux.

— Oui, c'est pour ma fille.

Il soulève le petit tableau, l'examine, puis le retourne face à son interlocutrice, comme pour encourager les salutations entre elle et la souveraine.

— Rien ne vous échappe, ajoute-t-il avec un sourire.

— Disons que les Victoria ont tendance à me sauter aux yeux.

— C'est comme ça pour moi aussi. Vous êtes ici pour l'entrevue?

La femme acquiesce, presque déçue. Depuis des mois, elle collectionne ces coïncidences, les traces de Victoria dans son quotidien. Elle aurait voulu que celle-ci soit aussi le fruit du hasard.

— Et quel est votre lien avec Madame Victoria ? s'enquiert-elle.

— C'est moi qui l'ai trouvée. Son corps. Son crâne, pour être exact.

— Ah, vous êtes Germain Léon !

Surpris, il lève les sourcils. La femme lui tend la main.

— Céleste Hippolyte. J'ai travaillé sur l'enquête, c'est pour ça que je connais votre nom. Vous êtes un peu une légende pour nous.

— Non ! proteste Germain.

— Mais si ! C'est vous, le point de départ ! C'est vous qu'elle a choisi pour se manifester.

Germain émet un petit rire. Cette détective est étrange. Il décide qu'il l'aime bien.

— Alors vous n'avez toujours pas de piste ?

Céleste fait signe que non. Germain la dévisage, s'inquiète qu'elle interprète sa question comme un reproche, esquisse un sourire bienveillant, baisse à nouveau les yeux vers le portrait de la reine qui pèse entre ses mains.

— Pas facile de se sortir de notre ère victorienne, n'est-ce pas ? ajoute-t-il.

Le visage soudain grand ouvert, Céleste acquiesce.

— Je pense qu'elle va me suivre jusqu'à la fin de mes jours, renchérit-elle.

Ils n'ont pas vu arriver Loïc. Mais celui-ci a entendu la remarque de Céleste, et quelque chose en lui a tressailli. Il aimerait lui répondre. Il aimerait raconter sa quête

à cette femme intelligente et à cet infirmier au regard doux. Mais le temps presse, l'équipe de tournage attend.

— Madame Hippolyte, monsieur Léon, je suis Loïc. C'est à moi que vous avez parlé au téléphone. Ça va être à vous.

Germain et Céleste suivent le reporter dans les dédales de la station. Loïc les présente à l'animateur de l'émission avant de retourner à son bureau. Les interviews qui découlent de ses préentrevues le déçoivent toujours. De ces deux intervenants chez qui Madame Victoria s'est installée comme elle l'a fait chez lui, on ne tirera qu'un maigre substrat.

Sur sa table, son assemblage de photos scintille, leur fini lustré réfléchissant l'éclat de l'halogène. Les portraits le dévisagent. Il y a des brunes, des blondes, quelques rousses, des Slaves, des Hispaniques, des Noires et un nombre effarant d'Autochtones. Toutes semblent appartenir à une même famille, unies par un insaisissable point commun – l'ignorance de ce qui les attend, l'insouciance, doublées d'une certaine affliction. À moins que ce ne soit Loïc qui projette ce sentiment sur les photos. La plupart de ces femmes disparues avaient sans doute des motifs d'être tristes, mais aussi mille raisons de laisser libre cours à leur joie, à l'espoir, au bonheur d'être jeune et d'avoir devant soi toute une vie d'essais, d'erreurs et d'exploits.

Surgissant de nulle part, Edgar, le patron de Loïc, s'approche et se penche un instant sur la série de victimes étalées sur le bureau du journaliste.

— Ils ont commencé à filmer avec Léon?

— Oui, et avec Céleste Hippolyte, répond Loïc.

— Parfait. Et toi, tu pars toujours pour Victoria demain?

— Pas Victoria, Vancouver.

— Ah oui, bien sûr. C'est ce que je voulais dire.

Les deux hommes discutent brièvement du prochain reportage de Loïc, un sujet qui lui permet de tourner la page sans la tourner. D'un cadavre sans nom, il passe à des femmes dont on connaît l'identité mais dont le corps n'a jamais été retrouvé, une image en négatif de l'histoire de Victoria. Cette dernière n'a peut-être pas connu une mort violente mais il demeure autour de sa solitude une sorte de violence, une cruauté oblique que Loïc tente de cerner.

Pendant qu'il rassemble ses dossiers, Edgar continue d'examiner les clichés.

— Et ça sert à quoi, exactement, d'avoir ramassé toutes ces photos?

Loïc hausse les épaules. Depuis plusieurs jours déjà, il se défile, espérant ne pas avoir à expliquer à son supérieur que son enquête est en train de prendre des airs de projet artistique et que ses analyses se perdent en méditations. Qu'il cherche un sens sur des visages figés plutôt que dans des rapports de police. Qu'il n'est qu'un autre garçon à la famille tronquée tentant de trouver des réponses au mauvais endroit.

Alors qu'il s'apprête à balbutier une justification boiteuse, il est sauvé par la sonnerie du téléphone. Dès qu'il aperçoit l'indicatif régional sur l'afficheur, il plaque la main sur le combiné et fait signe à Edgar qu'il doit prendre l'appel.

L'ex-épouse du tueur en série parle d'une voix fatiguée, comme si elle traînait un corps mort depuis longtemps. Elle ne se présente pas, n'explique rien. Comme à une vieille connaissance, elle dit :

— C'est Deborah. Vous vouliez me parler de Rob?

Loïc se replonge dans le dossier du camionneur incarcéré pour le meurtre de jeunes autostoppeuses, l'un des pires tueurs en série de l'histoire des États-Unis. Il tente d'imaginer son interlocutrice. Cette femme qui respire lentement à l'autre bout du fil avait-elle une idée

du genre d'homme qu'elle avait épousé? Est-ce qu'elle a cru les accusations à son endroit la première fois qu'elle les a entendues? Souffrait-elle de son tempérament violent? Les questions que Loïc souhaite poser rivalisent avec celles qu'il doit poser. Mais avant qu'il puisse en formuler une seule, Deborah l'arrête.

— Écoutez, dit-elle, je n'ai qu'une chose à raconter sur mon ex. Sur ce qu'il a fait. C'est une petite histoire, en fait. Faites-en ce que vous voulez.

Loïc tend la main vers son bloc-notes, cherche un stylo dans le fouillis de son bureau. Deborah est déjà lancée.

— Quand on était encore mariés – avant que Rob ne se fasse arrêter –, ça m'arrivait de l'accompagner dans ses voyages en camion. Une fois, on était dans un restaurant au bord d'une autoroute. Une ado est passée devant nous, vous voyez, le genre qui porte des bottes d'armée et des guenilles avec un énorme sac à dos pendu au corps. Rob l'a regardée s'éloigner. Au bout d'un moment, il m'a dit : « *You see that? That girl – she's one of the invisible people.* » Voilà ce que Rob avait à dire sur ces femmes qu'il pourchassait. Voilà ce que j'avais à dire sur Rob.

Sur ces mots, Deborah raccroche. Loïc réalise qu'il retient son souffle depuis le début de la conversation. « *The invisible people* », murmure-t-il pour lui-même. Il se tourne vers la galerie de photos, les scrute intensément en pensant à tous ces noms, Robert Ben Rhoades, William Fyfe, Paul Bernardo, Ted Bundy, Robert Pickton. Alors il s'assoit, s'empare d'une feuille, d'un crayon. Ce qu'il veut entreprendre ne peut être exécuté à l'ordinateur. Il faut le frottement de la plume sur la page, l'abrasion, l'égratignure. Il faut que, les yeux fermés, on puisse sentir le relief des lettres enfoncées dans le papier. Pendant que Germain Léon et Céleste Hippolyte racontent chacun à leur façon le trou noir qui a traversé leurs existences, pendant que ses collègues pianotent sur

leurs claviers et ronronnent dans leurs micros, pendant qu'une autre femme se volatilise et que la Route des larmes s'allonge, Loïc écrit le premier nom sur sa liste.

Elles sont des milliers.

Victoria en filigrane

Victoria n'avait jamais connu la rage avant de devenir invisible.

Certes, elle avait eu des moments d'emportement, de colère ; comme tout le monde, elle avait détesté son lot d'adversaires et d'anciens amants. Mais depuis sa métamorphose, elle a atteint un degré d'acharnement qu'elle n'avait pas cru possible. En fait, bien des choses qu'elle ne croyait pas possibles se sont réalisées. Sa transparence en est une. Sa vie dans l'écologie insensée de cet hôpital en est une autre.

Depuis des mois, elle arpente les corridors tordus du Royal Victoria, ses ascenseurs diagonaux, ses mezzanines occultes où on passe du huitième étage d'un édifice au rez-de-chaussée d'une autre aile. Elle a exploré les terrasses agrippées à des toits rendus obliques par le vent, grimpé dans des escaliers qui la propulsaient du lundi au dimanche précédent. Elle s'est retrouvée dehors, soudainement coincée entre un mur de pierre et le flanc de la montagne, avalée par un ravin tapissé de vieux pansements et de miettes de vie. Enfermée dans un placard, elle a passé trois jours à taper sur un tuyau avant qu'un concierge n'ouvre la porte. Au Royal Victoria, il est facile d'être oublié. De disparaître.

Parfois, elle suit ceux qui déambulent dans des couloirs aux moulures gothiques, une manière de fil d'Ariane qui la guide à travers le labyrinthe. Sans bruit, elle aspire les conversations des habitués, leurs chuchotements pleins de sous-entendus. L'histoire qu'elle entend le plus souvent est la légende du spectre. Le spectre de l'infirmière assassinée dans la tour ouest. Le spectre du cuisinier fou qui faisait cuire les vieillards. Le spectre du jardinier égorgé par un loup il y a cent ans. Le spectre de la jeune mère morte en accouchant de quintuplés. Le spectre du schizophrène noyé dans la piscine de l'établissement. Le spectre de tous les patients mal soignés, mal nourris, mal aimés qui reviennent régler leurs comptes. Ce sont des balivernes. Il n'y a qu'un seul fantôme dans cet hôpital, et c'est Victoria.

Chaque matin, dans le réduit où elle a élu domicile, sa haine se réveille avec elle. Victoria louvoie entre les convalescents, chipe des œufs spongieux au nez des caissiers de la cafétéria et commence sa quête quotidienne en remâchant une rengaine inaudible qui lui rappelle tout ce qu'elle a perdu. Une famille à peu près fonctionnelle. Des jambes musclées. Un emploi sous-payé. Une démarche de conquérante. Des amis excentriques. Un sourire charmeur. Une passion pour le hip-hop et l'origami. Une chevelure indomptable. Un diplôme universitaire. Des taches de rousseur. Cinq cartes de crédit. Un poids santé. Un penchant pour les pistes de danse. Une ombre qui s'allongeait avec le jour, qui s'aplatissait avec la nuit.

L'annonce disait : *Nos tests répondent aux normes de sécurité les plus élevées. Aucun participant ne sera soumis à des processus dont l'innocuité n'a pas été certifiée.* Cela avait rassuré Victoria. On indiquait aussi : *Les compensations financières vont de 1 000 à 2 250 dollars. Les volontaires doivent être non fumeurs.* Il ne lui en fallait pas plus. Deux mille deux cent cinquante dollars, c'était le coût de la maîtrise qu'elle

espérait entreprendre. C'était la moitié de la dette accumulée sur sa carte de crédit. C'était manger, viande et légumes, jusqu'à la fin de l'hiver.

Elle s'était rendue au laboratoire enfoui dans un sous-sol du ghetto McGill, tout près du Royal Victoria. Elle avait serré la main gauche des participants dont la main droite avait été perforée par des seringues, et grignoté les biscuits secs qu'on offrait aux volontaires pendant qu'une représentante de la firme présentait les tests qu'ils étaient sur le point de subir. Elle s'était demandé pourquoi l'entreprise n'avait pas d'enseigne et les locaux, pas de fenêtres. Elle s'était efforcée de ne pas penser aux effets secondaires qui l'attendaient, et s'était répété le montant qu'on lui avait promis.

Elle sait bien, aujourd'hui, que les rats de laboratoire ne sont pas tous dans des cages. Certains se trouvent dans l'hôpital où elle habite. Elle a découvert qu'ils ne sont pas tous rémunérés ni même consentants. Que leur mal est plus profond que le pire des cancers, parce qu'il est façonné par des praticiens qui n'ont pas plus de respect pour le serment d'Hippocrate que les voleurs n'en ont pour le huitième commandement. Quand elle les regarde, elle a mal à ses bras, à ses joues, à tous les endroits où on lui a administré des médicaments incertains, des remèdes inachevés. La nuit, elle caresse leurs fronts moites, luttant parfois contre l'envie de secouer ces inconscients qui gobent tout ce qu'on leur propose sans poser de questions, et de battre les infirmiers aveugles qui ne se rendent compte de rien. Elle aura payé très cher cette leçon : la guérison d'un homme se fait sur le dos de centaines d'autres.

Mais pour toutes les horreurs dont elle est témoin au Royal Victoria, elle trouve aussi une inépuisable bonté, disséminée dans les gestes du personnel fatigué. Elle goûte le calme qui émane de ceux qui attendent la rémission, la mort, la bienveillance de leurs semblables. Elle contemple avec eux le soluté qui lentement s'écoule

d'un sac transparent comme une méduse. Le temps de la maladie calculé en gouttes de sérum. La placidité de ceux pour qui le système ne tournera jamais assez vite. Cet hôpital a le don d'aplatir les humeurs vindicatives de ses protégés. Sauf celles de Victoria, bien entendu. La vengeance est sa seule raison d'être. Sans cela, elle se serait complètement évaporée.

Les premières expériences se sont bien déroulées. En compagnie d'autres étudiants, de chômeurs et d'une poignée d'illuminés qui croyaient prendre part à une grande odyssée scientifique, elle passait quelques jours en clinique. Elle se soumettait à des vérifications, prises de pression, échantillonnages sanguins, questionnaires de toutes sortes, puis repartait chez elle avec une conscience accrue de son corps et des réseaux qui sous-tendaient sa respiration, sa digestion, son existence. Le docteur Éon, qui coordonnait les tests, était très satisfait de ses participations. Elle avait, disait-il, un système «très réactif» et des signes vitaux «éloquents». Victoria souriait à ces étranges compliments sans accorder plus d'attention à cet homme d'âge ennuyeux. Dès que les examens se terminaient, elle empochait son formidable cheque et rentrait à la maison.

Elle ne s'est pas méfiée lorsque Éon l'a contactée chez elle pour lui parler du nouveau protocole de recherche dont il était responsable. Cette expérience requerrait selon ses mots un «consentement plus étendu» que les précédentes. Quand Victoria lui a demandé si c'était dangereux, Éon a émis le tousotement qui lui tenait lieu de rire, avant de l'assurer qu'aucun médicament destiné à traiter une affliction aussi bénigne que l'acné ne pouvait nuire à une femme si éclatante de santé. Il a ajouté que la compensation était fixée au double du montant habituel. Victoria a pensé à la semaine de lecture qui approchait, aux gosses de riches de l'université qui organisaient un voyage dans les Caraïbes, et elle a accepté.

L'époque où elle était rongée par une colère rouge envers elle-même, envers l'imprudence dont elle avait fait preuve à ce moment, est depuis longtemps révolue. Elle était jeune, elle était gourmande, on l'avait trompée. Alors qu'elle arpente les corridors de l'hôpital, sa fureur est une flèche pointée directement vers le nord. C'est Éon qu'elle veut détruire, torturer, dévorer pour mieux le recracher aux animaux les plus vils, ceux qui ne savent plus chasser et qui attendent bêtement qu'une autre créature leur jette un os, un ongle, un appendice inutile.

Mais même en profitant des avantages de l'invisibilité, Victoria ne parvient pas à rattraper le docteur dont l'œil droit dit bleu et l'œil gauche, vert. Lorsqu'elle réussit à mettre la main sur un vague emploi du temps, un rendez-vous flottant, elle arrive toujours trop tard. Elle se perd en chemin, ou alors elle apprend qu'une urgence a appelé Éon ailleurs. Elle court à travers les bâtiments tentaculaires pour découvrir que du jour au lendemain, la clinique de dermatologie a été déplacée à l'autre extrémité de l'hôpital, qu'elle atteint à bout de souffle une minute après l'heure de fermeture du département dont l'horaire change à tout bout de champ.

Un jour, une carte apparaît à ses pieds, détonnant comme une pépite de sel tombée sur la langue : Docteur Éon, bureau 303, 12^e étage, pavillon E. Triomphante, Victoria s'élance, regrettant seulement de ne pas avoir le temps de mettre la main sur un couteau ou sur le cocktail empoisonné qu'elle rêve d'administrer au médecin. Qu'importe, se dit-elle en courant dans les corridors pleins de vent. Sa rage rend possibles toutes sortes de meurtres, et même les armes les plus bénignes pourraient générer des morts brutales.

Cependant, avant même d'avoir ordonné la montée de l'antique dispositif de l'ascenseur de l'aile E, Victoria comprend que les incohérences du Royal Victoria ont encore eu raison de sa poursuite. Le nombre 12 ne figure

pas parmi les boutons de l'appareil, parce que le pavillon E ne comporte pas de douzième étage. Exaspérée, elle envoie un tel coup de poing dans la porte de l'ascenseur que les passagers de la cabine sursautent et, terrifiés, actionnent le mécanisme d'urgence. Incapable de venir à bout des spectres, la sonnerie continue à retentir en vain dans l'aile E. L'alarme semble résonner depuis une éternité. Depuis le jour où Victoria a disparu.

Elle a songé, en s'installant dans la pièce où on effectuait les tests, qu'il était étrange qu'elle soit la seule participante. Elle a trouvé tout aussi bizarre le fait qu'Éon lui administre lui-même le traitement, alors qu'on assignait habituellement la tâche à des assistants. Pendant qu'il frictionnait le corps de Victoria d'une substance bleutée, le silence du centre de recherche avait pris une lourdeur accablante. Les doigts du docteur frottaient avec insistance chaque centimètre de peau, pénétrant la chair, s'insinuant dans ses moindres replis. Nue et frissonnante sous la laque grasse, Victoria a serré les dents et les genoux. Au bout d'une éternité, Éon a jeté ses gants. « Maintenant, l'étape numéro deux. »

La journée a été interminable, une série de manœuvres alchimiques auxquelles elle s'est pliée en grelottant, incapable de chasser une angoisse pourtant inhabituelle chez elle. Seule la promesse de cinq mille dollars en espèces sonnantes et trébuchantes l'empêchait de fuir, nue dans les corridors figés par l'air conditionné. Le soir, sans dire un mot, Éon lui avait désigné un lit qui tenait davantage de la civière pour ensuite prendre congé. Bien qu'elle ait été seule, Victoria avait l'impression d'entendre la respiration difficile d'un autre patient, quelqu'un de gros et d'épuisé. Terrifiée, elle a rongé le ventre de la nuit jusqu'à trouver le sommeil.

Le lendemain, elle s'est éveillée sans aucune idée de l'heure, avec la certitude qu'Éon était venu l'observer pendant qu'elle dormait. Un repas froid l'attendait sur un plateau mais elle n'avait pas faim. Ses membres lui

semblaient mous et creux, comme si chaque cellule de son corps s'était vidée. Elle a passé sa main sur son front, sur son genou, et la texture trop lisse de sa peau lui a donné le vertige. « Il y a quelqu'un ? » a-t-elle voulu dire. Mais aucun son n'est sorti de sa bouche, et elle ne voyait pas les doigts qu'elle avait posés sur la poignée de porte. Elle a baissé les yeux sur son corps. Là où hier, sa poitrine se gonflait et retombait au fil de son souffle, il n'y avait rien. Là où ses pieds auraient dû battre le sol, il n'y avait, fatalement, que le sol. Prise de panique, elle a déclenché l'alarme de feu. La sonnerie assourdissante n'a fait apparaître ni secours, ni son corps. Éon l'avait effacée.

Les mois suivants ont été partagés entre son deuil et sa lutte pour affirmer son existence à ses proches qui, éperdus de chagrin, se sont mis à croire aux fantômes plutôt qu'à une Victoria sans apparence. Impuissante, celle-ci déployait des efforts frénétiques pour leur faire comprendre que malgré son mutisme, elle criait, et que son invisibilité ne l'avait pas entièrement arrachée au monde. Mais la suite lui a confirmé ce dont elle avait toujours eu la sourde intuition : l'esprit n'est rien, le corps est tout. Ne pas être vu revient à ne pas exister.

Elle a eu beau déplacer les meubles de la maison de sa mère, frapper sur les surfaces des salles de classe ou s'emparer des crayons de ses amis pour leur écrire des messages désespérés, elle n'est parvenue qu'à terrifier ceux qu'elle voulait réconforter. Elle s'est donc résolue à s'éloigner de ses proches, plus à l'aise parmi les étrangers qu'auprès de ceux à qui elle ne pouvait plus manifester ni détresse ni affection. À peine s'est-elle permis de guetter, de temps à autre, les lueurs aux fenêtres de ses parents ou de ses anciens amoureux en pleurant d'épuisantes larmes sèches.

Ses espoirs que les effets du traitement du docteur Éon soient temporaires se sont eux aussi érodés. Victoria était résolument et irrémédiablement invisible. Certes, elle pouvait se tremper le corps dans la peinture ou se

vêtir (ce que, par habitude, elle avait persisté à faire pendant un bon moment après la catastrophe). Mais, là encore, ses efforts ne suscitaient qu'une épouvante aussi intense chez les autres qu'en elle. Encore aujourd'hui, sa transparence l'étouffe. Elle pense souvent aux films de science-fiction, aux *comics* qu'elle dévorait durant son adolescence, où l'invisibilité représentait un pouvoir enviable. En fait, ce n'est pas un don ; c'est une calamité.

Lorsqu'elle se couche dans le noir absolu, elle touche ses bras, ses jambes qui sont restées solides et musclées même dans l'absence, elle palpe ses seins qui changent de forme avec les années. Parfois, autant par désespoir que par nécessité, elle se glisse dans la chambre d'un jeune homme comateux dont les réflexes n'ont pas été totalement anéantis, repousse ses draps, caresse son sexe à travers sa jaquette puis le chevauche en silence, dissimulée par des rideaux tièdes, tremblante et inquiète comme si quelqu'un pouvait la surprendre. Son partenaire éjacule, elle tombe dans le précipice de sa propre jouissance et pendant une petite seconde, il ne lui manque rien. Elle quitte l'alcôve en s'efforçant de se persuader qu'elle a fait autant de bien à sa victime qu'elle en a ressenti. Puis elle regagne son débarras, pleine de dégoût pour elle-même.

Avec le temps, elle s'est habituée au Royal Victoria, à ses halls poussiéreux, aux mines rougeaudes des étudiants en médecine, aux aboiements des épouses qui exigent des réponses et à tous les soupirs, les formidables premiers respirs et les douloureux derniers souffles des patients de l'hôpital. Elle envie ceux qu'on touche, qu'on étreint, ceux qu'on fixe pour ne jamais oublier leur image. Ceux qui sont regardés avec amour, ou même avec mépris, qu'importe, on les effleure des yeux et ce contact est toujours une sorte de caresse.

Et chaque jour, l'hôpital lui révèle un nouveau pan de ses bâtiments. Parfois, c'est un gymnase vétuste, un dortoir pour les urgentologues épuisés, un entrepôt à lits de

bébés d'un autre âge. Puis, un matin, l'établissement qui a jeté tant d'embûches sur son chemin lui livre enfin un trésor. Sur le mur de son aile la plus austère, un tableau en bronze et en chêne verni trône, éclatant, lumineux, un soleil dans les cavernes cliniques. Des noms de médecins y sont affichés à côté des mots *IN* et *OUT*. Une plaque de bois coulissante permet d'indiquer si le médecin est présent ou absent. Exultante, Victoria déchiffre le nom d'Éon juste à côté d'un rutilant *IN*. Son esprit s'emballe, ses invisibles canines s'allongent. Elle pense aux scalpels chirurgicaux du troisième étage. Aux électrodes du bloc de réanimation. Au fil d'une lampe arrachée à une salle de repos. Elle le tient enfin.

Sans se soucier des passants qui la frôlent, elle se poste devant le tableau, tremblant de tous ses membres. Cette intensité lui donne le sentiment d'être revenue au monde tangible, d'avoir retrouvé ses reflets et ses zones d'ombre. Un à un, les médecins défilent et déplacent doucement les plaquettes coulissantes, comme si l'hôpital au complet ralentissait le temps qu'ils accomplissent ce geste anachronique et pourtant crucial. À la fin de la journée, la circulation se densifie ; Victoria triture son invisible chevelure qui pétille comme un gaz explosif. Éon n'est pas de la cohorte qui quitte les lieux, mais elle ne désespère pas. La lumière baisse, les conversations se feutrent et le système d'aération déploie son grondement névrosé.

Il est passé minuit lorsque des foulées brusques se font entendre. Victoria tressaille. La silhouette sombre, le crâne chauve et les yeux de couleurs différentes ; tout est identique à ce qui se dresse dans son souvenir. Le taux d'oxygène diminue. Victoria est en apnée. D'un pas précautionneux, Éon s'approche du tableau et le regarde comme s'il allait lui exploser au visage. Il lève le bras, laisse sa main flotter à la hauteur de son nom. Puis, péniblement, comme si la plaquette pesait des tonnes, il fait apparaître le mot *OUT*. Il se glisse vers la porte,

suivi par une Victoria survoltée. Lorsqu'il franchit le seuil de l'hôpital, Victoria a un moment d'hésitation. Elle n'est pas sortie de cet établissement depuis des lustres. L'extérieur, les bruits, l'air agité la bousculent. La nuit est à portée de main. Éon plonge dans l'obscurité. Victoria prend une grande respiration et se jette à ses trousses.

Il semble l'avoir entendue courir derrière lui. Il s'arrête, ausculte les ombres un instant, puis se remet en route. Victoria cherche furieusement une arme. Les possibilités innombrables que recelait l'hôpital s'évanouissent au fur et à mesure qu'elle s'en éloigne. Quelques centaines de mètres plus bas, le tumulte de l'avenue des Pins s'élève et Victoria s'imagine pousser Éon sous les roues d'un camion. Mais il ne se dirige pas vers la rue. Comme un loup, il s'enfonce dans les bois.

Toute la haine qui a alimenté Victoria pendant les dernières années se concentre dans son corps. Avec un élan fou, elle fond sur Éon. Ambitieuse, elle lui coince la gorge dans le creux de son coude comme si en plus de son invisibilité elle avait acquis une force surhumaine, improbable. Éon se libère aisément et projette au sol son assaillante dont la tête heurte durement le ciment. Son esprit se brouille. Mais elle se relève et revient à la charge, armée d'une branche avec laquelle elle se met à frapper son ennemi. Tout en parant les coups, Éon scrute l'immobilité de la nuit à la recherche d'une explication. Il finit par comprendre. «Je savais que tu reviendrais un jour», murmure-t-il. Il s'empare du bâton et effectue de grands moulinets autour de lui pour empêcher son adversaire de l'approcher.

Victoria plonge dans la forêt, la tête encore engourdie par la douleur. Elle a l'impression de saigner ; sa tempe droite lui semble humide. Mais elle n'a pas le temps de s'y attarder. À tâtons, elle déniche une pierre, et le contact froid et irrémédiable du granit lui redonne du cœur au ventre. Péniblement, elle se redresse, soulève la roche. Ses muscles se minéralisent. Le projectile doit peser

vingt kilos. Calant l'objet contre son cœur, elle s'élance pour rattraper Éon. Une fois à portée de tir, elle jette sa pierre de toutes ses forces. Dans le noir, elle entend un choc, puis un râle. Elle a atteint l'homme au milieu du dos. S'approchant, elle constate qu'il est étendu de tout son long. Elle reprend son arme et, en un long geste carnassier, l'abat directement sur le crâne d'Éon. Un craquement perce le silence. Sans proférer un seul des mots qu'elle rêvait de lui cracher à la figure, Victoria soulève à nouveau son rocher pour frapper, encore et encore, jusqu'à ce qu'Éon se démantèle complètement.

Après avoir fixé le cadavre pendant plusieurs minutes, Victoria comprend que c'est fini. Il ne se passera rien d'autre, Éon ne disparaîtra pas, sa carcasse ne lui apprendra rien. Il n'y aura pas d'explication, pas de révélation. Elle se retourne vers l'horizon, vers le bas de la ville. Quoi de mieux pour accueillir sa victoire que cette métropole qui scintille comme un trésor volé. Mais Victoria ne ressent qu'une brûlure qui dévore le côté droit de sa tête. L'odeur du fer est partout, elle a soif. Elle avance en titubant dans les rameaux de jeunes arbres, ses pensées s'entremêlent. Le vrombissement des ventilateurs tient le boisé dans un étouffement noir.

Elle se retrouve dans un bouquet de thé des bois, elle le devine parce que le parfum monte de ses pieds à sa tête. Elle inspire et songe qu'elle possède elle aussi une odeur que peut-être ses semblables ont continué de percevoir alors qu'elle se croyait seule au monde, une marque olfactive qu'elle aurait pu utiliser pour communiquer, comme les chats, les chiens, les animaux qui en savent long sur l'invisible. Puis, ses pensées se dissolvent. Elle s'enroule dans ce qui reste d'elle-même et tombe dans les herbes parfumées.

La nuit avance, son inconscience s'épaissit. Si, au matin, quelqu'un s'était tenu tout près, il aurait vu dans les premières lueurs et les soupirs de la ville une peau opaline, un corps fatigué se matérialiser par miettes

disparates. D'abord friables, les traits auraient pris une texture plus lisse, révélant une arcade sourcilière, une clavicule saillante, le relief d'un genou, un souffle figé sur des lèvres sèches. Mais il n'y a personne. L'aube est déserte, déserte et froide pour les vainqueurs.

Victoria Kumari

J'étais une sainte. Une icône, une idole. De partout, on venait m'adorer, m'inonder de fumée, d'herbes odorantes et de pelures d'orange. J'étais une déesse vivante. J'étais Kumari.

Pendant sept ans, mes pieds n'ont pas foulé le sol. On me faisait manger au lit, on me transportait au bain, on m'amenait jusqu'au temple et je flottais sur tout comme un rayon de lumière. Ma vie était un réseau de triangles, d'étoiles et de croix que je savais déchiffrer. Les dieux connaissent tout ; j'étais dispensée d'apprendre. Les dieux n'ont personne à implorer ; je n'avais pas à prier. J'étais rouge, j'étais or, avec un œil redoutable au milieu du front.

Je me rappelle encore le bruit qui a tout déclenché. Le bruit sec d'une dent qui tombe dans un bol vide. Ma mère a versé des larmes. J'ai cru que j'avais fait quelque chose de mal. C'était la première dent que je perdais. Mais ma mère pleurait de joie. Dans mon souvenir, il a plu des dents de lait partout sur Montréal. En fait, il a peut-être neigé – cela n'a pas d'importance. Ce jour-là, les hautes cheminées, les bassins de décontamination, les quartiers condamnés et les bicoques bancales, tout est devenu sacré. J'ai fermé les yeux pendant sept ans, et j'ai tout vu.

Lorsque la petite fille parfaite perd sa première dent de lait, elle est en âge d'être choisie. Les saints hommes du Grand Tout se présentent – les lamas, les cardinaux, les astrologues et les ulémas – et regardent sa bouche, ses bras, ses cheveux, à l'affût de taches, de défauts cachés. Ensuite, ils cherchent sur sa peau la marque d'Akna la déesse. Quand ils la trouvent, ils sourient et tracent sur son front l'Œil éternel. Mon crâne s'est rempli de chaleur pendant qu'ils faisaient leur dessin. C'est ainsi, dans un nuage de charbon et de cayenne, que j'ai su que ma vie allait changer. Ma mère a encore pleuré.

Après, je suis devenue celle qu'ils avaient choisie. Akna, la déesse que j'incarnais, est sans peur, aussi m'ont-ils fait passer une nuit dans une chambre pleine de têtes d'animaux avec l'odeur des sabots et des pelages absents, avec l'odeur du sang et les mouches tout autour. Je n'ai pas pleuré. Au matin, ils ont déclaré que je possédais la bravoure des saints. Ils m'ont purifiée, les tisons, les cloches ardentes, les mains des prêtres enduites d'une huile qui pénétrait la peau comme une langue de serpent. Ils ont dansé. J'ai fermé mes deux yeux et j'ai ouvert le troisième.

J'ai vu l'or, les étoffes, les autels sculptés de l'intérieur du palais du Zénith. Dehors, la ville n'était plus grise, mais dorée. Sa suie et sa poussière scintillantes révélaient ses modestes illuminations à travers ses ruines et ses taudis. Au loin, la montagne sacrée me saluait. Ce qui m'avait fait peur jadis, je le dominais. J'étais la maîtresse des désespérés et des survivants. Lors de mes apparitions à la fenêtre, je regardais mes fidèles en faisant de mon mieux pour leur dispenser ma grâce. J'aurais préféré leur offrir ma compassion, à ces pauvres dévots déposant à mes pieds leurs misères et leurs fausses couches. Mais le Prêtre blanc me le répétait sans arrêt : la pitié est la grâce des mortels. Celle des dieux est la sérénité.

J'étais petite, mais je n'étais plus une enfant. Aussi me fallait-il éviter de sourire, de crier ou de jouer.

C'était difficile. Au début, je m'amusais à souffler sur les papillotes qui jonchaient le sol, je leur faisais faire des courses, la jaune contre la rose, la bleue qui devance les noires. Ou alors, je m'imaginais que c'était moi qui dictais leurs mouvements aux ombres montées de la cour par la fenêtre. Quand je souhaitais les voir danser, elles dansaient. Si je les voulais couchées, elles s'abattaient. Mais peu à peu, j'ai perdu l'envie de ces jeux. C'était à la fois trop simple et trop compliqué. Et surtout, c'était faux. Ma tête s'est remplie de lumière. Les ombres n'existaient plus.

Les Kumaris sont apparues il y a bien longtemps, avant l'ère du Grand Tout, avant le Fléau qui l'a précédée. Le monde était alors une constellation de villages et de familles et l'eau était encore claire et pure. À l'époque, Akna était l'amie d'un roi très puissant. Après que celui-ci l'eut trahie, elle est allée se cacher parmi les fillettes de son royaume, condamnant le souverain à retrouver, génération après génération, celle qui possédait en elle le divin. Lorsque le monde s'est unifié, les gardiens de la tradition ont migré jusqu'ici, prêts à découvrir les déesses dissimulées dans les foules blanches de notre continent. Mais ce n'est qu'après le Fléau, quand le chaos s'est installé, que les survivants se sont tournés vers le pouvoir des Kumaris. Depuis, chaque décennie amène une nouvelle petite fille à vénérer.

Les fidèles venaient à pied des quatre coins de l'île pour m'implorer. Les femmes me demandaient de mettre fin au cycle des bébés mort-nés, d'arrêter le sang ou de le faire revenir lorsqu'il s'était tari. Elles voulaient des naissances heureuses, des jumeaux, des triplés, des portées de tigresses. Les jeunes hommes souhaitaient que je bénisse leurs armes et leurs outils de fortune ; les vieux espéraient de l'eau, de la viande, un lit sec où endormir leurs dernières maladies. Si je pleurais, riaais, criaais ou bâillais ; si je tournais la tête, si j'éternuais, si je me frottais les yeux, si j'avais un hoquet

ou si mon ventre gargouillait, les fidèles concluait que leur mort était imminente, qu'ils allaient perdre leurs enfants, qu'on leur prendrait tous leurs biens et que leur chaumière brûlerait. Je m'efforçais de rester immobile. Quand j'échouais, les fidèles partaient en s'arrachant les cheveux.

Au début, ma mère me manquait. Les statues de Krishna, de Calvin et de Nostradamus qui se trouvaient dans ma chambre me regardaient d'un air sévère. Je ravalais mes larmes. Mon père et mon frère venaient parfois me visiter. Ils n'étaient pas autorisés à partager mes repas ou à dormir au palais du Zénith. Devant eux aussi, j'évitais de pleurer ou de rire. Je ne voulais pas qu'ils repartent avec de mauvais présages. Je leur ai fait un cadeau, un jour, un papier délicatement replié en forme d'oiseau qu'une servante avait fait pour moi. Ils l'ont accepté en s'inclinant. Plus tard, je les ai vus le déposer sur un autel avant de traverser la place Centrale comme des étrangers.

De temps en temps, des impies m'envoyaient la main, à la manière de vieux amis. Ils attendaient un signe en retour. Ils restaient plantés devant ma fenêtre sous le regard noir des pèlerins, pointant du doigt mon Œil éternel, puis ils repartaient. La déesse en moi voulait les foudroyer, les amener tout près, les embrasser, leur dévorer la tête. Une fois, un soir d'orage, j'ai attendu d'être seule, j'ai pris une pomme de mon plateau de fruits, et je l'ai lancée très fort sur la statue du Destructeur. La pomme a explosé sur le ventre du dieu. Le lendemain, un tremblement de terre a frappé Montréal et les restes de l'ancien hôpital ont été engloutis.

J'ai eu peur le jour où j'ai senti deux bosses dures se frayer un chemin à travers ma poitrine. C'était douloureux, c'était laid. Ma servante la plus âgée, celle qui me lavait et me parfumait à mon lever, m'a expliqué qu'il s'agissait de boutons de chrysanthèmes qui s'apprêtaient à s'ouvrir pour éclairer le monde.

La nuit, je regardais sous ma chemise, inquiète de rater l'éclosion. J'en aurais fait des cauchemars, mais j'avais cessé de rêver le jour où j'avais perdu ma première dent.

C'est le sang, comme toujours, qui a mis un terme à tout. Un soir, au moment de me déshabiller, j'ai découvert un filet rouge sombre sur ma cuisse. Stupéfaites, les servantes se sont inclinées avant de quitter la pièce à reculons. Pour la première fois en sept ans, je suis demeurée seule, nue, sans quiconque pour m'habiller et m'accompagner jusqu'au lit. J'ai enfilé mes vêtements maladroitement, j'avais presque oublié comment m'y prendre. Puis je suis restée sur mon siège, attendant que l'on revienne pour me transporter à travers la chambre. Une éternité s'est écoulée. J'ai compris que je n'étais plus Kumari. La déesse avait quitté mon corps avec ces premières gouttes de sang.

Je me suis levée et j'ai posé un pied sur le sol bizarrement froid et rugueux. J'ai avancé tant bien que mal jusqu'à mon lit. Mes jambes ne savaient plus me porter. Ma tête ne savait plus penser. J'ai dormi une dernière nuit au palais du Zénith avec le Destructeur qui riait de ses mille bouches. Le lendemain, le Prêtre blanc m'a raccompagnée à la maison de mes parents. Dehors, j'ai ouvert les yeux de toutes mes forces. Je ne me souvenais plus de la violence des rues, des odeurs de pigeon rôti, des cris des marchands et des plaies des chiens errants. Je ne me souvenais plus de l'ampleur de la prière, quand les chants remplissent les bâtiments et les fronts de tous les passants. Mon Œil éternel avait été effacé, j'étais vêtue de gris, personne ne me reconnaissait.

Ma mère était morte cinq ans auparavant. Je l'ignorais. Mon père n'avait pas voulu déranger la déesse avec de tels détails, et les prêtres lui avaient de toute façon interdit de m'en parler. Mon frère avait quitté la demeure familiale pour aller défendre les frontières avec d'autres jeunes hommes qui ne reviendraient jamais. La maison

était étroite et bancale et la nourriture était sèche. Les petits souliers que mon père avait cousus pour mon retour ne me faisaient pas. J'avais de très grands pieds. Des pieds qui ne savaient plus marcher droit.

Mon père travaillait désormais comme pêcheur. Il partait pendant des semaines sur le fleuve poissonneux, naviguant avec deux ou trois braves jusqu'à ce que l'eau n'ait plus de fond, là où les poissons se baignent sans joie en attendant qu'on les attrape pour les vendre aux riches de Montréal. Il revenait couvert d'une odeur rance, les yeux encore remplis de la terreur des tempêtes et des monstres aquatiques ; il se reposait quelques jours puis retournait en mer.

Pendant son absence, je grignotais des noix et des fruits blets, j'observais le soleil terne qui traversait la cité d'est en ouest, je dormais dans les aboiements des chiens perdus. La matière sacrée qui avait occupé l'intérieur de ma tête s'était dissipée sans être remplacée. Je triturais des bouts de fils, feignant de coudre des vêtements que je ne savais pas fabriquer ; j'entretenais le feu, incapable d'accepter l'idée que celui-ci ne réponde plus à mes volontés, que les épidémies puissent frapper et disparaître sous le commandement d'une autre déesse. La vérité, c'était que j'étais désœuvrée. Mon père me laissait assez d'argent pour que je n'aie pas à mendier. Je ne savais ni lire ni danser. Je ne connaissais personne. Les hommes ne s'approchaient pas de moi, puisque celui qui épouse une ancienne Kumari mourra foudroyé avant un an. Par la fenêtre, je regardais les jeunes amoureuses et les voleurs qui traînaient devant chez moi.

Un hiver, mon père n'est pas rentré. La saison de la pêche tirait à sa fin, les matelots revenaient couverts d'engelures et d'énormes capes de plastique vert. Mon père n'était pas des leurs. Je ne savais pas comment le trouver, à qui m'adresser. Je me suis mise à parcourir les quais, trébuchant chaque fois que je tentais d'enjamber une tête de poisson. Une partie de mon être demeurait

horrifiée à l'idée de fouler le sol, convaincue qu'à travers mes minces semelles, la terre consumerait la plante de mes pieds. Je m'arrêtais devant chaque embarcation, je prononçais le nom de mon père, en vain. Personne n'avait entendu parler de lui. La neige s'installait, effaçant toutes les traces. Il ne me restait plus rien à faire.

Sur toutes les places, de petits temples de rue brûlaient, illuminant le froid, enveloppant les passants dans leurs odeurs pour les relâcher doucement au terme de leur prière. Comme tout le monde, je m'y arrêtais brièvement, joignant mes mains devant mon front. Mais, lors d'un matin de décembre particulièrement cruel, je me suis retrouvée à genoux, les tibias plongés dans la boue glaciale, prosternée devant un saint aux traits imprécis. Des larmes ruisselaient sur mes joues, pourtant je n'étais pas triste.

Je suis restée en adoration pendant une heure, peut-être davantage, prise dans l'étau du vénérable. Soudain, une chaleur épicée a déferlé sur mon front. J'ai rompu mon recueillement et je me suis retournée. Une Sage se trouvait devant moi, pieds nus dans la neige, vêtue d'un simple drap, sa tresse flottant dans le vent froid. Elle riait en dessinant un symbole indiscernable entre mes sourcils. Puis elle a posé sa grande main maigre sur ma tête et m'a regardée de son œil bleu, puis de son œil vert.

— Petite Kumari. Tu n'as pas perdu le divin. Les dieux habitent chaque chose, chaque animal. Ton crâne est encore chaud. Tu es à un pas du renoncement bien-heureux. Tu sais où aller.

Puis elle s'est inclinée devant moi. Elle avait raison. Je savais. La Sage a touché son menton pour me saluer. Je suis restée à genoux face à l'autel soudain dérisoire. J'ai ri à mon tour. Mon cœur s'est répandu dans toutes les parties de mon corps. Je me suis levée, j'ai repéré le nord et je me suis mise en route. J'étais une flèche, patiente et droite.

J'ai vite appris le pas des vrais marcheurs, celui des vagabonds et des saints qui avancent à toute vitesse sans jamais se presser. Mes jambes sont devenues longues et fortes. J'ai traversé la ville et ses rues révoltées. Sur mon chemin, j'ai croisé des hommes qui traînaient des chariots lourds d'objets trouvés dans les croûtes insondables de la civilisation. J'ai vu des enfants, des fillettes avec de toutes petites vérités accrochées dans les yeux et des garçons boudeurs qui connaîtraient un jour l'illumination. Des femmes qui lavaient leur chevelure dans des jets glaciaux, soignant la beauté qu'on leur avait confiée tout en la laissant s'envoler. Chacun de mes pas enfilait une nouvelle boucle à la longue prière que je leur destinais. Ils étaient en moi, je me déversais en eux.

Puis, le blizzard s'est levé. La montagne s'est faite plus impérieuse, son règne est devenu jaloux. Mais les chemins que j'empruntais étaient là depuis des siècles, tracés pour moi par des gens qui étaient morts pour moi bien avant ma naissance. Les pentes les plus abruptes ne m'essoufflaient pas ; les plongées ne me poussaient pas à la course. J'étais lente et appliquée et je franchissais les distances à pas de géante. Bientôt, la neige s'est accumulée. Mes jambes étaient entravées, parfois jusqu'à mi-cuisse ; les vents se lançaient à ma rencontre, mais je n'éprouvais aucune souffrance, aucune difficulté. J'avancais sans sentir le besoin de me reposer ni de manger. Mon périple était une méditation et mon corps, mes membres, mes os et mon sang résonnaient d'une seule et longue syllabe.

J'ai grimpé jusqu'à ce que j'entende le son du tambour. Les dieux étaient tout près. J'ai observé le roc. Une saillie dans la montagne formait une grotte modeste, entourée de crevasses aux formes douces. Je me suis assise. La neige ne parvenait pas jusqu'à moi, pourtant elle était à portée de main. Le vent ne m'atteignait pas, mais il soufflait,

lui aussi, une même longue syllabe. Devant moi, aucun être vivant, seulement une ville frêle, seulement une prière.

Tous les saints appartiennent à un lieu. Ils le découvrent, s'y installent, y demeurent et après leur mort, l'endroit prend leur nom ; les pèlerins et les habitants s'en souviennent et le pointent du doigt, des siècles plus tard, se nourrissant du calme qui en émane. Ma place était parfaite, ni trop haute, ni trop basse, ni trop dure, ni trop facile. J'ai fermé les yeux.

Victoria dans le temps

Elle était de ces femmes dont la beauté tient lieu de gouvernail, ou plutôt de dérive. Leur destin devient un amalgame des désirs des autres, de ceux qui cherchent par toutes sortes d'offrandes à se rapprocher d'elles. À demi conscientes du phénomène, elles avancent, prennent, jettent, jouissent et oublient avec une facilité dont elles ne songent jamais à sonder les mécanismes.

Toute petite déjà, Victoria avait droit à des égards. On la grondait moins que ses frères et sœurs. On la laissait veiller plus tard, courir pieds nus et grignoter entre les repas. Les professeurs lui octroyaient des notes plus élevées sans même s'en rendre compte. Les marchands lui donnaient tant de gâteries qu'elle crut longtemps que les bonbons étaient essentiels, gratuits comme l'eau. Les yeux dans le vague, elle suçotait les friandises pendant que le sucre se répandait en elle. Puis, un jour, la puberté passa sur son corps et elle fut transportée vers des empires qui se soumirent avant même qu'elle sache les nommer.

Elle fut mannequin, danseuse, et tint la vedette dans quatre films, son visage paisible déclinant en un frémissement toute la gamme des émotions humaines. Elle chanta avec des musiciens célèbres d'une voix faible

mais juste qui devint la trame sonore d'une génération. Recrutée par une importante chaîne d'information, elle livra à la planète sa dose de nouvelles quotidiennes, flottant doucement au-dessus des guerres et des famines, entraînant avec elle son auditoire subjugué.

Les vêtements somptueux, les parfums, les grands crus et les mets fins comme l'éther, les œuvres d'art les plus exquises : tout cela venait à elle comme de petits animaux courant dans sa direction sans qu'elle ait eu à les appeler. Elle habitait des demeures luxueuses, des suites ou des maisons de campagne aux murs tapissés de fourrures au cœur desquelles son cœur battait d'un pouls rose, lent et sûr. Elle voyageait, parcourant la Terre et l'espace, et posait sur tout son regard placide. Elle se rendait à peine compte qu'elle dormait, versant de l'éveil au sommeil et du sommeil à l'éveil avec la même fluidité que l'air qui entrait et sortait de ses poumons.

Bien sûr, il y avait l'amour, un problème brûlant qu'elle n'avait jamais apprivoisé. Les passions et les serments affluaient vers elle, mais les hommes qui passaient dans sa vie devenaient tous fous. Ils s'émiettait entre ses mains comme de petits quignons friables, pleurant leur mère dès qu'elle les touchait. Certains tentaient de la séquestrer afin d'emprisonner son insoutenable beauté. D'autres, de ceux pour qui aucune femme ne mérite de bienveillance, la traitaient avec un mélange de mépris et de désir hargneux. De tous, Victoria disposait avec flegme. Elle coulait entre leurs doigts, retournait à sa sphère, à son intégrité parfaite.

Elle riait peu, mangeait sans appétit, buvait sans devenir ivre et elle marchait comme d'autres patinent. Un pas qui l'amenait au cœur des réunions au sommet, où elle faisait office de baume sur les relations tendues entre les grandes puissances mondiales. C'était elle qui sonnait l'ouverture des Bourses, qui allumait les flammes olympiques, qui saluait la première heure de la première

journée de chaque nouvelle année et embrassait les astronautes qui revenaient de planètes lointaines.

Il était donc prévisible, lorsque la réputée firme Éon et Éon eut complété son dispositif, que Victoria soit choisie pour l'essayer en premier. Quelle autre ambassadrice le vingt-cinquième siècle aurait-il pu se donner? Le grand cœur synthétique des médias battit au rythme des préparatifs, diffusant partout la voix de Victoria qui évoquait son voyage prochain comme s'il s'agissait d'une balade à la plage. En vérité, rien ne l'effrayait dans cette nouvelle entreprise. La machine avait été testée; Victoria avait une confiance absolue dans les scientifiques qui l'avaient conçue et elle allait à la rencontre d'une époque raisonnablement évoluée. Elle n'avait rien à craindre.

Le jour du départ fut fixé à la date de son anniversaire. Partout, des banderoles à son effigie flottaient, arborant les mots *Victoria, première voyageuse du temps*. Aux portes du laboratoire, un petit groupe de protestataires était venu s'opposer à son périple, redoutant que, par son séjour au vingtième siècle, elle ne déstabilise le cours de l'histoire. Il valait mieux, clamaient les mécontents, envoyer une personne d'apparence banale qui pourrait se fondre dans les foules de l'époque. Victoria risquait de chambouler la société d'alors, mettant en péril des milliers de naissances, retardant des suicides, déconcentrant les poètes et les politiques. Mais il n'était plus question de changer les plans. Victoria serait projetée dans le passé comme une flèche sublime décochée au nord de l'Histoire.

La capsule était douillette comme le jaune d'un œuf bien couvé. Victoria s'installa dans un siège aux allures de trône. Des techniciens révérencieux vérifièrent une dernière fois les réglages de la machine afin de s'assurer que leur précieuse pionnière ne se retrouverait pas dans un interstice sidéral, paralysée pour l'éternité.

Aux confins de la Terre et dans les colonies, chez les derniers Bédouins et parmi les ermites les plus isolés, rares furent ceux qui ne suivirent pas chaque seconde du grand départ. La désinvolture du salut de Victoria demeurerait une image iconique. Elle était devenue immortelle.

La capsule fut lancée et une légère fatigue l'assaillit. Elle aurait pu faire un somme dans cette cabine si intime portée par les rivières du temps. Sa respiration s'approfondissait, descendait, fléchissait. Puis, subitement, Victoria se retrouva trempée. Tâtonnant autour d'elle, elle constata qu'elle flottait sur un liquide tiède et obscur. Elle prit quelques instants pour profiter de cette sensation puis, sentant que plus rien ne bougerait, elle poussa délicatement sur la paroi de son véhicule. Le hayon s'ouvrit sans un grincement et Victoria se redressa.

La pièce était sombre et remplie de sonorités languissantes. Baissant les yeux sur sa capsule, elle vit que les instruments, le siège et même l'eau qui s'y trouvaient quelques secondes auparavant avaient disparu. Haussant les épaules, Victoria quitta l'habitable pour chercher une issue. Celle-ci se présenta d'elle-même, lorsqu'une porte s'ouvrit sur une femme vêtue de blanc.

— Vous êtes déjà habillée? Votre séance n'est pas terminée. Le bain flottant est à votre disposition pour une heure complète.

Victoria la scruta calmement. Il lui tardait de sortir, d'explorer le vingtième siècle. Elle attendit que son interlocutrice lui cède le passage, mais celle-ci décida plutôt d'appuyer sur un interrupteur qui fit s'intensifier la lumière.

— Mais vous êtes toute mouillée! On ne vous avait pas dit de vous dévêtir avant d'entrer dans le bain?

Poussant Victoria du coude, la dame s'approcha du bassin.

— Il n'y a plus d'eau? Qu'est-ce qui est arrivé?

— Je ne sais pas, répondit Victoria avant de sortir.

Le corridor où elle s'engagea était inondé d'une clarté blanche, brumeuse. Toujours ruisselante, Victoria le traversa en y dessinant de petites flaques bleutées. Un majestueux escalier d'acajou la conduisit au rez-de-chaussée où de larges fenêtres lui dévoilèrent enfin les vieilles voitures qui roulaient au sol, et les passants habillés à l'ancienne. Dans le ventre de Victoria, quelque chose se déposa comme un pétale tombé, une certitude, une conclusion. Elle avait réussi.

Faisant fi de ses vêtements et de sa chevelure détrem-pés, elle se dirigea vers la sortie, prête à glisser dans les rues venteuses. Mais elle fut rattrapée par la femme qui l'avait accueillie.

— Madame! Madame! Vous ne pouvez pas partir comme ça.

— Ça ira, il ne fait pas trop froid, non?

— Qu'est-ce qui se passe? demanda un homme posté derrière un bureau de chêne.

— Cette dame s'est baignée tout habillée, expliqua l'employée. En plus, elle a vidé son bain – j'ignore comment!

Victoria se tourna lentement vers l'homme. Il la considérait d'un air sévère. Ses sourcils froncés déformaient son visage de manière affreuse. Elle frissonna.

— Je suis désolée, mais je n'y suis pour rien, dit-elle.

— Les fibres des vêtements encrassent nos bassins. Vous devez nous rembourser les frais de nettoyage, déclara l'homme d'un ton sinistre.

N'ayant jamais pris part à une telle confrontation, Victoria ne disposait pas de la subtilité des armes verbales que possédaient les gens ordinaires. À tout hasard, elle se rabattit sur un classique.

— Allez vous faire foutre!

Une fois dehors, elle courut pendant plusieurs minutes, franchissant les pâtés de maisons à pas allongés, mous, coulants ; elle croisa des rangées d'escaliers bouclés et vira dans des rues aux angles droits. Lorsqu'elle s'arrêta enfin, elle était un peu plus sèche et elle ne reconnaissait rien. Au hasard, elle entra dans un café.

Les organisateurs du voyage avaient pourvu Victoria d'une petite somme en devise de l'époque, afin qu'elle n'ait pas à se préoccuper de sa survie pendant les premières semaines. Les billets étaient bien entendu contrefaits, mais l'escroquerie était indétectable. De toute manière, Victoria, qui n'avait jamais payé quoi que ce soit de sa vie, se doutait que cet argent ne serait pas nécessaire. Mais elle aimait le froissement des petites coupures dans sa poche, le contact à la fois rêche et gras de ce pécule contre ses doigts.

L'endroit était bondé et étouffant. La foule effleurait les flancs de Victoria, des mains brusques sur ses coudes. Imperturbable, elle observait le serveur qui finit par s'arrêter devant elle pour lui expliquer sans sourciller qu'elle devrait patienter au moins vingt minutes pour avoir une table. Victoria fixa le jeune homme avec un sourire incrédule. Le garçon lui rendit son air inquisiteur pendant quelques secondes.

— Écoutez, nous sommes débordés. Attendez là si vous voulez manger, sinon, ne restez pas dans le chemin.

Désarmée, Victoria éclata de rire, et ce rire la surprit comme un torrent qui aurait jailli d'elle. Elle prit le temps d'étudier cette sensation, d'en interroger les minuscules rouages avant de ressortir de l'établissement. À l'heure de pointe, Montréal était grise, lumineuse, grondante. Il y avait des décisions à prendre, des actions à mettre en branle, mais jusqu'en toute fin de soirée, elle ne parvint qu'à marcher, hypnotisée par le passage d'un autobus, détournée par le son d'une sirène, attirée dans une avenue par le mouvement d'un émondeur et happée par la complexité du fer forgé d'un balcon.

Ce fut la faim qui interrompit ces errements, une faim rouge et pointue qui torpillait son ventre avec une fureur inédite. Affolée, elle se rua sur une échoppe et avala une pizza caoutchouteuse qui s'enfonça dans son estomac avec la brutalité d'un pilon. Calée et exténuée, elle se dirigea ensuite vers un hôtel pendant qu'un étrange bourdonnement remplissait ses oreilles. Le bruit s'intensifia quand elle entra dans sa modeste chambre et elle dut plonger sa tête sous l'eau du bain pour ne plus l'entendre.

Le lendemain, elle se remit à errer dans les rues. Tout la fascinait : le béton craquelé, les parcs et leurs arbres majestueux, les vêtements aux couleurs chimiques, l'odeur macabre des ordures ménagères et le rugissement des camions. Cette abondance gaspilleuse avait quelque chose de séduisant. Au centre-ville, la musique qui fusait des boutiques la faisait trébucher à chaque coin de rue. Elle repéra l'édifice que lui avaient indiqué les organisateurs de son voyage. À l'intérieur, elle observa les employés de bureau grimper dans un ascenseur et en sortir. La cabine émettait une plainte inquiétante à chaque montée. Secouant la tête, elle résolut d'emprunter l'escalier.

Ses poumons brûlaient lorsqu'elle arriva au dix-huitième étage. Après avoir tournoyé dans les couloirs, elle trouva les locaux de *La Perle*, un magazine à potins dont tous les numéros étaient précieusement conservés dans les archives de la firme Éon et Éon. En sueur, elle dicta au préposé le contenu d'une petite annonce à paraître la semaine suivante. GRANDE VOYAGEUSE S'EST POSÉE. VICTORIA CHERCHE LE TEMPS PERDU. Le commis nota le message sans lever les yeux ni émettre de questions, ne se doutant pas que les mots qu'il inscrivait sur sa fiche étaient destinés à des femmes et des hommes dont les arrière-grands-parents n'avaient pas encore vu le jour.

Après avoir réglé cette formalité, Victoria repéra les rues qui abritaient les restaurants chics et les boutiques. À la fois chez elle et étrangère dans ce luxe anachronique, elle avala une cuisse de canard et acheta des bottes en daim. Gavée et parée d'animaux, elle se remit à arpenter la ville. Au fond, sa mission était extraordinairement imprécise. On lui avait simplement indiqué qu'elle devait partir, vivre un peu en 1999 et revenir quand elle en ressentirait l'envie. On cherchait avant tout à éprouver le dispositif permettant le voyage d'une époque à l'autre. Le reste était un flou où Victoria n'avait qu'à nager à sa guise.

Après cette interminable journée, elle ne put trouver le sommeil. Vers 2 h du matin, elle alluma et se dévêtit. Depuis son adolescence, c'était ainsi qu'elle meublait les moments creux. Sa nudité se transformait avec la solitude. Devant autrui, elle aspirait toute l'attention, toute l'énergie environnante. Mais dans une chambre déserte, ce corps n'était rien de plus qu'un corps qu'elle pouvait caresser, écouter, qui respirait par tous ses pores. Victoria palpa sa peau, ses cheveux, massa les petits muscles de ses pieds, soupesa les cercles parfaits de sa poitrine. Elle était un pain, un arbre, une étoffe lourde et amicale. Pourtant, quelque chose clochait. Une inadéquation, une erreur de calcul. Son front se plissa d'inquiétude. Et si elle avait perdu quelque chose dans le voyage ? Si ses molécules ne s'étaient pas replacées correctement ?

Victoria s'attardait rarement à son reflet. Son image ne l'intéressait pas. Elle était, et la stabilité de ses formes et de ses nuances lui suffisait. Elle n'utilisait les glaces que pour s'assurer que ses cheveux restaient bien en place, ou pour examiner sa peau qui, à l'occasion, se permettait une discrète démangeaison. Toujours nue, à peine incommodée par les quelques degrés qui faisaient défaut à sa chambre, elle se glissa devant le miroir et s'observa. Ses bras étaient les mêmes. La forme

de ses yeux n'avait pas changé. Ses fesses avaient tenu bon, et ses jambes avaient conservé leur fuselage. Tout était là où il fallait, et pourtant, la dissonance persistait.

À travers les promenades en autobus, en métro et dans les taxis fous, sur les grands boulevards et devant les vieux édifices de pierre, le malaise la poursuivait comme une envie de tousser. Elle mit un moment à découvrir l'origine de cette angoisse. Les responsables n'étaient ni les lieux ni l'époque ; c'étaient leurs habitants, ou plutôt la manière dont ils se comportaient à son égard. Pour elle, le regard des autres était devenu un manteau qui l'enveloppait à chaque instant de sa vie. Mais depuis son arrivée au vingtième siècle, personne ne l'avait considérée plus de quelques secondes. On ne lui offrait rien de plus que des petits coups d'œil distraits qui la piquaient plus qu'ils ne la réconfortaient.

Elle se mit alors à fixer ses semblables, à les examiner comme jamais auparavant. Incapable d'aborder un inconnu, elle s'installait sur un banc de parc, choisissait un quidam et le dévisageait, déterminée à ne pas le quitter des yeux jusqu'à ce qu'il sente le poids de son regard, qu'il se retourne, qu'il fasse les premiers pas, et que de ces premiers pas découlent une conversation, un périple, une épopée, des mondes possibles. Mais elle ne parvint qu'à pousser deux ou trois hommes d'affaires à s'éloigner prestement et à faire pleurer un bambin.

Malgré la lourdeur des aliments riches en gras animal, elle avait constamment faim, et toujours froid. Les vêtements en tissu synthétique qu'elle se procurait ne la réchauffaient pas. Soucieuse de replacer ce qui s'était désaxé dans son corps, elle hantait les spas, les saunas et les centres de méditation où la sérénité continuait de lui filer entre les doigts. Ce train de vie coûtait cher, et son pécule fondait. Lors de ses promenades, Victoria rêvait de tomber sur un coffre au trésor, un sac rempli d'argent ; elle y pensait si fort qu'elle était presque déçue que le pactole ne se matérialise pas. Il lui aurait fallu

travailler, offrir son expérience intangible et invérifiable. Mais elle ignorait par où commencer, comment décrire ses qualifications, les démontrer. Elle était prise dans un étau où ses idées s'éteignaient avant d'atteindre la surface.

Quand il ne lui resta plus que quelques sous en poche, le gérant de l'hôtel lui montra la porte sans ménagement. Novembre s'enfonçait dans la ville comme dans une plaie. Victoria enfila toutes ses tenues les unes par-dessus les autres et quitta l'immeuble. Elle marcha pendant des heures, désespérée et grimaçante sous le vent cru. Pour la première fois de sa vie, elle voulait être ailleurs. Avant son départ pour le vingtième siècle, on lui avait dit : « Pour revenir, il te suffira de retourner exactement à l'endroit où tu te trouvais au moment de ton arrivée. » Elle remonta vers le nord de la ville.

Le gérant du centre de détente ne parut pas reconnaître la femme échevelée vêtue d'un scaphandre de polyester qui se tenait devant lui.

— Je peux vous aider ?

— J'aimerais... euh... un bain flottant, s'il vous plaît.

— Je n'ai rien de libre pour le moment.

— Je peux prendre rendez-vous un autre jour, alors ?

L'homme la détailla des pieds à la tête avec une moue sévère.

— Je crains que notre calendrier ne soit très chargé, déclara-t-il sans jeter un œil à son cahier. Il n'y a aucune disponibilité.

La mine basse, Victoria se dirigea vers la sortie. Lorsqu'elle fut certaine d'avoir échappé aux regards, elle fit volte-face et se faufila vers l'escalier qui menait à la salle où elle avait émergé de sa capsule. Entravée par ses robes superposées, elle se mouvait lentement. Il lui fallait arriver au premier étage coûte que coûte.

Elle fut interceptée à la quatrième marche. Un agent de sécurité l'attrapa en s'écriant : « Ne résistez pas, madame.

Ne résistez pas.» Victoria n'avait aucune intention de résister. La grande langueur avait repris son corps qui s'affaissait tranquillement entre les bras de son adversaire. Elle se laissa traîner jusqu'à la sortie, résignée, captive d'un siècle qui ne voulait pas d'elle. Dans sa poche, ses derniers sous cliquetaient comme les clés d'une prison.

Elle choisit une rue colorée, un escalier propre, un coin animé. S'il lui fallait rester dehors, autant s'installer à un endroit où elle pouvait jouir de la chaleur des passants, de l'onde vive des façades bleues et pourpres. Elle s'affala sur une marche grinçante et regarda défiler les humains, ces créatures dont elle n'avait, au fond, aucune compréhension. Comment tout ce qui était si facile au vingt-cinquième siècle avait-il pu devenir si ardu? Peut-être que quelque chose s'était brisé pendant qu'elle remontait le temps, modifiant cet organe subtil qui rend possible le contact avec les autres. Ou peut-être était-ce elle qui se trouvait, depuis toujours, en décalage avec ses congénères.

Elle sursauta lorsque la première pièce tinta à ses pieds. Levant les yeux, elle aperçut une dame en manteau de fourrure qui s'éloignait. Avait-elle échappé le contenu de son sac à main? Victoria s'empara du dollar tout rond et le contempla. Avant même qu'elle ait pu décider de ce qu'elle allait en faire, un second passant lui glissa entre les mains une poignée de monnaie. Stupéfaite, Victoria examina les sous qui luisaient dans le creux de sa paume. On lui faisait l'aumône.

Au fil de l'après-midi, l'argent s'accumula dans les poches des multiples vêtements de Victoria. À chaque obole, elle avait une pensée pour son penthouse du vingt-cinquième siècle, pour ses bijoux et les toiles qui ornaient ses murs et dont la valeur aurait pu la tirer d'affaire pendant des années. Vers 15 h, un jeune homme à la chevelure rassemblée en une multitude de fines tresses lui tendit un café qu'elle but avec bonheur. Le verre vide lui servit ensuite à recueillir les dons. On lui

offrit des cigarettes, des croûtes de pain, des arachides salées, et un homme lui proposa un montant dérisoire en échange d'une fellation. Elle refusa en secouant lentement la tête, trop éberluée pour articuler quoi que ce soit.

Le soir, elle se glissa dans une épicerie avec les quarante dollars qu'elle avait accumulés. Elle fureta dans les allées, cherchant les aliments les plus moelleux, les plus chauds, ceux qui fondraient et enfleraient dans son abdomen pour la garder entière. Alors qu'elle faisait la queue à la caisse, ses yeux se posèrent sur la couverture d'un magazine. Outre un article livrant le secret de hanches plus étroites et dix trucs pour un temps des fêtes sans calories, on y annonçait la liste des plus belles femmes de l'année 1999.

Victoria feuilleta la revue. Des peaux translucides, des paupières alourdies, des poitrines creuses, des moues écarlates. Des silhouettes graves, des ventres fluides, des genoux stricts. Victoria examina les photos une à une puis ferma les yeux. Tout était clair. Elle reposa le magazine qui laissa sur ses doigts une odeur d'encre et de parfum criard, paya ses achats et sortit avec la sensation que quelque part en elle, une grand-voile venait de se gonfler.

Dès le lendemain, elle retourna dans les bureaux de *La Perle* pour dicter un second message au commis : ICI, JE SUIS LAIDE. RETOUR IMPOSSIBLE. VICTORIA. L'homme l'examina d'un drôle d'air pendant qu'elle rassemblait ses derniers sous pour payer l'annonce. Délestée, elle retrouva son escalier et son verre de carton. Ce soir-là, une femme en pleurs s'arrêta près d'elle et, arrachant de son annulaire une bague étincelante, elle la tendit à Victoria avant de s'éloigner en courant. Avec précaution, Victoria enfouit le bijou dans sa poche intérieure. L'idée de vendre l'alliance ne lui traversa même pas l'esprit.

Le froid se fit plus mordant. Victoria se gardait au chaud à coups de tisanes fades, enveloppée dans un

parka mité offert par un couple de personnes âgées. Une routine s'installa comme un chat errant dans une maison abandonnée. Elle se réveillait, faisait le plein de croissants secs dans les ordures d'une boulangerie, puis elle s'assoyait à son emplacement habituel pour récolter les pièces. Elle dînait de soupe claire et tuait les heures creuses de l'après-midi en discutant avec les passants qui s'arrêtaient auprès d'elle, par curiosité, par gentillesse ou par intérêt. Dans cette ville, les sans-abri faisaient office de confessionnal, de boîtes d'objets perdus, parfois de proies ou encore de poèmes. Victoria s'arrangeait de tous ces statuts.

Le soir venu, elle se faufilait au fond d'une ruelle ou sous la terrasse d'un café et s'enroulait dans de vieux journaux. Elle s'endormait aussitôt, cueillie dans son engourdissement, déposée dans les mers chaudes du sommeil. Si elle avait jeté un œil aux papiers qui lui servaient de couverture, elle aurait pu voir un message récurrent: ÉON CHERCHE VICTORIA POUR FACILITER RETOUR. INDIQUEZ VOTRE EMPLACEMENT. Mais l'eau trouble de la nuit s'épaississait, et Victoria n'attendait plus rien.

L'approche du nouveau millénaire se faisait sentir partout, au-dessus des toits, à travers les graffitis, sur les pancartes affichant des mises en garde et des souhaits impossibles. Le monde semblait prêt à basculer. Cette effervescence essoufflait Victoria qui courait les lieux de répit, les crevasses où n'entraient pas les oracles ni les marchands d'apocalypse. Elle découvrit que la beauté de Montréal résidait moins dans ses façades que dans ses coulisses. Là, on était plus près du cœur, du magma qui animait l'organisme.

Mais bientôt, où qu'elle aille, une redondance se formait dans le paysage. Au départ, ce n'était qu'une impression, une ombre familière qui persistait comme un corps flottant. Petit à petit, sa vision se resserra, se focalisant sur le point d'où émanait cet étrange déjà-vu.

C'était un homme. Il portait un chapeau ridicule, une sorte d'amas de fourrure vraisemblablement destiné à repousser les attaques de l'hiver naissant. Où qu'elle aille, il s'y trouvait, bien qu'il ne semblât jamais la suivre lorsqu'elle se déplaçait. Il la fixait d'un air appuyé, un air auquel elle n'était plus habituée. Dans chacune de ses respirations, dans son immobilité obstinée, elle le sentait ; il la voulait. Il la voulait de ce désir dangereux, un désir qui patiente, qui prend le temps de croître jusqu'aux limites du tolérable, qui pèse sur son objet en attendant qu'un geste le délivre, le déchaîne. Il la regardait, et elle comprit qu'elle allait mourir.

Abandonnant son escalier, sa ruelle et la gargote où elle avalait sa soupe quotidienne, elle s'éloigna de son territoire habituel, mais il continuait d'apparaître comme s'il avait sauté au-devant d'elle. Puis il s'évanouissait un instant plus tard, sans laisser de trace. Frénétique, elle multipliait ses déplacements, convaincue qu'elle pourrait le semer si elle trouvait le bon endroit, un lieu vaste et chargé d'électricité, de l'énergie qui lui avait toujours fait défaut. Un champ de bataille où elle saurait résister, dresser son refus comme un bouclier. Le froid lui entaillait les os, les nerfs, et de tout son corps elle s'efforçait de faire de cette douleur une munition. Elle avait pour de bon quitté les régions neutres et les sensations amicales. Peut-être que de sa souffrance naîtrait une forme de courage.

Il n'était pas là lorsqu'elle tomba sur ces huit lettres, *V-i-c-t-o-r-i-a*, gravées sur le fronton d'un édifice. Frissonnante, elle s'arrêta devant l'hôpital qui ressemblait à un château. Elle s'avança vers les magnifiques murs de pierre qui protégeaient mille vies, mille maladies. La montagne semblait luire dans le soir. Pleine d'une soudaine confiance, elle contourna les bâtiments et grimpa jusqu'à un promontoire qui lui révéla le centre-ville. Une joute sportive prenait fin, et les cris de victoire des partisans fusaient, remplissant l'air gourde de novembre.

L'impression d'avoir conquis quelque chose la gagnait. Sans prévenir, un hurlement jaillit d'elle, comme s'il avait toujours été là, replié, attendant le moment de sortir de son ventre et d'écraser tous les sons autour d'elle.

Lorsqu'elle se tut, lorsque le silence retomba, il était là. Elle eut à peine à se retourner pour le voir, raide et vertical derrière elle. À l'endroit d'où son cri était venu, un brûlement s'installa comme si une épée s'était enfoncée dans sa gorge. Cette fois-ci, il ne disparaîtrait pas.

Elle pénétra lentement dans la forêt et devina qu'il la suivait, maintenant une distance entre eux pour éviter de l'effrayer avant de bondir. Elle leva les yeux vers la lune qui enflait au-dessus de cette nature froide à l'odeur de pommes. Bientôt, elle devrait lutter. Une grille apparut devant elle. Elle sentit son poursuivant s'arrêter, ses talons enfoncés dans la boue, son affreux couvre-chef repoussant les branches sèches. «Vous êtes Victoria?» Les mots flottèrent jusqu'à elle et elle n'aurait su dire s'il les avait vraiment prononcés; elle était figée sur place, rivée à cette clôture qui semblait protéger un trésor, une mine sans fond. Le souffle de l'homme prit de l'ampleur, remplit les bois, et Victoria sentit l'épée invisible plonger plus loin dans sa gorge.

Puis, comme si un doigt étranger était venu soulever ses paroles pour les lancer en l'air, elle répondit: «Oui, c'est moi.» Et en une seconde, elle s'était élancée. Un bond prodigieux la propulsa en haut de la palissade, puis du côté opposé, où elle atterrit avec grâce. De manière inexplicable, elle était certaine qu'il ne la suivrait pas dans cette enceinte. Elle était passée dans un autre monde.

À ses pieds, elle vit ce qui luisait sous les étoiles: une piscine. Remplie aux trois quarts, recouverte d'une couche de glace cristalline, elle mâchait doucement le mélange de boue et de feuilles mortes suspendues dans ses eaux. Victoria scruta le liquide noir, tournant autour de la cuve comme l'avaient sans doute fait une

multitude de patients censés y reprendre des forces. Elle inspira profondément. Au-delà du grillage, il aurait pu y avoir des loups, une meute, un peloton d'exécution. Elle était hors de leur portée.

Elle se retrouva dans l'eau sans un élan, sans effort. Son plongeon brisa la fine couche de glace et remua la fange qui stagnait dans le bassin. Le froid absolu des flots avala tous les autres froids, les engelures, les frissons et les crampes qui s'étaient accumulés en elle. Au fond de l'eau, tout devenait plus clair, plus proche. Elle remontait un fil long de plusieurs siècles. Alors qu'elle coulait, qu'elle respirait un liquide qui enfin lui rendait sa paix, elle échappait non seulement à son poursuivant, mais à une époque entière.

En apesanteur, ses membres s'animèrent, s'ouvrirent et se magnifièrent ; sa peau se mit à produire une lueur floue sous la glace fracassée. Sa beauté, une nouvelle version de sa beauté, reprit possession de son corps fourbu, et quelque part un homme dérouté et un hibou soucieux en recueillirent les fragments avant de la perdre de vue. Victoria n'avait jamais été aussi belle et invisible. Elle était ronde comme l'invention de la roue, comme un gouvernail, une coque qui se remplissait d'eau. Elle rentrait chez elle.

Victoria par terre

À plat ventre, le monde lui parvient autrement. Le ventre de la terre est presque audible. Les autres sons s'amortissent. Elle amorce des mélodies, des incantations, mais il n'y a plus qu'un filet d'air. Sans personne pour l'entendre, sa voix s'est éteinte.

Elle est allongée sous le bosquet depuis si longtemps qu'elle a cru devenir serpent, lézard ou salamandre. Les jambes enfouies dans le sol, elle respire avec les vers. Des mousses ont voulu pousser sur son dos sans y trouver de prise. Elle est lisse comme une pierre tirée du feu.

Sous ses yeux, les huttes s'effondrent et se dissolvent. Victoria n'aurait jamais cru que ce qu'ils avaient bâti dépérirait si vite après leur mort. Elle n'avait pas réalisé à quel point leur monde était friable, tout juste maintenu par l'action quotidienne de ceux qui formaient sa famille. Elle aimerait se lever, préserver les dernières constructions. Elle reste couchée.

Parfois, elle dort, jamais longtemps. Elle rêve que d'autres ont survécu, et que ces survivants se dressent et marchent vers elle. Euphorique, elle tente de leur ouvrir les bras et de leur parler, mais elle n'y arrive pas. Sa voix s'éteint et les mots s'effondrent avant de franchir ses lèvres.

Sinon, elle rêve de sa propre fin. Elle se voit, à plat ventre dans une tombe boueuse. Puis elle ressuscite, se lève et retombe encore dans la mort avant de se redresser et de s'allonger à nouveau. Elle assiste à ce manège douze fois, jusqu'à son réveil.

En proie à la panique, elle tente d'articuler une phrase, une prière. C'est difficile, avec la voix éteinte. Elle a oublié les paroles les plus importantes. Enfant. Feu. Maison. Sa langue maternelle, où la première personne était toujours plurielle et où *peuple* et *famille* ne constituaient qu'un seul mot, était intimement liée à la tribu. Une fois celle-ci disparue, les mots font défaut.

Il y a aussi les souvenirs impossibles à réprimer. Le grondement derrière la montagne. L'arrivée des géants, leurs costumes couleur de serpent. Leurs yeux à la fois bleus et verts. Les bâtons qu'ils tenaient, et le sang qu'ils pouvaient faire surgir avec une abominable facilité. Leurs sexes pointus, leur férocité envers les sœurs et les filles, envers les mères, même les anciennes. La mort à gros bouillons de sang, de pisse et de merde.

Elle a vu les siens saisir leurs petites armes conçues pour prendre au vol les animaux. Elle a vu les plus forts se dresser pour protéger les autres, les meilleurs guerriers abattus en premier, sans combat, sans honneur. Puis ce furent jusqu'aux bambins qui brandirent les lances, tous remplis d'une bravoure fulgurante. Tous morts au bout d'une heure.

Cela, elle l'a vu depuis le bosquet où elle est toujours. Apeurée par les premières détonations, elle s'était précipitée à l'abri, à plat ventre. Les géants ont festoyé toute la nuit, puis ils sont repartis à l'aube, repus. Victoria n'a pas bougé depuis ce jour. Si elle se levait, ce serait pour saisir une tête de flèche et se crever les yeux, pour lacérer son ventre vide des enfants qu'elle a portés et laissé mourir, pour défigurer le sexe qui a aimé les hommes qu'elle a regardés tomber sans un cri. La voix éteinte.

Sa gorge brûle. Sa poitrine siffle. Elle ouvre grand la bouche pour accueillir le vent, elle espère que le pollen qui flotte dans la clairière pourra la soulager. Car les fleurs ont éclo, par milliers elles lancent leurs appels à travers l'épaisseur de la forêt. Leur persistance a quelque chose de réconfortant. Les animaux poursuivent leur course sans craindre sa présence. Elle n'a plus d'odeur. Le village n'a plus d'odeur. Ce n'est plus un village.

Leurs prières, leurs outils, leurs légendes, leurs chasses, leurs berceuses, leurs bijoux, leurs sentiers, leurs fourneaux, leurs sacrifices, leurs remèdes, Victoria n'arrive plus à s'accrocher à quoi que ce soit. Sauf à elle-même, à sa posture vaincue où peut-être réside, sinon un certain courage, une forme de résistance. Tant qu'elle vit, ils n'ont pas complètement disparu. Alors sa lâcheté devient une victoire et sa survie devient une fête. Elle célèbre à plat ventre, la bouche dans la terre.

La pluie revient, persiste, et son corps s'enfonce dans la boue. Un petit lac se crée autour d'elle. Elle est maintenant à demi immergée et elle doit tenir sa tête haute pour ne pas avaler d'eau. Mais elle ne quitte pas son repaire. Le son des gouttes l'hypnotise.

Est-elle morte ou vivante? Tout cela n'est-il qu'un songe; ce clan qui a occupé le centre de l'univers a-t-il vraiment existé? Si elle s'éteint, ici, couchée dans la boue, si elle périt sans personne pour l'enterrer, pour prier que son âme franchisse les dernières rivières, si elle disparaît sans même qu'on remarque son départ, aura-t-elle vécu?

Pour chasser ses doutes, elle s'empare d'un souvenir, elle le tient fermement et le force à se déployer, jour après jour, heure après heure. Un soir de tempête, rassemblés dans la grande hutte, des infusions pour se réchauffer, des chansons pour se protéger. Les bébés blottis dans les bras des enfants, les enfants pelotonnés contre les vieux. Les rires nerveux entre les grondements du ciel.

Il fallait rester ensemble, opposer l'éveil aux esprits malins. Enfin, un rayon de lune est venu annoncer la fin du chaos et le sommeil a surpris tout le monde. Leurs souffles, leurs poids, leur sueur pêle-mêle, ils ont dormi. Elle s'empare de ce moment. Elle le tient.

Ses dents sont tombées. La terre les a aussitôt avalées. Elle n'a pas mal, mais il lui manque quelque chose. La nuit tombe et retombe, la peur revient. Les berges se rapprochent. Qui sait quels géants se préparent à ressurgir, à franchir la montagne, à freiner le retour du jour... Elle voudrait invoquer les esprits des anciens, mais elle craint leur clémence tout autant que leur colère.

Le véritable combat s'amorce le jour où l'eau recouvre complètement son corps. Alors, Victoria n'a plus peur. Il ne lui reste plus que deux possibilités. Ou bien elle se lève, marche jusqu'à l'arbre à fruits, mange, se sèche, reprend des forces, construit un abri, dort, pêche, allume un feu, retient la lumière. Ou bien elle s'enfonce sous ce buisson, dans cette fosse creusée par son inertie. Sa respiration ralentit, sa voix recule encore. Ses membres n'obéissent plus. Elle a tout désappris.

Au dernier moment, la rage s'empare d'elle, fait bondir son sang et jaillir l'eau qui remplissait ses poumons. Elle crache. Elle veut se mettre debout et filer à travers la jungle, gravir la montagne, elle veut courir jusqu'à rencontrer un homme, un aigle ou un puma avec qui s'accoupler pour mettre au monde des fils avec qui elle s'accouplera encore, elle veut recréer sa race à partir du peu qui reste d'elle-même. Sa fureur est telle qu'elle s'envolerait, elle plongerait dans le fleuve, combattrait les reptiles à mains nues ; elle veut décocher au nord du ciel autant de flèches qu'il en faudra pour faire cesser la pluie, pour ramener le soleil.

S'est-elle relevée ? A-t-elle crié ? Quel mot a-t-elle lancé à travers le déluge et où a-t-il échoué ? La main noire de la nuit lui serre la gorge. Elle n'a jamais existé.

La joue lourde, le sourcil broussailleux, l'œil morne, le menton fuyant. On dirait une boulangère, une concierge soudée à une serpillière, répandant dans son sillage un parfum de savon et de moisi. Une roturière acariâtre qui serait tombée par erreur dans la garde-robe d'une régente. Et pourtant, songe Germain en continuant de fixer le portrait qu'exhibe sa fille, c'est bien cette femme qui a tenu les rênes d'un empire, jusqu'à donner son nom à une époque entière.

Fait-on la même erreur avec sa Victoria ? À partir de ses os fatigués et des traits malheureux qu'on lui a prêtés, on a supposé que sa solitude était le résultat d'une vie ratée. Mais ce visage, comme celui de la reine, n'est peut-être qu'un leurre, un masque qui dissimule une destinée héroïque. Une période victorienne inachevée, renouvelée, immortelle. Le regard toujours rivé sur le portrait de la souveraine, Germain plisse les yeux, tentant d'animer ces traits, de les faire sourire, se froisser puis s'ouvrir, révéler leurs secrets, leurs douleurs et leurs envies. Tout ce qui gît, figé, sous une expression d'immuabilité.

Se tirant de sa rêverie, il revient à Clara qui répète son exposé oral. Recroquevillée à l'intérieur d'elle-même, elle semble habiter une toute petite partie de son corps.

« Victoria a régné sur le Royaume-Uni pendant plus de soixante-trois ans. Son nom a servi à désigner la morale stricte de son époque. De nombreuses villes ont été baptisées en son honneur, dont la capitale de la Colombie-Britannique. Plus près de nous, le pont Victoria, construit en 1860, a été inauguré par le fils de la reine, le prince Édouard. À cette époque, on le considérait comme la huitième merveille du monde. À Québec, la statue de Victoria a été décapitée par le FLQ en 1963. Enfin, l'Hôpital Royal Victoria soigne les malades de notre ville depuis 1893. C'est là que je suis née, c'est là où mon père travaille. Victoria est partout autour de nous, elle est devenue une part intégrante de notre quotidien. C'est ça, pour moi, la vraie notoriété. Quand notre nom devient quelque chose de plus grand que nous-même. »

Elle effectue une petite révérence comique. Germain applaudit, la félicite, résiste à l'envie de la serrer dans ses bras. Sans son auditoire imaginaire, Clara redevient Clara, avec son énergie qui fuse dans toutes les directions à la fois, son corps grandi trop vite qui se désarticule à chaque pas. Elle monte à l'étage, laissant Germain seul avec le portrait de la reine qu'elle compte apporter lors de son exposé sur la célébrité. Les présentations orales sont pour elle de véritables séances de torture. Elle s'accroche au petit tableau comme s'il était possible de se cacher derrière.

Dans sa chambre, la pénombre a transformé la couleur des murs, la texture de la moquette. Le soleil a presque disparu derrière la montagne. Clara se glisse sur le banc qui borde la lucarne et contemple la silhouette de la colline, les nuées pourpres qui fondent autour. Elle aime s'asseoir à cet endroit, déchiffrer le paysage comme si elle le voyait pour la première fois. Repérer les tourelles du Royal Victoria où elle imagine le quotidien de son père, les maux et les triomphes inhérents à son métier d'infirmier. Puis elle pense au début de sa propre vie

dans cette forteresse orageuse qui surplombe la ville. Les fumées qui s'échappent de l'hôpital évoquent un incendie contenu sous les toits.

Enfant, elle était convaincue que le mont Royal était un volcan. Cette légende, véhiculée de génération en génération dans toutes les cours d'école montréalaises, prenait appui principalement sur la présence du lac au sommet de la montagne, un lac qui aurait marqué l'emplacement du cratère. Cette croyance maintenait Clara dans une sublime terreur, dans le sentiment qu'à tout moment quelque chose d'énorme, d'extraordinaire et de tragique pouvait se produire. Le volcan a fait office de monstre sous le lit, de bonhomme Sept-Heures, mais aussi de château enchanté, d'ami imaginaire. Les histoires de peur que, cachée sous un édredon, elle racontait à ses cousines finissaient par un grand BOUM, une éruption grandiose qui anéantissait tout.

Quand elle a appris que le lac aux Castors était en fait un étang artificiel, et que la montagne n'était rien de plus que la butte boisée qu'elle semblait être, elle s'est crue rassurée. Son père, ses amis et elle n'avaient plus rien à craindre, ni les doigts luminescents du magma, ni les vapeurs toxiques des fumerolles. Mais au fil des semaines, une impression étrange s'est insinuée en elle. Au lieu de la peur, elle découvrait une sorte de manque. Le grand cœur chaud qu'elle avait prêté au mont Royal n'était plus. Comme pour l'enfant qui apprend que le père Noël est une fiction, l'existence de Clara avait été dépouillée de quelque chose d'important. Son monde s'était aplati.

Alors, en secret, elle s'est remise à croire au volcan. Encouragée par ses lectures sur la formation de la petite colline, elle s'est convaincue que le magma qui avait contribué à la créer des millions d'années auparavant était toujours là, tapi si profondément sous les couches

de roc que personne, même les scientifiques les plus chevronnés, n'en avait détecté la présence. Elle s'est ensuite persuadée que la montagne n'était que la pointe de l'iceberg, que l'île de Montréal tout entière était un volcan qui, tôt ou tard, défigurerait la carte du monde. Aussi chaque pas qu'elle pose sur le trottoir est investi d'une sorte de courage occulte. Chaque journée écoulée sans catastrophe est reçue comme un heureux sursis. Et chaque grondement qu'elle ressent contient une menace, un défi. Rester, s'approcher, gravir la montagne, se pencher tout près du sol pour en respirer les dangers et les énigmes. Survivre.

Victoria

Toutes les femmes de ma famille s'appellent Victoria, et moi aussi. Ce n'est pas mon vrai nom.

Je suis née dans le déluge. Tout le bas de la ville, ses franges et ses jupons trempés ; Notre-Dame, inondé, Saint-Luc, inondé. Ma mère a dû monter jusqu'au Royal Victoria, marcher vers le nord pour y lâcher ses eaux à son tour.

Je suis née au premier signe de fin du monde et je n'ai pas pleuré. J'ai ouvert les yeux et on a crié victoire. J'ai grandi sans faire de bruit, refusant le sein, dormant d'un œil, goûtant féroce ment les câlins du sursis. J'ai eu des dents avant tout le monde.

Maintenant, j'ai sept ans et les pieds dans l'eau. Sept ans de raison, de résignation. Je vis entourée de tant de frères et sœurs que je n'arrive pas à les compter. Et rien de tout cela n'empêchera mon futur déjà tracé : je mourrai seule sur Terre.

On m'appelle Victoria, comme on dit « ma fille », « la petite ». « Une femme ». Ce n'est pas important. Bientôt, il n'y aura plus personne pour dire mon nom.

À l'heure de ma mort, je ne chercherai pas à parler. Je n'aurai rien à dire sur le monde, sur ce que j'y ai appris. Je m'efforce de ne pas tirer de leçons, de ne pas devenir plus sage. Je ne veux rien avoir à transmettre.

Le moment venu, je ne lutterai pas. Il y aura des arbres trop jeunes et un parterre de feuillage, rien de grand, rien de solennel. Je serai calme et muette. Je serai une tombe incapable de retenir ce qui ne meurt pas.

Je m'appelle Victoria, mais ce n'est pas mon vrai nom. Car ceux qu'on me donne sont tous inexacts. Je possède tous les noms du monde, les paroles de tous ceux qui ont vécu avant moi.

Je m'appelle mystère, douleur, ou parfois verdict. Je suis une hache, une bombe chargée à bloc, une flèche pointée sur les derniers mots de l'histoire. Je suis courage, je suis vestige, je suis pont. Je suis lumière.

Je me nomme victoire comme pour dire « la dernière ». L'ultime survivante. Je m'appelle amour et guerre.

Je m'appelle éon. Je suis une éternité, je suis tout, puis plus rien.

NOTES ET REMERCIEMENTS

Derrière ces portraits, il y a une femme qui a bel et bien existé. Si mon livre repose sur le mystère qui l'entoure, je continue de souhaiter que l'on découvre sa véritable identité. Chacun des chapitres de *Madame Victoria* est entièrement fictif, et se veut un hommage à celle dont on ne connaît toujours pas le nom.

*

Je dois beaucoup au reportage de l'émission *Enquête* d'ICI Radio-Canada Télé, qui a servi de point de départ au projet.

*

Le poème offert par Hector dans « Victoria amoureuse » est de Victor Hugo.

*

Comme toujours, le travail d'Antoine Tanguay a été essentiel à l'évolution de ce livre.

Merci à Chloé Legault, Tania Massault et Christine Eddie pour leurs commentaires, à Dominique Fortier, réviseure implacable et indispensable, ainsi qu'à Sophie Marcotte pour le dernier regard.

Merci à Alexandre, Catherine, Robert, Chantal et Claude, mes courageux premiers lecteurs.

Merci à Sabine Leblond-Murphy d'avoir clarifié les aspects médicaux de mes récits, et de m'avoir offert une fascinante visite des dédales de l'Hôpital Royal Victoria.

Merci à Daniel Villeneuve, Gagnonvillois à jamais, pour ses descriptions de la ville fantôme.

Merci enfin aux membres de ma famille, grands et petits, qui comprennent, qui respectent, qui encouragent, qui lisent.

DÉJÀ PARUS CHEZ ALTO

Sophie BEAUCHEMIN
Une basse noblesse

Deni Y. BÉCHARD
Remèdes pour la faim

Alexandre BOURBAKI
Traité de balistique
Grande plaine IV

Patrick BRISEBOIS
Catéchèse

Eleanor CATTON
Les Luminaires

Sébastien CHABOT
Le chant des mouches

Richard DALLAIRE
Les peaux cassées

Martine DESJARDINS
Maleficium

Patrick deWITT
Les frères Sisters

Nicolas DICKNER
Nikolski
Tarmac
Le romancier portatif
Six degrés de liberté

Nicolas DICKNER et
Dominique FORTIER
Révolutions

Christine EDDIE
Les carnets de Douglas
Parapluies
Je suis là

Max FÉRANDON
Monsieur Ho
Un lundi sans bruit

Isabelle FOREST
Les laboureurs du ciel

Dominique FORTIER
Du bon usage des étoiles
Les larmes de saint Laurent
La porte du ciel
Au péril de la mer

Steven GALLOWAY
Le soldat de verre

Karoline GEORGES
Sous béton
Variations endogènes

Tom GILLING
Miles et Isabel ou
La belle envolée

Rawi HAGE
Parfum de poussière
Le cafard
Carnaval

Clint HUTZULAK
Point mort

Toni JORDAN
Addition

Andrew KAUFMAN
Minuscule
Les Weird

Serge LAMOTHE
Le Procès de Kafka et
Le Prince de Miguasha (théâtre)
Tarquimpol
Les enfants lumière

Lori LANSSENS
Les filles
Un si joli visage

Margaret LAURENCE
Une maison dans les nuages

Catherine LEROUX
La marche en forêt
Le mur mitoyen
Madame Victoria

Marina LEWYCKA
Une brève histoire du tracteur
en Ukraine
Deux caravanes
Des adhésifs dans le
monde moderne
Traders, hippies et hamsters

Annabel LYON
Le juste milieu
Une jeune fille sage

Howard McCORD
L'homme qui marchait
sur la Lune

Anne MICHAELS
Le tombeau d'hiver

David MITCHELL
Les mille automnes de Jacob
de Zoet

Claire MULLIGAN
Dans le noir

Marie Hélène POITRAS
Griffintown

Paul QUARRINGTON
L'œil de Claire

C S RICHARDSON
La fin de l'alphabet L'empereur
de Paris

Diane SCHOEMPERLEN
Encyclopédie du monde visible

Emily SCHULTZ
Les Blondes

Neil SMITH
Boo

Larry TREMBLAY
Le Christ obèse
L'orangerie

Hélène VACHON
Attraction terrestre
La manière Barrow

Sarah WATERS
L'Indésirable
Derrière la porte

Thomas WHARTON Un
jardin de papier Logogryphe

Dan VYLETA
Fenêtres sur la nuit
La servante aux corneilles

Alissa YORK
Effigie

DÉJÀ PARUS DANS LA COLLECTION CODA

Alexandre BOURBAKI

Traité de balistique

Martine DESJARDINS

Maleficium

L'évocation

Patrick deWITT

Les frères Sisters

Nicolas DICKNER

Nikolski

Tarmac

Christine EDDIE

Les carnets de Douglas

Parapluies

Max FÉRANDON

Monsieur Ho

Dominique FORTIER

Du bon usage des étoiles

Les larmes de saint Laurent

La porte du ciel

Rawi HAGE

Parfum de poussière

Andrew KAUFMAN

Tous mes amis sont des superhéros

Lori LANSSENS

Les filles

Un si joli visage

La ballade des adieux

Catherine LEROUX

La marche en forêt

Le mur mitoyen

Annabel LYON

Le juste milieu

Marie Hélène POITRAS

Griffintown

C S RICHARDSON

La fin de l'alphabet

Larry TREMBLAY

Le Christ obèse

Thomas WHARTON

Un jardin de papier

Margaret LAURENCE

Le cycle de Manawaka

L'ange de pierre

Une divine plaisanterie

Ta maison est en feu

Un oiseau dans la maison

Les Devins

Composition : Hugues Skene
Révision : Dominique Fortier
Correction : Sophie Marcotte
Conception graphique : Antoine Tanguay et Hugues Skene (Kx3 Communication)

Éditions Alto
280, rue Saint-Joseph Est, bureau 1
Québec (Québec) G1K 3A9
editionsalto.com

ACHEVÉ D'IMPRIMER
CHEZ MARQUIS IMPRIMEUR
EN AOÛT 2015
POUR LE COMPTE DES ÉDITIONS ALTO



L'impression de *Madame Victoria* sur papier Rolland Enviro100 Édition
plutôt que sur du papier vierge a permis de sauver l'équivalent de 15 arbres,
d'économiser 55 744 litres d'eau et d'empêcher le rejet de 683 kilos
de déchets solides et de xxx kilos d'émissions atmosphériques.



100 %



Dépôt légal, 3^e trimestre 2015
Bibliothèque et Archives nationales du Québec